PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

FEB 27 1939

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1939

JEAN MISTLER	*Horizons internationaux*	721
ALAIN	*Du Romanesque d'ambition* . .	728
Dr WULF SACHS	*Un Hamlet Noir.* — I	739
JEAN ROSTAND	*Les Virus-Protéines*	770
CAPITAINE GERVAIS	*La Campagne de Russie.* — Fin.	782
ROBERT DE TRAZ	*En passant au Portugal*	825
J. BENOIST-MÉCHIN	*Le Soldat contre la Guerre* . .	846
JEAN FONTENOY	*J'ai réveillé Vladivostok*	866
JACQUES LACOUR-GAYET	*Un Essai d'Économie orientée* .	882
ÉMILE MAGNE	*La gastronomie sous Louis XIV.*	893
★ ★ ★	*Les Espérances italiennes* . . .	910
HENRY BIDOU	*Le Mouvement Littéraire* . . .	917
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	928
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	940

P. D'ESPEZEL : *Vieux Paris*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 4*

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

La Revue de Paris *de février* 1839 *(première* Revue de Paris) *groupe des études de Paul de Musset, H. Fortoul, A. de Sainte-Marie, Ch. Labitte, des poèmes de Lamartine et un petit roman de madame Charles Reybaud,* les Corbeaux.

Du bulletin de la Revue de Paris, *nous extrayons ces lignes :*

Bals de l'Opéra. — Hier, samedi, l'Opéra a donné son cinquième bal masqué. Cette fête a été digne par son éclat de celles qui l'ont précédée. Les premiers sujets du ballet ont exécuté *le Quadrille français* avec costume des quatre nations. Ce quadrille, admirablement réglé, est destiné à produire une révolution dans la danse des salons. Déjà, il a été adopté dans les plus belles réunions dansantes de Paris, mais l'Opéra seul pouvait nous l'offrir avec ce luxe inouï de costumes, cet ensemble, cette précision qui ont fait en partie son succès. *Le Quadrille français* et les belles valses de Jullien attireront pendant tout le carnaval, l'élite de la société parisienne aux bals de l'Opéra.

◆ Les deux nouvelles œuvres de George Sand, qui viennent de paraître, révèlent le talent du célèbre romancier sous deux aspects bien différents. *L'Uscoque* est un récit plein de mouvement et de terreur qui ne laisse jamais l'émotion s'apaiser, ni la curiosité se ralentir. Tous les personnages de ce drame sont animés d'une vie profondément humaine, et l'intérêt qu'ils excitent repose, avant tout, sur l'analyse savante des caractères et des passions. L'intérêt de *Spiridion* repose, au contraire, sur le développement d'une donnée philosophique interprétée par la fantaisie. La profonde émotion que la lecture de *Spiridion* communique, a sa source dans l'esprit plus que dans le cœur. Bien que louer le style de George Sand soit presque une tâche superflue, nous ajouterons que la grandeur et la richesse du langage sont des qualités communes à ces deux conceptions, comme à toutes celles de l'auteur de *Lélia.*

D'un article sentimental de A. Frémy sur la prison de Saint-Lazare, nous extrayons ce passage :

Si donc quelqu'un nous adressait cette question : les prostituées sont-elles susceptibles d'amélioration ? Peut-on espérer de retirer quelques-unes d'entre elles de l'état honteux où elles se trouvent, et de les ramener au bien ? Nous répondrions sans hésiter : oui, ces femmes sont susceptibles d'être améliorées, et même beaucoup plus qu'on ne le croit généralement. Il n'en est presque pas une, même parmi les plus corrompues, qui n'ait au fond du cœur quelque bon germe qui n'est qu'étouffé et qu'il ne s'agit que de faire revivre sous l'influence de la charité, du pardon et des bons conseils.

HORIZONS INTERNATIONAUX

Le mois de janvier qui vient de s'achever a été marqué par une extrême nervosité de l'opinion internationale.

Ce ne sont pas seulement comme on pourrait le croire, les dramatiques péripéties du dénouement de la guerre d'Espagne qui ont ému les esprits, ce sont bien moins encore les revendications de la presse italienne : l'inquiétude est venue surtout de Hollande et de Grande-Bretagne et s'est traduite, dans l'attente du discours du chancelier Hitler au Reichstag, par une crise financière presque aussi violente que celle de septembre et qui n'a épargné aucune place mondiale.

Il est difficile de savoir comment naissent et se propagent ces vagues de pessimisme. L'alerte du 21 mai qui a fait faire à la Tchécoslovaquie une mobilisation si malencontreuse et qui a certainement hâté la crise de septembre n'a jamais été entièrement expliquée ; je doute que l'on tire davantage au clair l'origine des rumeurs qui ont représenté une guerre européenne comme inévitable vers la fin de février et qui ont porté le 30 janvier, des millions de sans-filistes à l'écoute du discours du Führer, comme si les paroles qu'il allait prononcer avaient dû, ainsi qu'en septembre, fixer tous ces hommes sur le destin immédiat de l'Europe. Le discours est venu, ou l'a analysé, publié, traduit et commenté : la lecture la plus attentive de ce texte abondant, tour à tour violent et habile, ne permet aucune conclusion précise, n'offre aucune réponse nette au dilemme *guerre ou paix*. Le chancelier s'est visible-

ment efforcé — et il y a réussi — à réserver toutes les possibilités et à ne cristalliser définitivement sur aucun point la position de l'Allemagne. Aussi nous permettra-t-on de ne pas perdre de temps à épiloguer sur le sens littéral de telle ou telle phrase. Le maître du Reich a toujours excellé à définir clairement les buts éloignés de sa politique tout en laissant dans le vague les voies et moyens ainsi que l'heure H. Dans ce discours consacré pour une large part à l'exaltation de l'œuvre accomplie (six ans, s'est-il écrié, ont suffi pour réaliser le rêve de plusieurs siècles) toutes les possibilités restent ouvertes : l'expansion à l'est, les revendications coloniales, la conférence internationale pour les questions économiques. Chez nous, chacun interprète selon ses tendances cet ensemble complexe : certains partisans de l'accord de Munich y voient la preuve que le flot allemand va se détourner vers l'est — ce qui est peut-être faire preuve de trop d'optimisme — tandis que ceux qui combattent Munich et préconisent une politique de fermeté, qu'ils n'ont guère préparée par la grève générale et le sabotage de la production, nous montrent l'Allemagne prête à nous attaquer demain. Les deux interprétations me paraissent inacceptables, et le caractère même de ce discours, c'est qu'il révèle une Allemagne prête à jouer successivement sur les deux tableaux, et à faire diplomatiquement cette navette que ses armées opérèrent avec des succès répétés, entre le front est et le front ouest pendant les trois premières années de la guerre.

Lorsque, il y a trois semaines, la vague d'inquiétude dont je parlais plus haut a déferlé sur l'Europe, les pronostics de ceux qui croyaient à un danger imminent se fondaient sur l'hypothèse d'une Allemagne qui prendrait violemment fait et cause pour la satisfaction immédiate des revendications italiennes. Le discours du chancelier Hitler n'a pas répondu à leurs craintes, puisque, tout en affirmant la solidité de l'axe et en déclarant qu'il ne laisserait jamais écraser l'Italie fasciste, l'orateur n'a rien dit qui puisse apparaître comme un encouragement direct à Rome dans la querelle qu'elle cherche à notre pays. Faut-il voir dans ce silence du Führer la raison de celui de M. Mussolini ? Nous l'ignorons, toujours est-il qu'à Rome deux discours attendus n'ont

pas été prononcés et que, jusqu'à maintenant, les revendications que prépare depuis deux mois la campagne de violence de toute la presse transalpine n'ont encore reçu aucune expression officielle.

Nous ne parlerons pas ici du fond de ces prétentions. Il faudrait remonter aux conventions de Londres et de Saint-Jean-de-Maurienne et revenir longuement sur les difficiles négociations qui ont abouti après la guerre au statut si enchevêtré de l'Asie Mineure. Ceux de nos lecteurs que n'effraierait pas l'aridité du sujet en trouveront un utile exposé dans le livre tout récent de M. Jean Pichon, intitulé *le Partage du Proche Orient* [1]. Tout le jeu de l'Italie, après la fausse manœuvre qu'a été la manifestation du Parlement de Montecitorio, consiste aujourd'hui à lier ses prétentions aux revendications coloniales de l'Allemagne. C'est ainsi que la revue *Relazioni Internazionali* conseille aux démocraties avec une sollicitude touchante de s'habituer à l'idée de devoir céder des territoires et elle se demande de quel droit les démocraties refuseraient de *restituer* des territoires coloniaux à l'Allemagne et à l'Italie. Nous ne nous attarderons pas à demander quelles sont les colonies qui ont été *prises* à l'Italie et que la France et l'Angleterre pourraient lui rendre, et nous pensons qu'en droit ce qu'il y avait de justifié dans les prétentions italiennes a été réglé pour nous par l'accord Pichon-Bonin Longare du 12 septembre 1919 et par l'accord Laval-Mussolini du 7 janvier 1935, pour l'Angleterre par l'accord Mac Donald-della Torretta du 15 juillet 1924. Dans le domaine du fait, le seul évidemment dont on puisse tenir compte en 1939, toute la question est de savoir jusqu'à quel point l'Allemagne est prête à mener avec l'Italie l'action conjointe que Rome souhaite manifestement. A cet égard, avouons-le, les précisions nous manquent. La revendication coloniale de l'Allemagne est formulée dans le dernier discours du chancelier Hitler rigoureusement dans les mêmes termes qu'il y a six mois et, jusqu'à maintenant, aucune manifestation officielle de Berlin ne permet de considérer que l'Allemagne entende lier le sort de ses demandes de restitution des pays sous mandat à la cession aux Italiens de territoires qui ne leur

1. Éditions Peyronnet. Paris 1938.

ont jamais appartenu. On pourrait même citer plus d'une opinion allemande qui ne manque pas d'établir la distinction qu'on devine entre ces deux ordres de prétentions. Nous sommes donc dans une incertitude qui peut durer longtemps à moins que l'Italie ne cherche à brusquer les choses, et, à la faveur d'un gros incident, à faire jouer à son profit la solidarité de l'axe qu'il serait peut-être difficile de mobiliser à froid.

Une fois placés sur le terrain des hypothèses, certains vont très loin. Il n'y a rien d'absurde à imaginer qu'un incident d'aviation pourrait se produire aux confins de la Tunisie et de la Tripolitaine, on peut également supposer que les troupes que l'Italie masse depuis un mois dans le Harrar sont destinées, si l'occasion s'en présente, à un coup de main sur Djibouti. La technique des Japonais sur le fleuve Amour pourrait servir d'exemple si l'idée se répandait à Rome que la France ne réagirait que mollement. A cet égard, il faut féliciter MM. Daladier, Bonnet et Mandel pour les premières mesures de sécurité qui ont été prises sur la mer Rouge, et souhaiter que tout notre dispositif militaire et naval soit encore renforcé, en liaison avec l'organisation défensive des Anglais et des Égyptiens. Ainsi nous éviterons de laisser compromettre par des détails une situation générale qui devrait logiquement s'améliorer à notre profit du fait de la prochaine cessation de la guerre d'Espagne, de l'évolution de l'opinion américaine en notre faveur et de certains événements dans les Balkans.

*
* *

Il est difficile de commenter la démission de M. Stoyadinovitch dont de brefs télégrammes nous apportent la nouvelle au moment où j'écris. Quel que soit son successeur, nous ne pouvons pas perdre au change, et si des doutes subsistaient à cet égard dans l'opinion française, il suffirait pour les lever de voir combien la démission du premier ministre yougoslave a été vivement ressentie à Berlin et à Rome. On peut être sûr que des efforts désespérés seront faits pour ramener au pouvoir un homme qui s'est montré aussi dévoué à l'Axe, et aussi dociles à ses inspirations, néan-

moins, la crise de Belgrade prouve combien les résultats des dernières élections ont été, malgré la pression administrative, défavorables à la coterie qui a gouverné quatre ans les peuples de Yougoslavie contre leurs sentiments : de nouveau il va falloir compter avec cette opinion publique. Peut-être le silence de Rome s'explique-t-il en partie par la crainte de voir le problème de l'Adriatique se poser à nouveau.

Je crois n'être jamais tombé dans les illusions de certains songe-creux qui pensent pouvoir dresser dans l'immédiat le front des démocraties française, anglaise et américaine contre l'axe des pays totalitaires, et je me suis encore fait traiter de pessimiste et de sceptique dans les couloirs de la Chambre, le jour où l'on a annoncé la sensationnelle déclaration du président Roosevelt, pour avoir prédit qu'elle serait promptement démentie. Je n'en suis que plus à mon aise pour dire que les États-Unis, lentement, mais sûrement, sortent de leur isolationnisme. S'il est bien aventuré de croire qu'ils entreraient en guerre à nos côtés si nous étions victimes d'une agression, il n'en reste pas moins que l'opinion des Américains évolue, que le *Neutrality Act* pourrait être abrogé au cours de cette année et que, si la menace se précisait, l'aide économique et industrielle des États-Unis nous serait assurée. Cette certitude dont les pays totalitaires ne doutent plus aujourd'hui et qui s'exprime par de violentes diatribes dans leurs journaux ne suffit pas à écarter tout risque de guerre, mais elle relève dans une sérieuse mesure le pourcentage des chances de paix.

Enfin, contrairement à l'avis de ceux qui sont responsables de tant d'erreurs dans notre politique intérieure et extérieure, la fin, qui semble proche, de la guerre civile d'Espagne paraît, malgré les problèmes infiniment délicats que pose l'afflux des réfugiés chez nous, préférable pour la France au conflit qui dure depuis l'été de 1936 et qui a été pour beaucoup dans la tension internationale. La victoire du général Franco, quoi qu'on puisse dire et écrire à Rome, n'est pas une défaite française et l'on n'est sans doute pas très satisfait à Burgos quand les journaux fascistes l'appellent une victoire italienne. Certes, la reprise des relations avec l'Es-

pagne nationaliste sera chose délicate, la mission dont on a, par un heureux choix, chargé M. Léon Bérard et qui doit préparer les voies à la nomination d'un ambassadeur aurait été plus facile quinze jours plus tôt. Je crois, cependant que les Espagnols verront vite la différence entre ceux qui, comme nous, ne leur demandent rien que de ne point aliéner leur indépendance, et ceux qui prennent déjà position comme pour monnayer leur appui. Il est possible, comme on le dit chez nous dans certains milieux, que l'Italie attende pour nous présenter ses revendications la fin des hostilités dans la péninsule ibérique, mais rien ne démontre que la position italienne en sera renforcée et l'on peut même estimer que le calme une fois revenu en Espagne, il sera plus difficile de créer ou d'exploiter un incident en Méditerranée. Quant à ceux qui, depuis deux ans, nous parlent des Pyrénées comme d'une troisième frontière que nous aurions à défendre en cas de guerre, on peut leur répondre que l'attitude du général Franco pendant la crise de septembre dernier se concilie mal avec leurs craintes. N'est-il pas infiniment plus vraisemblable que l'Espagne, une fois éteint cet horrible incendie, se consacrera tout entière à la reconstruction de tant de ruines, recherchera pour cela l'amitié des puissances occidentales et s'efforcera de vivre en bonnes relations avec sa principale voisine ?

Dans tous les cas, infiniment souhaitable sur le plan de l'humanité, la fin de la guerre d'Espagne apparaît d'un intérêt égal sur le plan de la froide diplomatie. C'est la guerre d'Espagne qui a porté au paroxysme les passions idéologiques, qui a exaspéré l'antagonisme entre les pays libéraux et les États totalitaires, et qui, en habituant la conscience humaine à l'horreur des massacres et des dévastations, l'a rendue si indifférente aux injustices et aux coups de force qui se sont succédés en 1938. Il faudrait, certes, être aveugle pour s'imaginer que 1939 sera une année calme, elle réserve mainte inquiétude à notre pensée, mainte alerte à nos nerfs. La France et l'Angleterre y subiront certainement à nouveau ce que les Allemands appellent *Kraftprobe*, l'épreuve de force. Mais ce que je crois c'est que la guerre ne saurait éclater que si les pays totalitaires peuvent s'estimer assurés d'une victoire

rapide et payée aux moindres frais. Il dépend de nous de ne pas leur donner cette croyance, et, en portant au maximum notre force morale et notre préparation matérielle, de mettre en œuvre pour notre sûreté toutes les ressources de nos vastes empires. Chaque avion de plus en France, chaque soldat de plus en Angleterre consolident la paix.

JEAN MISTLER

DU ROMANESQUE D'AMBITION

OU

DE L'AMOUR SELON STENDHAL

Il ne faut point croire aveuglément cet homme de Grenoble. Mais, finalement, il faut en arriver à lire ses livres tels qu'on les trouve, par exemple *Lucien Leuwen*. Évidemment, il a ses moyens à lui pour conduire ses analyses incomparables. Son moyen principal, je le comprends, c'est l'héroïsme. Un amoureux, c'est un héros, c'est-à-dire un homme qui veut régner. C'est toujours par orgueil qu'il souffre ; ou bien de n'avoir pas osé assez, d'avoir eu peur, ou bien de s'être trompé dans ses prévisions, quant à la quantité d'obéissance sur laquelle il pouvait compter ; ou encore d'avoir rêvé à côté. « Non, non, mon garçon ! Quand on veut connaître le réel, il faut commencer par y regarder, au lieu de rêver. » Cette sorte de commandement se trouve dans *le Rouge et le Noir*. L'amour est ainsi purement un problème d'âme, une affaire de tyrannie, de clairvoyance et de puissance. Il s'agit, dit Julien, de faire une reconnaissance militaire fort exacte ; mon honneur y est engagé. C'est au jour du rendez-vous qu'il a dans la chambre de la belle Mathilde. Il ne craint pas principalement d'y périr dans une embuscade ; il craint surtout de se méprendre et de se voir ridicule. Naturellement oui, si l'on veut se faire tout seul et ne croire que soi, il faut plus qu'une finesse moyenne ; il faut la volonté intellectuelle qui perce les nuages. Question de force. Oui, même la critique d'art est une question de force. Tourner autour de la *Cène* ne suffit pas ; il faut pénétrer jusqu'au sens

de cette grande scène et de ce Grand Homme peint par un grand homme. C'est ainsi qu'il possède chaque œuvre et chaque femme. Il domine ; que fera-t-il de ses conquêtes ? On se le demande. Par exemple, de Mathilde, après l'inhumation dans la montagne ? On ne dit pas dans quelles autres folies d'orgueil elle ira tomber, Mathilde ! Voilà une femme qui n'est nullement balzacienne. Sans compter que ces créations (Julien, Mathilde), sont antérieures à l'existence de l'homme de lettres qui se compare aux autres ; Mathilde est une création littéraire qui a certainement trouvé des sœurs. C'est le type d'un genre d'amour. Mais qu'est-elle ? Une héroïne qui ne croit pas qu'on puisse avoir autant d'orgueil qu'elle. Une héroïne qui se croit plus forte que toutes les situations et qui méprise parfaitement les hommes polis et faibles, comme elle voit son frère, ou Croisenois, son fiancé, ou son millionnaire, M. de Thaler. Elle « s'ennuie en espoir », assurée d'avance qu'il ne sortira de ces têtes d'oiseau ni une vraie résolution, ni la moindre petite idée. Seulement pas une conspiration comme celle de ce La Mole, son ancêtre, dont elle se raconte l'histoire avec l'accent de l'enthousiasme. Celui qu'elle aimera, ce sera un vainqueur, un inventeur de soi, né pour gouverner et qui la gouvernera elle-même. Julien, sans le savoir, est l'homme qu'il faut pour occuper ces yeux si beaux. Il est l'homme sur lequel les moyens connus n'ont pas de prise. Il baisse les yeux sans répondre et elle reste sans parole, d'autant mieux fixée que c'était elle qui produisait ordinairement cet effet sur les autres. Suivez ce caractère dans madame de Chasteller, c'est toujours la même hauteur, qui se soupçonne seulement de s'ennuyer. Nous sommes loin du jeu italien, plein de feu, de la Sanseverina. Et encore ! Voyez comme elle domine Ferrante Palla, le poète un peu fou. Très beau, il est vrai. Mais tous les caractères rares impriment le beau sur leurs visages. La nuance de Gina, c'est que Fabrice, d'instinct son préféré, n'a pas toute la force qu'on désirerait. Trop de grâce sans doute. D'ailleurs assez d'orgueil et une écrasante simplicité. Je signale en passant Clélia, qui n'est presque qu'orgueil et puissance. Rassemblez tous ces traits, vous verrez un amour nouveau dans les lettres, un genre de mélancolie, de jalousie, de tristesse, qui ne doit rien à Rousseau

(auteur d'ailleurs adoré de Stendhal). Je comprends qu'il semble à notre auteur qu'il a à pénétrer dans une partie vierge du cœur humain. Je le compare à Balzac ; il ne faut pas oublier que l'amour stendhalien se trouve dans Balzac. Dans *le Curé de village*, cette belle Véronique qui aime un ouvrier de faïencerie, Tascheron, cela est mystérieux, cela fut sans doute héroïque. Mais, dans *le Lys*, c'est bien la tendresse et la sensualité qui conduisent Félix. Il y a une sorte d'orgueil violent et un art d'enivrer dans l'impérieuse lady Dudley ; aussi Félix n'y comprend rien et est emporté comme une feuille. Tout son drame *(My Dee ! My Dee !)* vient de ce qu'il ne sait que faire. C'est l'orgueil qui est à l'épreuve et cela est très dramatique. Balzac a donc tout deviné. Il a deviné toutes les violences du cœur. Mais notre Stendhal les recherchait. Dès qu'il trouvait dans le journal un crime par amour, il coupait la feuille, il méditait sur ces résolutions et ces entreprises téméraires. Quand Julien entre dans l'église de Verrières (son premier pas !), qu'y trouve-t-il ? Des tentures rouges, de l'eau bénite couleur de sang ! Un journal qui raconte l'exécution d'un jeune romanesque. Sous ce titre, *le Premier pas* ! Peut-on mieux exprimer de façon plus forte le romanesque stendhalien, qu'il faudrait nommer le romanesque d'ambition ?

*
* *

Les sentiments féminins répondent aux masculins. La femme refuse d'obéir, bien assurée de ne pas céder. Or, il en résulte une peur nouvelle, qui est la peur d'avoir peur. Turelure, dans *l'Otage*, dit à Sygne :

— C'est la panique d'une armée qui cède que je veux voir dans ces beaux yeux sévères.

— Vous ne verrez rien de tel, répond Sygne, qui pourtant se rendra, et qui doit déjà montrer dans son regard tout au moins la peur de céder.

L'autre n'y regarde pas de si près. Il a ses moyens offensifs. Tels sont les drames du masculin et du féminin dès que le caractère de la femme est relevé à son juste niveau. La femme n'est plus alors celle qui séduit, celle qui retient par le plaisir. (Il y a bien de la convention dans ce lieu commun.) La femme

aimée est celle qui refuse d'admirer et de craindre. Ces remarques s'appliquent aisément à la belle Mathilde et à tout l'hôtel de La Mole *(le Rouge et le Noir)*.

Revenons au roman Rénal. Le drame est alors tout simple et la femme l'ignore. Il s'agit de prendre et de garder une main qui se refuse. Affaire d'honneur entre Julien et Julien. Dans la suite, madame de Rénal est épouvantée d'avoir obéi avec bonheur. Ces expériences marquent les âmes. Ainsi se dessine un nouveau don Juan, qui ne veut vaincre que la volonté. (Ce trait est bien dans l'ancien don Juan et dans tous, mais caché.) C'est en ce sens seulement que Stendhal peut être dit un homme à femmes. Ici, nous n'avons pas abondance de détails. On voit bien qu'il a pour fin d'avoir, comme il dit, une femme vertueuse. Mais je suppose qu'il se trompe sur les moyens. Car on voit dans les pensées intimes qu'il compte sur le plaisir. Voilà bien le fat ! Dans le fait, il triomphe par l'obstination, laquelle produit un effet de terreur panique. Ces nuances manquent dans le roman. Car Mathilde cède simplement par peur de céder, pour devancer l'événement et se jeter dans le malheur.

On les trouvera dans le plus caché et le plus secret, dans *Lucien Leuwen*. Devant madame de Chasteller, ce jeune héros, jeune frère de Stendhal, représente à ne s'y pas tromper le grand amour. Or le choc de ces deux natures hautaines est amplement expliqué ; il se fait sous la fenêtre d'où madame de Chasteller regarde les militaires. Elle voit ce jeune officier, qui monte bien son petit cheval de voiture. Lui se laisse aller à une colère grossière contre l'animal. Or il est vaincu et déposé par terre. Humiliation sur humiliation ! La femme suit tout ce drame comme fait Célimène de son Alceste rugissant. L'empreinte est marquée dans *Lucien Leuwen*. Désormais, il est un homme humilié devant une femme. Cette touche si simple le suit partout, quoiqu'il rencontre beaucoup de jolies femmes, et qui ne seraient pas cruelles. Cruelles, non peut-être ; mais madame de Chasteller le fut sans le vouloir. Tout le drame si intime de cet amour, tout en nuances, résulte de cette position initiale. Lucien ne pense plus qu'à acheter le cheval le plus difficile, etc. Les femmes jugeront qu'il attache trop d'importance à tomber ou ne pas tomber ;

mais les hommes le comprendront ; si bien que le docteur Dupoirier, ce maître intrigant, trouvera, pour le faire partir de Nancy, le plus grossier stratagème, cris d'enfant et linges sanglants. Le voilà encore une fois trompé et humilié ; car il s'était donc fait de cette femme si haute une idée bien fausse ! Il n'y a point de doute. Cet amour est le grand amour selon Stendhal. Or, la puissance de la femme vient ici de ce que l'homme s'est trouvé humilié, et la seconde fois sans remède. La rêverie de Lucien dans la suite, qu'il soit ou non méprisé ou insulté, roule sur ce même thème du déshonneur. Chose à noter, il s'agit ici du déshonneur de l'homme ! Tel est le capital d'amour de ce roman attachant entre tous. Mais pourquoi s'obstine-t-il à imaginer que cette femme le méprise ? Pourquoi ces conversations pleines de ruse dans lesquelles la femme n'a pas peu de peine à reprendre son empire ? La beauté sentimentale de ces scènes courtes et secrètes ne peut s'expliquer que par un riche fond de vérité. La femme cherche à deviner l'homme, elle pressent la peur et lui la voit bien comme elle est, tellement au-dessus des petites opinions ! Ce violent amour la gagne, et c'est alors que survient la catastrophe de l'accouchement supposé. Le père Leuwen rira bien de son fils...

Il y a dans un amour romanesque deux éléments. L'un est désir et ivresse de désir. L'autre, qui ne manque jamais, est la peur de l'humiliation.

Remarquez que, dans *le Lys*, il y a de la volupté, d'abord au commencement, dans le viol des belles épaules par ce petit garçon ; il y en a encore dans les discours d'Arabella (lady Dudley). Dans Stendhal, il n'y a presque point de volupté. « Mathilde, après des transports trop voulus peut-être, finit par être pour lui une maîtresse aimable. » En vérité, c'est une capitulation par devant notaire ! Elle se dit : « On parle à son amant ; je dois lui parler. » En d'autres circonstances, ces deux amoureux en arrivent à se regarder avec l'expression de la haine la plus vive (ce passage est dans *le Rouge et le Noir*, dans une scène, à la bibliothèque). Fort bien ; mais, en effet, ils luttent à qui brisera l'autre. La colère est toute naturelle et la situation n'a rien de tendre.

*
* *

Stendhal a vu des guerriers, des hommes qui osaient n'importe quoi. Il admire de tels hommes, il les imite, c'est eux qu'il représente. Dans *Lamiel*, une fille cynique retourne la position. C'est elle qui force. Et il en résulte des traits tout à fait nouveaux. Stendhal rêvait donc d'une femme sans faiblesse. Il parle de la bien-aimée italienne comme d'une femme d'un grand génie, entendez assez forte pour se faire désirer. On comprend le désespoir d'un homme humilié. L'amour est alors une sorte d'ambition. Tout le romanesque en est changé. Car, que l'on désire assez un certain plaisir pour mourir de l'avoir perdu, cela n'est pas facile à croire, quoique l'imagination, ici, nous trompe sans peine. Il n'y a rien de plus trompeur que les plaisirs d'amour. Mais l'orgueil n'est pas trompeur. L'orgueil ressent des offenses que jamais on n'oublie. La fureur s'établit dès lors naturellement dans l'amour. Le crime est en vue. Car le crime passionnel n'est pas clair. Reprendre la vie commune ou bien je la tue ; cela ne va pas bien quand la vie commune n'est qu'une aigre querelle. J'admets qu'une femme, à la seule pensée d'entrer en ménage, soit en fureur ; simplement d'après l'idée que l'on a qu'elle est bien heureuse, qu'elle a de la chance, etc... L'idée de se buter à refuser, quand il s'agit de se donner, est une idée juste. Stendhal, dans toute sa jeunesse irritée, révoltée, a du moins appris cela. Et je parierais que son oncle don Juan (il était beau !) lui a donné l'horreur de ce rôle qui consiste à plaire. Julien ne se demande pas s'il plaît à son tigre (c'est Mathilde qui est ainsi désignée), mais seulement s'il sera dévoré. Pour lui, c'est la question ; vivre avec un ennemi intime, et lui casser les reins. Mais comment ? Tel est ce grand amour. Et Mathilde le sait très bien. Cependant, il y a du sublime (*l'Opéra Bouffe*). Mathilde improvise au piano, se fait reproche « de trop l'aimer ». Ce sublime vient naturellement après un sentiment qui équivaut à la perte de tout, c'est-à-dire après la contemplation d'un sacrifice total. La volonté peut dominer cela même ; et ce noble mouvement touche au sublime, surtout

si la musique permet de l'exprimer solennellement. Voilà du grand théâtre ; ce n'est pas autre chose.

Lucien Leuwen présente l'idée un peu autrement. La situation de l'amoureux consiste en ceci : cette femme peut me punir de la façon la plus cruelle, je dois donc l'implorer. Mais c'est ce que je ne veux pas, et elle le sait. Je vais donc à un drame de l'orgueil, et je ne puis vaincre cette grande femme (je l'admire) qu'à force d'oser. Tous les signes de faiblesse sont des fautes ; nous revenons au problème Mathilde.

Maintenant prenez du recul. Examinez un des bons portraits de Stendhal ; comprenez d'abord qu'il est bien assez beau, attendu qu'il n'est pas question de plaire. C'est un homme thoracique, qui a de l'honneur et de la colère, qui ne se laissera pas piétiner ni traîner. Il est toujours en ennemi dans l'amour.

*
* *

La politique est dans Balzac parce que tout y est. Par exemple dans *le Lys*, Vandenesse est un sujet du roi et haut placé ; cela se fait sans lui. C'est simplement qu'il ne peut rester oisif, à Clochegourde ; ce sont des vacances de collégien. Il lui faut un emploi ; il l'a ; et les conséquences se déroulent, qui sont les fils du drame ; cet entrelacement produit un grand effet de nature. De Marsay est un politique comme Gobseck est avare. L'étude de politique (le terrible abbé) est premièrement un traité de l'homme. Tous ces traités se développent à partir d'un personnage. La société est partout et partout première ; c'est encore un effet de nature. *Une Ténébreuse affaire* est une étude de caractères, qui conduit aussitôt à une très puissante étude de l'Empire. *La Comédie humaine* est politique. Le père Goriot est politique par ceci que madame Vauquier donne à manger à des fonctionnaires qui ont chacun leurs aventures ; c'est ainsi que le drame se développe, passe les ponts, va chez les riches, dans les grands hôtels. Pourquoi madame de Bauséant ? C'est la suite d'un amour de Rastignac, qui lui est aussi naturel que son nom. C'est la suite de ce fait que Goriot a marié très haut ses filles. Sans quoi on ne comprendrait pas qu'il soit seul. Les

personnages balzaciens s'appuient sur la politique ; ils y touchent de toutes parts. Stendhal trouve la politique dans l'âme de ses héros. Julien, le moins compris peut-être, est seulement ambitieux, c'est-à-dire amoureux de la société. Stendhal a conçu, d'après sa vie italienne et parisienne, les plaisirs d'un salon de douze personnes, où l'on peut causer et conter ; il a connu des femmes d'un grand génie, et il a rêvé de leur plaire, non pas pour le plaisir, mais pour la puissance. Dès lors, toute sa vie est orientée vers la politique. Il se jure d'être quelqu'un ; c'est par là qu'il aime le métier militaire, c'est celui qui mène le plus vite à cette fin ; car, un commandant de dragons, c'est quelqu'un ; il a des choses à conter ; il connaît la société. Ainsi posé, Stendhal invente un personnage qui est à mille lieues de ces divins plaisirs et qui, pourtant, les pressent. C'est en ce sens que Julien est amoureux de la première femme élégante. Il s'aperçoit qu'il plaît. Voilà le texte de son amour. Il développe cette puissance, et voilà le drame d'une main à prendre et à garder. Les effets sont terribles, mais il ne s'en doutait point ; il s'y livre avec toute la fureur de son âme de feu. Les yeux de feu font le reste. On voit que je veux dire que la politique est ici essentielle. La victoire à remporter, peu importe ce qu'elle est (un peu plus d'argent, un congé). Il faut la remporter. Que faire d'autre au monde ? Les journaux où il trouve des crimes lui présentent des ambitieux, qui veulent être considérés, et qui sont humiliés.

Voilà le drame qui l'intéresse, lui Stendhal, « un homme qui veut raisonner de tout et qui n'a pas mille écus de rente ». Voilà l'ambition virile. Assurément, une femme qui aurait lu *le Rouge et le Noir*, aurait jugé, comme madame Derville, que ce garçon était bien singulier et qu'il fallait s'en défier. Soit, se dit Julien, voilà une difficulté immense et qui vaut la peine qu'on la surmonte. Oui ! Même sachant cela, elle fera tout pour moi. Tout ? C'est-à-dire ce que la pudeur rend pénible à une femme ; tel est le sens de la volupté pour cet ambitieux. Cela éclaire Stendhal étrangement. Car, même dans *Leuwen*, il n'y a pas beaucoup de tendresse et la femme est dupée. Quant à *la Chartreuse*, si l'on examine ce roman, on voit qu'il est politique de première venue. Ce que Mosca

offre, c'est une situation enivrante à une femme supérieure et qui n'a pas connu le pouvoir, sinon à la cour du vice-roi. Temps abolis ! Demandez, après cela, si Gina aime Mosca. Au reste, tout cela ne marche que par l'ambition. Mosca est amoureux, comme tout homme de Stendhal. Simplement, il s'est trouvé qu'une femme supérieure a bien voulu toucher au pouvoir. L'âge de Mosca n'ayant pas fait objection, Mosca est occupé par cette aventure et n'en conçoit pas la fin. Fabrice est vacant au milieu de ces ambitieux. Il joue le rôle éternel de l'indifférent. Il a du feu et de l'avenir. On ne sait ce que pense Clélia Conti. Elle est belle et imperturbable. Tout homme rêve de lui faire faire ce à quoi elle n'est nullement portée. Elle pense à son salut, et voilà l'histoire. Comme elle sait bien le dire, cet homme léger, se trouvant dans une prison, fait la cour à la seule femme qui soit à portée. On sait qu'il fut léger à Naples. Et, en effet, il y faisait l'amour comme un sport, soucieux de n'être pas mené. Orgueil ! Orgueil ! Clélia n'a que trop de raisons d'hésiter. Aussi, sa raison d'agir, c'est que cet homme est en grand danger et qu'elle peut le secourir. Elle pourrait lui dire à la fin : « Sans le poison... » Au reste, elle le dit. Ces personnages raisonnent beaucoup. Je trouve plus d'amour dans le temps où Fabrice fait des sermons. Encore une fois, il s'abandonne à un des vifs plaisirs de l'ambition. Ce qui me paraît encore à remarquer, c'est que, dans l'amour de pique qu'il a pour l'actrice, il s'amuse surtout à se moquer d'un jaloux. Et quand il séduit la petite femme de chambre, « enchantée des façons du jeune prince », il ne sait plus bien s'il aime la soubrette ou la maîtresse. Ces études auront appelé l'attention sur l'amour d'ambition et de curiosité, qui est un dangereux bandit et qui mérite seul le nom de romanesque. Une grande âme résiste à ces tentations, tel est le drame. Dans *les Nouvelles italiennes* aux courses nocturnes, il y a surtout des drames de vie et de mort, des coups de feu, un danger continuel ; ce ne sont que des suites de duels et de défis ; tous ces amours sont cornéliens. Et quand on dit que les Italiens sont passionnés, c'est bien cela que l'on veut dire. L'idéal de Stendhal n'est pas une tendresse fidèle, mais un orgueil fidèle à soi et à son serment. Les femmes cèdent facilement, comme on voit en

l'Abbesse de Castro, qu'il a évidemment plaisir à écrire. Cette noble femme se tue parce qu'elle a eu une faiblesse pour un monsignore et qu'elle juge déshonorant de tromper son Jules Branciforte. Certes, il pardonnerait. Et voilà le climat sublime où vivent ces âmes violentes et militaires. Certainement, le siège du couvent, Jules y a engagé son honneur. Tel est l'homme, c'est un fantassin d'élite. La femme s'émeut à cette forte odeur de buffle et de poudre. C'est ainsi que Doña Sol aime Hernani : « Vous êtes mon lion superbe et généreux ! » Ce jeu de l'orgueil est plus commun qu'on ne croirait ; en tout cas, c'est ce qui intéresse Stendhal, dans les histoires romanesques qu'il lit. Aussi les duels font partie de son être. Suivez son affaire avec cet homme dont le cocher était insolent. Le crime du cocher, comme des Bizontins du *Rouge et Noir*, avant le séminaire, c'est de l'avoir regardé fixement. Il n'a certainement pas d'amour pour mademoiselle Amanda, caissière du café. Seulement, il veut être un homme ; il fait son Napoléon. S'il se confessait à l'abbé Pirard, il avouerait orgueil oui, mais convoitise de chair non. Ce genre d'amour est une importante partie de tout amour. Pourquoi grimpe-t-il à la chambre de Mathilde ? Parce que c'est dangereux. Et Mathilde s'intéresse à lui pour la même raison. Le complot des gens de maison, purement imaginaire, agit ici pour faire croire à Mathilde qu'elle est aimée. Mais le croit-elle ? Non pas ! Elle aussi, elle joue au drame et à la conspiration, comme son ancêtre Hannibal de La Mole. Aussi, comme dit ce monsieur académicien : cette fille est folle et tout cela finira mal. Si l'on veut maintenant honnêtement faire la part des sens, oui, cette belle fille, on la voit bien courir, le désir est excité, mais non pas l'amour. Et le fond du drame se trouve ici, à l'insu de Stendhal lui-même. Mathilde n'est pas entraînée par l'amour qu'elle inspire. Elle juge très bien Julien. C'est un ambitieux, c'est un homme sans crainte qui se fera condamner à mort. On sait quel regard elle avait au bal, en pensant à ces choses. Une des beautés de l'œuvre, c'est que la tête coupée de Julien finit par se poser sur les genoux de l'ambitieuse. Cette fin est sublime, parce qu'elle est l'achèvement d'une rêverie folle et purement chimérique.

Repassez toute *la Chartreuse* d'après ces vues, vous verrez

que la source de l'amour, c'est toujours l'ennui. Cela plaît par la vérité, par la partie de romanesque qui est soulevée en chacun. L'homme est ambitieux par les femmes ; il rêve de séduire et de gouverner des femmes qui comptent. Il est donc vrai que l'amour stendhalien est diabolique. La toilette en explique la moitié. Avoir une femme ! Le rêve de Stendhal, c'est un Austerlitz...

ALAIN

UN HAMLET NOIR

I

C'est en 1928 que je commençai à étudier les indigènes dans un hôpital africain pour malades mentaux. En principe, mes recherches devaient porter sur le système sympathique, mais je profitai de l'occasion pour me livrer à des observations d'ordre psychologique.

Je ne tardai pas à faire ce qui me parut être une découverte surprenante : les manifestations de la démence, dans leur forme, leur nature, leur origine, leur cause, sont identiques chez les noirs et chez les blancs. Les légères différences qui existent peut-être entre leurs illusions et leurs complexes ne sont pas plus importantes que celles qui peuvent distinguer les cerveaux dérangés d'un Anglais, d'un Français et d'un Allemand.

Cette découverte me rendit curieux de savoir si la même identité pouvait être constatée dans le fonctionnement de cerveaux normaux. L'étude de ce problème présenta pour moi de nombreuses difficultés, à commencer par la nécessité de trouver un indigène qui consentît à se prêter à une psychanalyse approfondie et prolongée. Les nègres voulaient bien se soumettre à diverses expériences psychologiques — telles que des « tests » mentaux — mais, à mon avis, une simple collection de réponses à des questions ne permet pas la compréhension d'un esprit ; l'observation superficielle d'un nom-

bre limité d'individus ne saurait procurer la connaissance des êtres humains. Pour pénétrer l'âme de l'Homme, il faut être instruit de ses désirs, de ses luttes, de ses aspirations, de tout ce qui constitue sa vie, et cela, avec d'autant plus de précision que ceux dont nous voulons déchiffrer le mystère nous sont plus étrangers, nous éloignent par une aversion inconsciente ou nous attirent, embellis par le prisme de notre imagination.

Je cherchai donc un indigène qui me parlât librement, comme s'il pensait tout haut, devant moi ; la chance me mit en rapport avec un médecin-sorcier, habitant depuis plusieurs années Johannesburg et que je nommerai John.

A cette époque, un sorcier était encore pour moi, comme pour la plupart des Européens, un personnage romanesque et mystérieux, doué de pouvoirs surnaturels. Mais John n'était, en réalité, qu'un médecin ordinaire, de ceux que, parmi son peuple, on appelle *nganga* ; il était, à proprement parler, devin et herboriste, disant la bonne aventure, donnant des remèdes contre les maladies et contre le mauvais sort. Il avait hérité sa profession de ses aïeux et n'ambitionnait que d'aider ses semblables. Ainsi qu'il me le disait souvent : « Le mal règne, parmi les miens : beaucoup de jalousie et d'empoisonnements ; ils ont besoin d'un bon médecin, et la science, en médecine, ne peut venir que du père ; tous mes ancêtres ont été de très savants *ngangas*. »

Je fis la connaissance de John par l'intermédiaire d'une anthropologiste, qui recueillait des renseignements sociologiques dans la cour où habitait John ; elle m'avait appelé au secours de la femme de ce John, qui souffrait d'effroyables douleurs dans les jambes.

Timidement et comme s'il s'en excusait, John avait avoué que ses remèdes à lui s'avéraient inefficaces ; il avait suggéré que quelque puissant empoisonneur devait lui en vouloir, à moins que cette maladie ne résultât d'un trop long séjour au milieu des blancs, auquel cas ses remèdes étaient impuissants. « J'apprends que vous êtes un docteur connu ; je vous en prie, soulagez ma femme ; elle souffre tant. »

J'eus le bonheur d'y réussir et, un jour qu'elle allait beaucoup mieux, je prolongeai ma visite habituelle et j'engageai

avec John une conversation sur les maladies, leurs causes et leur traitement, lui parlant comme à un confrère. Il en fut visiblement flatté, et manifesta le plus vif intérêt quand je m'offris à lui expliquer les méthodes des blancs.

— Pour être bon médecin, lui dis-je, à la fin, il faut bien comprendre les gens, savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils ont envie de faire, pourquoi ils sont malheureux...

Il m'approuva d'un signe de tête.

Encouragé, je poursuivis :

— Mais, pour connaître les autres, on doit commencer par se connaître soi-même.

Et je lui expliquai, le plus simplement possible, l'essence de l'inconscient ; tout comme un blanc, il s'étonna qu'il pût y avoir en lui-même des choses qu'il ignorait.

— Nous autres médecins, dit-il, nous pouvons tout savoir en consultant les os ou en parlant avec nos *midzimu* (esprits ancestraux) ; mais il est vrai que je ne peux consulter les os pour moi-même.

Ayant ainsi éveillé sa curiosité, je lui offris de l'aider à découvrir cette partie cachée de son âme ; il accepta volontiers.

Je devais m'apercevoir, dans la suite, qu'il ne m'en croyait pas capable et qu'il n'avait agréé ma proposition que dans l'espoir d'apprendre à cette occasion la médecine des blancs ; il était en compétition avec son père et avec son cousin Nathan, et désirait s'instruire à des sources qu'ils ne pouvaient atteindre, afin de les surpasser en savoir lorsqu'il retournerait au *kraal*.

Nous convînmes qu'il viendrait le matin, de bonne heure, à ma salle de consultation, en ville. Elle n'était qu'à une dizaine de minutes à pied de la cour où habitait John ; il n'aurait donc pas à prendre l'omnibus, ce qui m'éviterait d'avoir à lui donner de l'argent pour ses trajets, point important et favorable. En effet, la plupart des ethnologues paient leurs informateurs, et les renseignements ainsi obtenus m'avaient toujours paru sujets à caution. Je voulais que ma collaboration avec John fût amicale et qu'elle se présentât sous l'aspect d'un échange désintéressé de connaissances ; il fallait que son attachement pour moi l'incitât à me donner sponta-

nément des renseignements et non à me les vendre. Lorsque, plus tard, il eut besoin de secours financiers, je ne les lui remis jamais directement ; j'utilisai le truchement d'une tierce personne, en général celui de l'anthropologiste qui nous avait mis en relations.

J'employai, au cours de mes études, la méthode classique : John venait passer chaque jour une heure chez moi ; il s'étendait sur le divan, et je le priais de dire tout ce qui lui passait par l'esprit ; j'écrivais ce qu'il disait, textuellement, et sans modifier l'ordre de ses phrases. Pendant les deux ans et demi que durèrent ces séances, je me rendis avec lui dans bon nombre d'endroits et je rencontrai la plupart des gens dont il me parla ; j'allai même jusqu'à son kraal, situé dans la Rhodésie du Sud, où je vis son père, ses frères et toute sa famille.

Ma relation de la vie de John est basée sur ce qu'il m'a raconté pendant ces deux ans et demi ; je me suis contenté d'en corriger la forme, bien qu'il s'exprimât couramment en anglais. Le lecteur doutera peut-être de la véracité de ce récit, comme je l'ai fait moi-même ; mais la fantaisie d'un esprit est tout aussi intéressante que les réalités de la vie ; il arrive qu'elle permette de pénétrer l'âme mieux que ne le font les événements dont l'homme n'est parfois même pas responsable.

Pendant les deux ou trois premiers mois de notre association, John me mentit délibérément ; par exemple, il nia qu'il pratiquât la médecine et se livrât à la consultation des os, ceci pour la simple raison qu'il avait peur de moi. En d'autres occasions, il mentit, comme nous le faisons tous, pour se vanter et pour m'impressionner.

Mais je dois lui rendre cette justice que son kraal et d'autres lieux que je visitai me prouvèrent la fidélité de sa mémoire et celle de la majorité de ses descriptions.

II

John arriva ponctuellement, le matin de notre première séance. Je lui serrai la main et lui demandai des nouvelles de sa santé et de celle de sa femme. Cette condescendance extraordinaire le mit aussitôt mal à l'aise ; il retira vivement

sa main avec l'air de s'excuser. Je me sentis gêné à mon tour. C'était la première fois de ma vie que j'avais à traiter un noir en égal ; ma bienvenue avait eu quelque chose d'artificiel.

Je le laissai s'accoutumer aux aîtres. Il parcourut la pièce du regard ; la table chargée d'instruments de laboratoire, placée dans un coin, captiva son attention ; puis il alla examiner la vitrine d'instruments chirurgicaux. Les livres et le bureau encombré de papiers ne l'intéressèrent pas ; il avait été employé comme domestique dans des maisons d'Européens et s'était familiarisé avec ces objets. Le divan se trouvait dans un angle qu'isolait un paravent ; je le priai bientôt de s'y étendre et je m'assis derrière lui.

Inutile de dire que la pièce n'était pas obscurcie et que je ne recourus à aucun autre truc d'hypnotisme ; il importait seulement que je demeurasse dans l'ombre pour éviter de faire subir à John mon influence involontaire, ce qui lui aurait dicté ses réponses.

Du reste, je lui posai, au début, le moins de questions possible ; je ne recourais à l'interrogation que lorsqu'elle m'était indispensable pour le comprendre. D'une façon générale, je réussis à lui laisser l'initiative du choix du sujet ; la vérité finissait par émaner de ses déclarations confuses ou contradictoires.

Il commença son histoire au moment où il avait quitté son kraal natal pour l'Union Sud-Africaine, le moment décisif de son existence. Cet événement s'était produit dix ans auparavant, quand il avait environ vingt ans (il ne connaissait pas exactement son âge).

— Si je suis parti du Manyikaland, ce n'est pas que la vie y fût dure, mais je désirais me détacher de mes parents, notamment de Charlie, mon oncle, devenu mon père, homme avide et égoïste.

Le père véritable de John, Chavafambira, était mort alors que son fils était tout enfant ; sa veuve avait, selon l'usage de leur tribu, épousé le frère cadet du défunt, Charlie.

Faute d'argent pour prendre le train, John avait accompli à pied le long trajet du Manyikaland à la frontière de l'Union Sud-Africaine. C'était là que sa malchance avait commencé ; il l'attribuait à sa rencontre avec un étrange vieillard :

— Il faisait très chaud et poussiéreux ; j'étais extrêmement fatigué quand j'atteignis le poste de police de l'Union. Il y avait déjà sept jours que je marchais sur la terre dure et sèche, sans ombre, sans un arbre, et la route s'allongeait interminable devant moi ; de part et d'autre, rien que le *veld* desséché, comme mort. Tout à coup, j'aperçus un corps sur le bas-côté de la route ; je m'en approchai : c'était un moribond. Je m'effrayai : qu'allais-je faire de ce vieil homme en train de mourir ? Mais j'étais médecin et je devais l'aider, bien que Charlie m'eût dit de ne pas exercer mon art. Je m'agenouillai auprès du vieillard et je réfléchis. Finalement, je lui ouvris la bouche et j'y introduisis un médicament que je portais sur moi. Les remèdes rhodésiens sont très forts ; le vieillard ouvrit tout de suite les yeux, me regarda et murmura :

— Je suis mourant. Je suis vieux et je désire mourir, mais pas ici, loin de mon kraal, car mon âme ne pourrait trouver de repos.

Répondant à ma question, John m'expliqua que lorsqu'un homme meurt, son âme quitte son corps en passant par sa bouche et s'en va tout droit là où il a vécu. Mais si un homme meurt sans être enterré, dans la brousse, ou noyé, ou dans le camp ennemi, son esprit erre, perdu, condamné à errer éternellement. Une telle perspective est redoutée de tous les indigènes.

John consola le moribond en lui disant qu'il était un *nganga*, fils du fameux Chavafambira, fils de Gwerere, de la famille des illustres médecins.

— Le père de mon père était un chef, me dit fièrement John ; il était le *nganga* de notre grand chef Mutassa et fabriquait des fusils.

Cette révélation ranima si rapidement le vieillard que, de l'avis de John, il avait dû simuler la maladie ; à peine remis, il pria John de sauver les habitants de son kraal.

John se trouva dans un dilemme car, d'une part il avait promis à Charlie d'attendre d'être plus âgé pour pratiquer la médecine et, d'autre part, le vieillard lui décrivait la

situation lamentable de son kraal : la pluie n'y était pas tombée depuis trois ans, les gens souffraient de la faim et les bestiaux mouraient. Trois ans sans eau ! se disait John, trois ans de jours aussi chauds que celui-ci !...

Ses forces revenues peu à peu, le vieil homme s'était mis debout, et, avec l'assistance de John, il l'avait conduit à son kraal.

— Mon impression fut défavorable, dit John ; les huttes étaient sales et en désordre ; leur aspect bizarre me faisait mal au cœur ; était-ce parce qu'elles étaient si vieilles ou parce qu'on les construisait ainsi qu'elles avaient d'aussi drôles de formes ? Les enfants étaient peu nombreux, malpropres et sans vie. C'était anormal ; chez nous, les kraals sont tout bourdonnants d'enfants. Les gens se mirent à se traîner hors de leurs cabanes et me regardèrent comme... un anthropophage. Je contemplai ces hommes et ces femmes malades et malheureux, et je me demandai si leur infortune était due uniquement à la sécheresse et à la famine. Ils avaient peut-être adoré un faux dieux, c'étaient peut-être des chrétiens, et ils avaient oublié leurs morts. Étaient-ils en règle avec leurs *midzimu* ? Leur avaient-ils sacrifié les chèvres ? J'aurais voulu les interroger, mais je ne le pouvais pas.

Tandis qu'il parlait, j'étudiai le corps bien nourri de John, et j'imaginai le contraste qu'il avait dû présenter avec la dégradation physique de ces pauvres gens. John a près de six pieds de haut ; ses muscles bien formés jouent sous le tissu serré de sa peau lisse, d'un noir violacé ; son masque est énergique au point d'être sévère : le nez, semblable à un bec de faucon aplati, la bouche, épaisse et sensuelle sont caractéristiques de sa race.

Le vieillard expliqua aux affamés que le docteur du Manyika allait déceler le coupable de leurs maux. La foule jeta sur John des regards soupçonneux ; il se sentit mal à l'aise et, de nouveau, torturé par l'indécision. Pourquoi s'était-il laissé détourner de sa résolution par cet étranger ? Tous attendaient, immobiles et silencieux. Jamais il ne s'était encore trouvé dans une position aussi difficile ; son cœur était lourd. Il sentait que c'était la malchance qui l'avait amené dans ce kraal ensorcelé. Courait-il le danger d'être ensorcelé à son

tour? Mais il se rassura à l'idée des remèdes protecteurs que contenait sa calebasse. Devait-il désobéir à son père et venir en aide à ces malheureux? Son père lui avait dit qu'il était trop jeune pour exercer la médecine; c'est un art dangereux, quand on est adolescent et plein d'ardeur : le doux contour des seins d'une jeune fille peut vous entraîner à trahir vos serments; un jeune homme irrité peut être tenté de se servir de ses remèdes pour tuer au lieu de guérir. C'est aux jeunes à s'instruire, aux hommes mûrs à pratiquer.

Mais la vue de ces êtres squelettiques, de ces enfants sur le point de s'évanouir lui inspirait une pitié qui l'emporta sur sa fidélité à la tradition professionnelle. Il résolut d'agir.

◘

Tard, dans la soirée, il accomplit la première partie du rite. Il descendit jusqu'au mince filet d'eau, qui, à la saison des pluies, deviendrait une rivière, et se lava de la tête aux pieds, conformément à la loi de ses ancêtres.

La nuit était noire, le kraal désert, ses habitants enfermés dans leurs huttes; ils n'osaient en sortir, à cause de la sorcière, du mauvais esprit qui avait empoisonné leur kraal. John essaya de me faire comprendre la tragédie d'un tel ensorcellement. L'on ne sait qui soupçonner : la sorcière peut être la fille, la femme, la concubine de chacun; on peut, sans s'en douter, être couché avec la sorcière, enveloppé dans la même couverture. Ce soupçon ne cesse de ronger les esprits; on voudrait bien savoir quelle est la femme qui a tari la pluie, empoisonné les enfants, fait mourir les bestiaux, mais en même temps, l'on redoute d'apprendre son nom. John se sentait détesté par ces gens parce qu'il était un étranger, un médecin du Manyika qui allait faire d'eux ses débiteurs.

Néanmoins, il poursuivit son œuvre. Il s'était fait confier un enfant pur, un petit garçon de six ans, « qui n'avait pas encore péché contre Mwari, notre dieu ».

Complètement nus tous deux, l'enfant et lui, arpentèrent le kraal, en silence et doucement afin de ne pas éveiller l'attention de la sorcière. (Même après que je la lui eus fait observer, John ne comprit pas la contradiction entre ces précautions

et sa croyance en l'omniscience de la sorcière.) John portait un petit sac fait d'une peau de lapin très douce au toucher ; dans ce sac était renfermée la corne contenant les remèdes : racines déterrées avec soin, feuilles réduites en poudre, graisses savamment mélangées d'animaux et d'êtres humains. J'étais curieux de savoir comment on se procurait ces dernières, mais je m'abstins de le demander.

John commença par enduire de cette graisse son front et celui de l'enfant, afin de les immuniser contre la *Mwari* ou *umthakathi*, comme on nomme les sorcières, au Transvaal. Ensuite, il balaya leurs pieds avec sa queue de buffle, ce qui les empêcherait de tomber au cas où la sorcière se transformerait en chat ou en babouin pour les attaquer.

Pendant que l'enfant aspergeait d'eau les alentours des huttes, John, immobile se mit à parler avec son *midzimu* familial et avec l'esprit de son père, Chavafambira.

— Pour parler aux esprits, me dit-il, on remue à peine les lèvres en murmurant, afin que personne ne s'aperçoive de cette conversation.

Bientôt, John sentit en lui-même son père lui répondre.

— N'aie pas peur, dit John au petit garçon ; mon père me dit que l'*umthakathi* ne peut te faire de mal parce que tu n'as pas offensé les morts. Je vais te donner les remèdes ; ils seront forts parce que tu es propre et pur ; et, comme tu as de la chance, les remèdes que tu manieras seront efficaces et forts.

Ils se penchèrent tous deux et touchèrent la terre.

L'enfant creusa le premier trou, à l'aide d'un petit bâton aiguisé ; il pleurnichait un peu en travaillant. John ouvrit le sac de peau de lapin, dont son père s'était servi avant lui, et il en tira la corne. L'enfant introduisit son index et son pouce dans l'ouverture de la corne, seule manière dont les remèdes doivent être touchés. (J'ai vu ce remède : c'est une substance grasse, de consistance pâteuse, d'un brun grisâtre et d'une odeur aigre.) L'enfant jeta la pâte dans le trou, le combla et égalisa la terre avec ses pieds.

Ils firent ainsi de trente à quarante trous, chacun de la grandeur du pouce d'un homme, tout autour du kraal, de sorte que l'empoisonneuse se trouvait encerclée. John remit révérencieusement la corne dans le sac de son père et renvoya

l'enfant à sa hutte. Quant à lui, craignant de dormir auprès de ces étrangers, il s'enveloppa dans sa couverture et s'étendit sous le ciel noir. (Je lui demandai s'il avait peur de la sorcière, mais il ne me répondit pas.) Pendant quelque temps, il demeura les yeux ouverts, fixant les ténèbres, puis, une profonde satisfaction lui emplit le cœur ; il sentait la présence de son père, son protecteur et son guide, dont il était destiné à perpétuer la vie et l'esprit.

Ainsi que tous les Africains, John n'établissait pas de séparation absolue entre les vivants et les morts : il n'avait aucune conception d'un « autre monde ». Pour lui, les morts continuent d'exister sur la terre sous forme de *midzimu* ; il croit fermement que les *midzimu* viennent lui parler pour le conseiller et qu'ils le protègent. C'est ce que les psychologues appellent l'introjection d'un objet. Ce mécanisme permettait à John de conserver le père et la mère qu'il avait perdus et qui lui étaient si chers et si nécessaires.

— Parfaitement immobile, j'écoutai attentivement la voix de mon père, si douce à mon cœur. Il me disait qu'il était content de moi et que la pluie allait venir. Et cette même nuit, je fus réveillé par le tonnerre et les éclairs ; les éclairs étaient si forts qu'on eût dit d'un bœuf noir agitant sa queue blanche dans le ciel ; presque aussitôt la pluie se mit à tomber.

Quand John arriva le lendemain matin, il commença spontanément à me raconter le rêve qu'il faisait lorsque les éclairs l'avaient réveillé.

Lui et le petit garçon récoltaient les œufs que contenaient des nids épars dans l'herbe ; il y en avait tant qu'ils en remplirent quatre paniers. Puis ils s'assirent. Tout autour d'eux, il y avait des poules, des masses et des masses de poules noires. Au moment de son réveil, John était en train de dire au petit garçon qu'il fallait vendre les œufs.

Il alla s'abriter sous une saillie de rocher et médita sur son rêve. Je lui demandai comment il pouvait s'en souvenir au bout de tant d'années. Il me répondit :

— Oh ! c'était un si bon rêve ! les œufs et le nombre quatre portent chance. D'ailleurs, je fais souvent de tels rêves.

» Beaucoup de volailles signifient beaucoup de malades... poursuivit-il, commentant son rêve, en mêlant le passé au présent... Je compris alors que j'aurais beaucoup de clients et de bestiaux, que je deviendrais riche, plus riche que Charlie et que Nathan. Nathan est mon cousin dont je redoutais qu'il cherchât à me tuer. Charlie ne m'aime pas ; essaiera-t-il de me faire mourir ? Mais voir des œufs en songe est un heureux présage, je sentais que j'allais recevoir une lettre qui me porterait bonheur. « J'aurai un enfant — me disais-je — si c'est une fille, ma mère reviendra ; si c'est un garçon, je reverrai mon père... Demain matin, je sacrifierai une poule noire aux *midzimu* de mes parents, à cause de toutes les poules de mon rêve... » En m'éveillant, je me sentis très heureux, car j'avais auprès de moi le sac et la corne de mon père. Je regrettai de ne pas avoir aussi son bâton...

Il me décrivit ce bâton : un morceau de bois épais et court, sculpté à l'image d'une femme : le visage, l'estomac, les cuisses, les jambes « et même... vous savez... ». Il faisait allusion aux parties génitales très nettement reproduites, comme je le constatai lors de ma récente visite à son kraal. Cette canne était creuse ; son père y mettait des médicaments, de l'huile et toutes sortes de graisses ; cette canne parlait à son père et lui expliquait tout. Mais elle ne parlait à personne d'autre, même pas à John, car seul son père savait quel remède il fallait introduire dans la canne ; elle le prévenait s'il venait un voleur.

— Quand Charlie mourra, j'hériterai de la canne.

— Eh bien ! et Nathan ? demandai-je.

— Non. Mon père a dit en mourant que je devrai le remplacer quand j'en aurai l'âge.

Étant enfant, John avait toujours désiré toucher cette canne merveilleuse, mais les enfants n'en ont pas le droit. Même maintenant, la pensée de cet objet toujours craint et convoité le remplissait d'émoi. Il garda un certain temps le silence, puis il reprit l'histoire du kraal ensorcelé.

◘

La pluie avait cessé aussi brusquement qu'elle avait commencé ; il en est toujours ainsi, au Transvaal. John serra sa couverture autour de son corps et se leva. Les silhouettes des huttes se dressaient dans la faible clarté de l'aube. Une chèvre s'avança de derrière le rocher et le regarda de ses yeux malveillants ; la violente odeur de cette bête lui piqua les narines. La clarté s'accentua et les gens sortirent de leurs huttes. Bien que la pluie fût venue et qu'il n'y eût pas de nouvelles morts, ils ne marquaient à John aucune gratitude ; leurs yeux, plissés comme ceux des chacals, n'exprimaient que la crainte et la haine. Il se sentit blessé, et le mal du pays envahit son âme. Il mangea un peu de nourriture et s'éloigna, dans les champs, où il passa toute la journée. La nuit venue, il répéta le rite de la veille. Il se tenait encore à quelque distance des huttes quand il vit une femme, dans l'étroit sentier ; la tête penchée, elle serrait convulsivement ses mains l'une contre l'autre. Instinctivement, John la salua en employant la langue du Manyika. Elle leva la tête, et, les yeux détournés, elle lui répondit, à sa vive surprise, dans le même langage.

John, d'habitude fort à l'aise avec les femmes, se sentit en proie à une gêne étrange. Un silence contraint tomba. Soudain, la femme releva la tête et le regarda.

— Elle me regarda drôlement, dit-il, et désignant d'un doigt tremblant la queue de buffle que je portais, elle dit, d'une voix craintive :

— Voici qui me frappera la bouche, quand tu consulteras les os, nganga.

» Je lui dis de se taire mais elle continua :

— Je sais que je suis perdue ; tu es un nganga du Manyika, de mon propre peuple, et les os ne te tromperont pas. C'est moi la *murowi* qui ai apporté la mort à ces gens. Ils ne sont pas de mon peuple et je les déteste. »

» Je la regardai et je ne la crus pas. Car ses paroles la condamnaient à mort.

— Tu mens, lui dis-je ; tu es jeune et belle ; tu ne peux être sorcière.

» Pourtant, au fond de mon cœur, je savais qu'elle ne mentait pas et je la plaignais. Mais elle rit et dit d'un ton moqueur :

— Qu'est-ce que tu as, nganga ? Tu as l'air d'un œuf qu'aurait vidé le serpent noir. Pourquoi ne me confesserais-je pas à toi ? Tu vois bien ce qui se passe ici. »

— Tu dois être bien irritée contre ces gens, lui dis-je.

Elle avait alors raconté à John que ses parents étaient venus de leur kraal, près d'Umtali, quand elle était toute petite. Ils avaient vécu là de nombreuses années, mais les gens ne les aimaient pas. Ils haïssaient son père ; elle avait suscité une querelle : un vieil homme du kraal la voulait comme troisième épouse, mais son père désirait qu'elle se mariât avec un Manyika ; on en était venu aux mains et son père avait été tué. Ensuite, ces gens avaient empoisonné sa mère et ses frères, et elle était demeurée seule.

John m'expliqua que ses morts l'avaient prise pour instrument de leur vengeance ; ils lui avaient enseigné, en songe, le moyen d'arrêter la pluie et de faire mourir hommes et bêtes.

— Pourquoi, me demanda-t-il, est-ce toujours une bonne jeune fille qui devient sorcière ?...

Mais, sans attendre ma réponse, il ajouta :

» Une jeune fille séduit plus facilement les gens ; celle-ci m'avait conquis. Elle ! sorcière ! C'était terrible. »

Épouvanté, John avait appelé sa mère à l'aide, et, comme toujours, elle était venue à son secours.

Je remarquai que John ne se permettait jamais de résoudre lui-même un problème ou de prendre librement une décision. Ses parents venaient invariablement le tirer de ses difficultés ; à ce point de vue, il resta enfant toute sa vie. En général, au cours de son développement psychologique, l'individu s'identifie avec ses parents, en ce sens qu'une partie de l'esprit des parents s'intègre dans celui de l'enfant. Sans s'en rendre compte, on parle, on agit, on aime et on déteste conformément à l'idéal et aux goûts des parents. Le cas de John était différent : quoique morts, ses parents lui étaient accessibles chaque fois qu'il en avait besoin. Ils étaient aussi omniscients que Dieu, tout en conservant une forme concrète et tangible. Leurs *midzimu* continuaient même, selon la croyance de John, à habiter dans les huttes de leur kraal.

Dans cette circonstance, sa mère ne lui manqua pas ; il entendit sa voix dire, au fond de lui-même : « Mon fils, pourquoi te désoler ? Cette fille du Mayika n'est pas mauvaise ; elle ne fait qu'exécuter la volonté de ses morts. Que lui reproches-tu ? »

(Par une coïncidence remarquable, les parents de John lui disaient toujours ce qu'il désirait entendre !)

Ces paroles lui soulagèrent le cœur ; il prit dans la sienne la main de la jeune femme, lui dit de ne rien craindre, puisqu'elle obéissait à ses *midzimu*, et lui promit d'obtenir d'eux qu'on ne lui fît pas de mal.

Elle inclina la tête, rassurée, frappa ses mains l'une contre l'autre pour le remercier et s'éloigna d'un pas rapide et silencieux dans la direction du kraal.

La nuit venue, John recommença, aidé du petit garçon, la cérémonie de la veille ; quand elle fut terminée, la pluie se mit à tomber, abondamment, et dura jusqu'au matin.

Je n'osai communiquer à John mon scepticisme au sujet de cette si prompte réussite. Peut-être avait-il plu ce jour-là et la veille, simplement parce qu'on était à la fin du printemps et au début de la saison des pluies, au Transvaal. Je savais, par d'autres sorciers, avec quel soin ils étudient les conditions réelles de l'existence : aucun d'eux ne se risquerait à promettre un enfant à une femme sur le retour ni à tenter de faire pleuvoir en juillet, c'est-à-dire au milieu de l'hiver, en pleine saison sèche.

Néanmoins, la promptitude que les esprits avaient apportée à le satisfaire lui valut, de la part des habitants du kraal, une attitude moins hostile ; il était, décidément, trop grand médecin pour qu'on l'écartât ; il inspirait un respect craintif.

Il lui fallait, une fois encore, accomplir le rite d'encerclement, avant de consulter les os. Lorsque, ce troisième soir, le dernier trou rebouché, l'enfant eut regagné sa hutte, John se sentit pris d'une grande faiblesse, vidé comme une vessie crevée. Tandis qu'il rangeait, d'un geste las, la corne à médicaments dans le sac de son père, il se disait que, le lendemain,

les os allaient, sans aucun doute possible, condamner la jeune fille.

Cependant, un orage avait éclaté ; le ciel était sillonné d'éclairs, le tonnerre grondait ou crépitait comme des épines sous un chaudron. Accroupi, John regardait se déchirer le ciel, et l'angoisse qui le torturait le faisait suer à grosses gouttes, comme s'il avait peiné en plein soleil. Enfin, à travers le fracas de la tempête, il perçut la voix de son père ; John claqua doucement des mains, selon le rituel du salut et écouta son *midzimu*.

— Mon fils, ton sang est trop chaud ; il se mêle à ton cerveau et rend ta pensée confuse. Rassemble mon sac, ma corne et la queue de buffle que tu as apportés dans cet étrange kraal et pars sans dire adieu à ces gens ; n'attends pas les bestiaux qu'ils t'ont promis, pars tout de suite ; c'est moi, ton père, qui le commande. Marche sans regarder derrière toi, et ne t'arrête pas avant que je t'en donne l'ordre. Ne recommence pas à exercer ton art sans que je t'y autorise. Tes ancêtres ne sont pas fâchés contre toi, car tu as aidé ces malheureux.

John se leva, plein de joie ; l'essentiel était d'obéir à son père. Les morts lui pardonneraient de quitter le kraal sans avoir consulté les os ; il leur sacrifierait une chèvre et un poulet blanc.

Soudain, dans l'obscurité de la nuit, il vit se profiler au loin des silhouettes. Certain que c'étaient des messagers de mort envoyés par la sorcière, il se hâtait de réunir son bagage, quand la femme elle-même surgit devant lui. Posant un doigt sur sa bouche pour lui imposer le silence, elle murmura en langage Manyika :

— Ces hommes sont les vieux sorciers d'ici ; ils sont jaloux de toi et ont juré de te tuer.

Tandis qu'il s'éloignait, John crut la voir sourire ; ses dents blanches et ses yeux luisaient dans l'obscurité, chargés d'amour ; mais il détourna son regard et prit le grand pas allongé qui dévore les milles.

III

Il m'était difficile de distinguer la vérité de la fiction, dans la romanesque histoire de John, mais elle m'impressionna surtout parce qu'elle montrait un Africain, soi-disant primitif, séduit sentimentalement par une femme dans sa prime jeunesse, tout comme le peut être un blanc. L'image de ce premier amour demeura gravée dans son cœur et joua, consciemment ou inconsciemment, un rôle dans toute sa destinée.

◘

Après avoir quitté le kraal ensorcelé, il atteignit, tard dans la soirée, la ville de P... Son intention avait été de se rendre à Johannesburg, mais il était fatigué, et la ville lui plut. Aussi l'esprit de son père vint-il fort à propos le prier d'y rester un certain temps. Il se reposa une nuit et, au matin, se mit en quête de travail. Selon la coutume des indigènes, il demandait, de porte en porte : « Travail, m'dame ? » La plupart du temps, il ne recevait qu'un refus brutal, mais il finit par trouver un emploi dans la cuisine d'un hôtel.

Son travail consistait principalement à nettoyer la vaisselle, à préparer les légumes, à laver par terre et à faire les petites besognes variées qui se présentaient au cours de la journée.

A l'ouvrage dès cinq heures du matin, il n'avait terminé que tard dans la nuit ; mais cela lui était égal. Il était curieux de connaître ce monde si nouveau pour lui. Prompt d'esprit et de manières polies, il ne tarda pas à travailler si bien et si vite qu'au bout d'un mois le propriétaire l'éleva au rang de serveur.

Il fut alors pourvu d'un costume de twill blanc, d'une ceinture de soie rouge et d'un fez noir ; grand et musclé comme il l'était, il devait, ainsi vêtu, avoir fort bon air.

Toutefois, bien que sa nouvelle existence s'annonçât sous des dehors favorables, il se sentait solitaire et déprimé. L'incident du kraal ensorcelé ne lui sortait pas de la tête, et l'échec qu'il y avait subi blessait son amour-propre ; il enten-

dait toujours la voix de son père lui dire : « Tu es trop jeune pour exercer... »

Les domestiques indigènes couchaient dans des baraquements édifiés au fond de la cour de l'hôtel. Le soir, après le travail, ils buvaient ensemble et discutaient des événements de la journée ; ils parlaient surtout de maléfices, de la misère et de la peine des noirs.

— Vous savez, docteur, il y a beaucoup de malheur et de souffrance partout parmi les noirs. L'histoire du kraal ensorcelé et d'un médecin étranger avait déjà atteint la ville, non par une lettre, mais de bouche en bouche, comme circulent les nouvelles chez les indigènes. Les gens de l'hôtel ne faisaient que ressasser cette affaire, soir après soir, mais ils ne la racontaient pas d'une façon véridique. Ils prétendaient que, bien que je leur eusse amené la pluie, j'avais, somme toute, trahi ces gens, puisque je n'avais pas dénoncé la sorcière. Je leur dis que parfois, la sorcière a peur du *nganga* et n'attend pas d'être découverte, qu'elle s'enfuit pour ne jamais revenir, mais je regrettai d'avoir laissé échapper ces paroles, car je craignais de me trahir.

Par prudence, il s'écartait de ses compagnons, auxquels il n'avait pas révélé sa qualité de *nganga* ; dans le dortoir, il remontait ses couvertures par-dessus sa tête et les écoutait sans se mêler à leurs propos. Leur dernière version était que le jeune *nganga* avait refusé de désigner la sorcière et que, pour l'en punir, les *midzimu* l'avaient fait tuer par la foudre ; la même nuit, une jeune femme avait disparu du kraal.

« Trop jeune pour exercer !... Trop jeune, trop imprudent, trop ignorant !... » Bien que fatigué par sa longue journée de travail, il ne pouvait dormir ; il restait éveillé pendant des heures, sur le dur plancher, pensant à la *murowi* du Manyika, obsédé par son image, mêlée à celles de ses défunts parents, à celles des habitants du kraal et des nombreuses personnes qu'il voyait à l'hôtel. Son ambition de succéder à son père ne pourrait, il le sentait bien, se réaliser avant bien des années : il fallait d'abord vivre et acquérir de l'expérience. Il ne pouvait s'y résigner sans peine, étant ce qu'on appelle un médecin né, compatissant à la souffrance, tourmenté du besoin de soulager et de guérir. Et puis, il

appartenait à une famille de « grands docteurs » : son grand-père Gwerere pratiquait avec un très grand succès l'art que lui avaient transmis son propre père et son aïeul ; Chavafambira, père de John, illustre lui aussi, avait été riche de bestiaux, de chèvres et de terres, et son unique sœur avait été une *ngoma* renommée ; enfin, sa mère, Nesta, était réputée, bien au delà des limites de son kraal.

Ainsi que je devais l'apprendre plus tard, Nesta avait été choisie par les esprits ancestraux pour leur servir de lien avec les vivants. Elle était sujette, périodiquement, à des attaques que suivaient des évanouissements. John se rappelait combien, le matin de ces jours mémorables, elle se montrait désagréable et querelleuse envers lui et sa sœur Junia. Au moment critique, son corps se raidissait, ses membres tressaillaient et ses yeux grands ouverts, aux pupilles immobiles, regardaient dans le vague. Une écume blanche s'échappait de sa bouche et quelques gouttes de sang coulaient sur son menton. L'on savait alors que les *midzimu* venaient, par son truchement, délivrer un message au peuple ; l'attaque passée (c'est-à-dire les esprits des morts une fois installés en elle), d'une voix faible, à moitié endormie, elle se mettait à parler à la foule assemblée autour d'elle ou, plutôt, elle dictait le message à son mari, Charlie, le *nganga*, et lui, debout à ses côtés, le transmettait ; en l'interrogeant, il parvenait, d'après ses réponses, à déceler le crime et à prédire l'avenir.

Charlie, second père de John, et son oncle, avait encore un autre frère, également *nganga*, Samuel, mort quand John était encore à la mamelle. C'était le véritable père de John, Chavafambira, qui l'avait tué, par amour pour la femme de Samuel, sa propre belle-sœur ; alors, par vengeance, son frère cadet, Charlie, avait empoisonné Chavafambira. Avant de mourir, Samuel avait désigné son fils unique, Nathan, pour lui succéder comme médecin. Chavafambira, lui, passant par-dessus la tête de ses deux fils aînés, Patrick et Amos, avait choisi son plus jeune fils, John, pour successeur.

Obligé de cacher sa qualité de *nganga*, John se condamnait à la plus grande réserve ; ses compagnons, le croyant dédaigneux, lui en faisaient reproche. Les femmes lui témoignaient plus d'amitié ; certaines, même, une sorte d'admiration ;

mais, quoi qu'il se plût à exercer sur elles son pouvoir, il demeurait imperturbable. Parfois, la passion le tourmentait ; il s'efforçait de la vaincre. Une fois seulement, il succomba : c'était une jeune Basuto, rencontrée dans un bal ; mais elle était mariée et l'affaire n'eut pas de suite.

Ses relations avec Maggie, femme de chambre à l'hôtel, furent d'une tout autre nature. Maggie était infirme et ne prétendait pas à la beauté ; ce fut l'intérêt professionnel qu'elle éveilla en John. La voyant boiter, il ne put s'empêcher de l'interroger. Elle n'était pas beaucoup plus jeune que lui, mais il avait des manières si dignes qu'auprès de lui elle semblait une enfant. Elle lui confia qu'on l'avait fait tomber quand elle avait à peu près deux ans ; le mal siégeait dans sa hanche gauche et sa jambe était plus courte que la droite.

— Vous n'avez pas eu de chance, lui dit John ; votre travail doit bien vous fatiguer ?

— Oui, surtout quand je dois rester longtemps debout.

John la regarda avec intensité, comme il l'avait vu faire à son père Charlie, car les trucs psychologiques des sorciers noirs ressemblent étonnamment à ceux des médecins blancs. Mais il n'avait pas le temps, ce jour-là, de prolonger la conversation ; il était en plein travail ; après cette brève halte, il continua donc son chemin, le long du couloir, les mains chargées d'un plateau.

Il avait pourtant suffi de cette courte rencontre pour que Maggie trouvât la vie plus douce. Ce beau Manyika n'avait dû lui adresser la parole que par pitié, mais elle sentait qu'ils pourraient devenir amis... et qui sait ? Ce n'était pas seulement pour avoir des enfants, ou par amour-propre, ou parce qu'elle était malheureuse à la maison qu'elle aspirait au mariage, c'était surtout parce qu'elle en avait assez de travailler pour des blancs.

La gouvernante écossaise, à la langue pointue, à l'œil d'aigle, qui exigeait dans les chambres une propreté reluisante, plongeait Maggie dans un sombre désespoir. Perpétuellement, il lui fallait épousseter les meubles, refaire les lits, nettoyer

les verres à dents ; cette gouvernante n'était jamais satisfaite et douze fois par jour la traitait de « malpropre feignante ».

Dans son kraal, c'était pareil : sa mère, une Zoulou, était, dans son genre, aussi exigeante que la madame blanche. Non, il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper à cette inexplicable passion pour l'ordre et la propreté, c'était d'avoir un foyer à soi, un foyer où elle pourrait rester au lit le matin aussi longtemps qu'il lui plairait, où elle pourrait dormir l'après-midi, où nulle vieille femme ne viendrait l'obliger à ranger ceci, à balayer cela. John lui parut envoyé par le ciel tout exprès. Ayant deviné la raison de sa sympathie, elle exploita son infirmité comme d'autres tirent parti de leur teint ou de leurs fossettes. A la vive indignation des jeunes personnes plus attrayantes de l'hôtel, l'amitié de Maggie et de John progressa.

Ils prirent l'habitude de passer ensemble leurs moments de liberté. Le dimanche après-midi, Maggie accompagna John à l'église, bien qu'elle ne fût pas chrétienne, mais le service et les chœurs lui plaisaient. Pour John, la religion anglicane était une convention, comme les autres choses qu'on lui avait enseignées à l'école des missionnaires ; en somme, aller à l'église était pour eux une manifestation mondaine et l'occasion de montrer des toilettes.

Maggie décrivait à John, en l'exagérant, sa vie malheureuse dans son kraal natal, situé dans la célèbre vallée des Mille Collines, au milieu des montagnes de Drakensburg. Ses parents étaient des Zoulous ; son père, agent de police, avait été envoyé à Pieterburg, dans le Transvaal du Nord, où il avait été tué par des brigands indigènes, membres de la bande Amaleita. Le Gouvernement n'avait donné aucune indemnité à sa mère, restée veuve avec quatre enfants ; on ne lui avait même pas payé son voyage quand elle avait exprimé le désir de retourner dans son Zoulouland natal ; en conséquence, elle n'avait pu, selon l'usage, épouser le frère de son mari. Elle avait travaillé comme blanchisseuse pour gagner sa vie et celle de ses enfants et avait fini par épouser un Shangan d'un certain âge, homme abominable, que Maggie détestait.

John comprenait pleinement cette situation tragique. Il se plaisait en compagnie de Maggie, à cause du respect qu'elle

lui témoignait, de l'admiration béate avec laquelle elle l'écoutait. John parlait bien et il était heureux de décrire à quelqu'un d'aussi attentif le charme de son pays natal, la beauté de sa sœur Junia, le rang et la richesse de ses pères. Une fois, il lui dit impulsivement :

— Maggie, tu es petite et grosse comme l'était ma mère Nesta.

Cette comparaison encouragea et flatta Maggie qui lui demanda de lui raconter la mort de sa mère.

Elle s'était produite cinq ans auparavant ; une terrible maladie ravageait la contrée (c'était l'épidémie de grippe de 1918) ; les gens mouraient comme des mouches ; on les enterrait rapidement en dehors du kraal, chrétiens, et païens côte à côte ; le temps manquait pour les cérémonies. A la fin, la maladie était devenue si virulente qu'il ne restait pas assez d'hommes, au kraal, pour creuser les tombes, si bien que les vautours descendirent lentement du ciel, à la recherche des cadavres. La peur de la mort étreignait les survivants.

— Au début, les gens avaient fait appel à Charlie, mon père ; mais ni lui, ni aucun autre médecin ne purent rien contre le fléau. Ils le croyaient envoyé par les blancs et non par les *midzimu* ou les *Mwari*. Les blancs avaient eu une grande guerre, au cours de laquelle il était mort des millions d'hommes ; c'était leur sang qui était cause de cette maladie.

Je demandai à John si les blancs leur avaient porté secours, s'il était venu des médecins blancs pour les soigner.

— Pas chez nous, me dit-il ; seul le missionnaire aux cheveux blancs a tenté de nous aider ; il allait de kraal en kraal, dans son automobile, distribuant des remèdes. Nathan l'assistait. Un jour, ils arrêtèrent la voiture auprès d'un corps étendu sur le côté de la route ; c'était un cadavre. A ce moment, Nathan vit que le missionnaire respirait difficilement ; il mourut avant qu'ils fussent de retour à la mission. Le même soir, Nathan tomba malade ; puis ce fut ma mère. Nous étions seuls auprès d'elle, ma sœur Junia et moi, quand elle mourut ; Junia était encore une toute petite fille ; elle pleurait désespérément près du mur, en regardant mourir sa mère. J'essayai de soulever celle-ci dans mes bras pour qu'elle respirât mieux, mais rien n'y fit ; elle mourut, comme brûlée par un feu inté-

rieur. Charlie devait avoir raison ; seul le poison des blancs pouvait brûler ainsi, rendre les gens aussi noirs. J'étais terrifié ; je me mis à hurler d'horreur ; la mère de Nathan et Charlie se précipitèrent dans notre hutte ; c'est tout ce que je me rappelle.

Ensuite, John était tombé malade à son tour ; une fièvre violente le consumait ; il en souffrit près d'un an ; tous croyaient qu'il allait mourir, mais il finit par guérir. Nathan, aussi, très gravement touché, s'était rétabli. De leur famille, seule sa mère était morte. Je compris à sa voix quelle avait été sa douleur.

◘

L'amitié de John et de Maggie se développa, sans toutefois comporter de relations physiques ; sans doute l'infirmité et la laideur de Maggie ne pouvaient-elles effacer, dans le souvenir de John, l'image de la jeune sorcière.

Néanmoins, Maggie n'était pas absolument sans attraits et John se demandait parfois, en la regardant, l'aspect que pouvaient avoir ses hanches sans vêtements : de telles pensées éveillaient son désir. John n'était pas novice en amour ; dès six ans, il avait eu de « petites amies », et il n'en avait que douze lorsqu'il avait, pour la première fois, « vraiment pris » une femme. Mais Maggie ne lui inspirait pas assez d'ardeur pour qu'il lui fît des avances. Elle en était fort désappointée.

En réalité, cette liaison le mettait mal à l'aise : Maggie l'occupait plus qu'il ne l'eût souhaité, et plus encore qu'il ne s'en rendait compte. Il s'en aperçut lorsqu'un autre garçon de l'hôtel, nommé Gédéon, commença à faire attention à elle.

Maggie, comprenant aussitôt l'utilité stratégique de Gédéon, répondit à ses avances. Avec une malice diabolique, elle se prétendit victime de l'admiration de John. Elle encouragea Gédéon, au point qu'il les accompagna à l'église, avec des airs de propriétaire ; à l'hôtel, les autres jasèrent et laissèrent entendre à John que Gédéon l'évinçait.

Il en fut ennuyé et comprit qu'il lui fallait céder la place ou vaincre son rival. Jeune, fier, impulsif et candide, l'idée d'une retraite lui répugnait. Pourtant, je crois qu'au fond il ne tenait pas à un règlement définitif de cette situation,

et des relations plus intimes avec Maggie ne le tentaient guère. Celle-ci continua à très bien jouer le jeu. Ce ne fut qu'après en avoir longuement parlé avec moi que John discerna l'habileté avec laquelle elle s'était servie de Gédéon pour attiser sa jalousie. Un sorcier zoulou, qu'elle avait consulté, lui avait prédit qu'elle épouserait un étranger. Maggie décida que cet étranger ne pouvait être que John, et elle se sentait d'autant plus sûre de sa tactique que le sorcier lui avait donné un philtre d'amour, qu'il déclarait infaillible.

John souriait en me racontant cela, car médecin lui-même, il connaissait les remèdes propres à l'immuniser contre les potions du Zoulou.

Ce fut une bataille qui résolut la rivalité de John et de Gédéon. Elle eut lieu un samedi soir, à un bal où, ayant copieusement bu, ils étaient tous deux d'humeur querelleuse. Une altercation dégénéra en une lutte acharnée, à la fin de laquelle John l'emporta, laissant Gédéon inerte et ensanglanté.

A l'insu de John, Maggie avait contribué à cette victoire en faisant absorber à Gédéon des mélanges particulièrement énergiques ; les noires sont aussi résolues que les blanches dans la conquête d'un homme, mais elles emploient peut-être des méthodes moins compliquées.

Ce triomphe, qui lui assurait, aux yeux de tous, la possession de Maggie, ne rendit pas John plus heureux. Il s'était pris dans une fondrière ; chacun de ses mouvements l'y enfonçait davantage ; une seule issue : le mariage. Mais il n'avait pas envie d'épouser Maggie. S'il devait absolument se marier, qu'au moins sa femme ne fût pas une étrangère. Qu'elle fût une Manyika... Ah ! la jeune Manyika... elle était belle ; elle était sorcière ; elle lui enseignerait les secrets de son art. Oui, se dit-il, plutôt la belle Manyika qu'aucune autre femme au monde. Mais... les *midzimu* permettraient-ils une telle union ?

Il se mit alors à éviter Maggie. Il cessa de fréquenter l'église ; il s'affaira dans l'hôtel, au point de n'avoir presque plus le temps de lui parler. Un sentiment de délivrance et de soulagement en résulta. Mais Maggie était la plus maligne et, résolue à ne pas renoncer à lui, elle eut de nouveau recours à sa pitié et à sa sympathie. Un jour, comme il traînait dans

la cour, il entendit des pleurs. Il trouva Maggie dans sa chambre, sur le sol, en larmes. En sanglotant, elle lui révéla que Gédéon avait menacé d'empoisonner son rival. Et comme John souriait : « C'est vrai, affirma-t-elle. » Quand elle avait dit qu'elle avertirait John, Gédéon l'avait frappée et jetée par terre ; il lui faisait peur ; il était si jaloux... Elle était lasse et dégoûtée de son travail, sous les ordres de cette Écossaise tatillonne ; elle désirait passionnément rentrer chez elle ; son kraal n'était qu'à trois ou quatre heures de marche ; John consentirait-il à l'y reconduire ?

John ne répondit pas, mais il était profondément ému. Comment refuser ce service à une infirme ? En même temps que de la compassion, il éprouvait une certaine honte des soins qu'il avait mis, depuis quelque temps, à l'éviter. Non, il ne voulait pas l'épouser, mais il la ramènerait à son kraal. Elle était infirme... Bien sûr, il l'accompagnerait.

Maggie obtint trois semaines de congé pour elle et pour John, et ils se rendirent au kraal, qui n'était qu'à quinze ou vingt milles de la ville.

Ils furent reçus par Mawa, la mère de Maggie, une grande Zoulou, fort bien faite. Son mari, George, était absent ; il cuvait une orgie, dans une hutte distante de quelques yards, auprès de sa seconde femme.

Mawa fit sur John une impression favorable ; lorsque je la connus plus tard, je compris qu'il dut en être charmé : c'était une femme grisonnante, impeccablement propre, et dont les mains, surtout, me frappèrent : noires à l'extérieur, elles avaient les paumes presque blanches et les doigts effilés. De plus, aimable et réservée, Mawa parlait d'une voix douce, et rien, en elle, ne rappelait les habitantes ordinaires des kraals.

— Elle était semblable à ma mère, me dit John, lorsqu'il me la décrivit pour la première fois, et sa hutte était aussi propre que celle de ma mère.

Après le repas du soir, le mari revint ; il était encore ivre, mais la présence de John lui rendit partiellement sa lucidité, car il devinait en lui un prétendant à la main de Maggie.

— Maggie lui était indifférente, me dit John avec amertume ; il ne pensait sûrement qu'aux bestiaux que je lui donnerais si j'épousais sa belle-fille.

Ce George fut instantanément antipathique à John : il avait de petits yeux avides et faux, qui ne vous regardaient pas en face, des cheveux gris et une longue moustache tombante qui lui donnait un air bizarre. Même le lendemain, quand il fut dessoulé, John le trouva stupide, grossier et déplaisant ; il avait tout juste assez de politesse pour parler convenablement des morts et des naissances récentes parmi ses amis de P..., mais quand il fut question du mariage de Maggie et de sa *lobola*, dont il serait le bénéficiaire, il redevint désagréable et obstiné. Après des heures de circonlocutions, la *lobola* fut fixée à quatre vaches et huit chèvres.

John expliqua alors que ses animaux étaient en Rhodésie et qu'il lui serait difficile de les amener, d'autant que ses parents ne l'y aideraient pas, vu que son union avec une étrangère les horrifierait. En conséquence, il fallait différer le mariage. George ne pouvait pas insister, et John se prépara à retourner à P...

A ce point de sa narration, il se mit tout à coup à parler de la sœur de Maggie, Nellie. Cette diversion me sembla suspecte et je le priai de m'en dire davantage sur elle. Il me dit qu'elle était mariée, qu'elle avait des enfants et habitait à tel endroit. Puis il garda le silence. Je dus le prier instamment de m'éclairer sur ce sujet, qui m'intéressait ; il finit par y consentir, et voici ce qu'il me raconta :

Maggie fut très déprimée quand John annonça son intention de retourner à P... Une fois loin du kraal, il l'oublierait ; il cherchait évidemment à se défiler. En présence de ce danger, elle demanda conseil à sa mère.

Je m'imagine cette femme aristocratique, lissant le tablier blanc qui recouvrait sa robe noire sans taches ; son visage, sous son *doek* blanc, exprimant le courage et l'infinie patience des mères ; ses yeux doux, calmes et réfléchis. Elle suggéra qu'il plairait peut-être à John d'épouser Nellie.

Maggie comprit. Nellie était sa sœur cadette ; elle était jolie. Si John épousait Nellie, ce serait à condition qu'elle fût seulement sa seconde femme. Des combinaisons de ce genre

sont fréquentes, me fit observer John, bien que l'Église les réprouve, mais Maggie et sa famille n'étaient pas chrétiennes. Maggie trouva l'idée excellente ; Nellie servirait d'appât. La force de la tradition est si grande que Maggie ne pouvait être jalouse d'une seconde femme ; par contre, une fois mariée, elle devait se montrer extrêmement soupçonneuse et gênante dès qu'elle supposait que John avait la moindre intrigue au dehors. Cette attitude est à peu près celle d'un amant, qui accepte bien que sa maîtresse couche avec son mari, mais qui ne supporte pas l'intrusion d'un troisième larron.

Donc, ce projet agréait à Maggie ; il offrait même cet avantage que Nellie, travailleuse et propre comme sa mère, s'occuperait du ménage. C'était vraiment un arrangement idéal.

L'on ne perdit pas de temps. Le même après-midi, toute la famille se rendit, dans une hutte voisine, à une fête en l'honneur d'un premier né. Nellie portait une robe d'un bleu vif, un *doek* bleu et des boucles d'oreilles de verre bleu. John la trouva jeune, attrayante et jolie ; Mawa s'ingénia de façon qu'ils fussent placés l'un à côté de l'autre.

Ils se tenaient tous deux si tranquilles — pendant qu'accompagnés d'un incessant roulement de tambours, les autres invités ripaillaient, tapaient des pieds, chantaient et dansaient — qu'ils s'en trouvaient isolés. Maggie s'était discrètement assise assez loin d'eux, auprès de sa mère. George arriva tard, en pleine ébriété, et se mit à dire d'une voix forte que John, au lieu de retourner à la ville, devrait se construire une hutte et s'établir parmi eux. L'un des invités jeta sa bière par terre et une bataille s'ensuivit aussitôt.

John s'éclipsa, suivi de Nellie ; ils allèrent se mettre à l'ombre d'un groupe d'arbres ; une brise légère lui rafraîchit le front et le soulageait de sa fatigue et de son dégoût. Nellie s'étendit sur le sol ; il s'assit et se mit à lui caresser doucement la main ; elle le regardait pensivement ; il tâta ses petits seins de vierge aux mamelons bien formés ; elle s'écarta en roulant sur elle-même dans l'herbe. Il rit doucement et la suivit, observant la flamme qu'elle avait dans les yeux. Il comprit qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle se donnât.

Il me fut impossible de découvrir si John obtint, cet après-midi-là, toutes ses faveurs, mais leur intimité dut être poussée

assez loin, car il éprouva peu après une lassitude extrême. Il se rappela qu'il devait regagner P... ; ils se relevèrent et retournèrent à la hutte. La fête battait encore son plein, mais Maggie et sa mère étaient parties. John avait espéré s'en aller sans revoir George, mais il le trouva dans la hutte de Mawa, fort animé par ses libations. Maggie pleurait, son beau-père lui ayant interdit de rentrer à P... « Non, disait-il, il faut qu'il y aille seul ; quand il aura livré le bétail, il pourra t'avoir. Si tu l'accompagnes à la ville, il te prendra, tu auras un enfant et je n'aurai pas de bétail. »

Le lendemain, John me raconta un rêve. Il arrivait au bord d'une rivière et voyait un grand nombre d'hommes, parmi lesquels il y avait un Manyika ; ils avaient mis dans l'eau trois bâtons attachés ensemble et espéraient prendre du poissons à l'aide de cet engin. Il était si lourd qu'ils demandèrent à John de leur prêter main-forte. John sauta dans la rivière, saisit l'engin et ils tirèrent ; mais quand ils l'eurent sorti, il n'y avait plus ni poissons, ni eau ; rien qu'un trou. Toute l'eau avait disparu et tout était sec. Les autres s'en prirent à John. « Pourquoi nous a-t-il trompés ? disaient-ils. Nous perdons notre temps. »

John attachait une grande importance à ce rêve. En qualité de médecin-sorcier, il lui fallait toujours interpréter les songes de ses clients, généralement d'un manière prophétique.

— De l'eau... trois bâtons... Qu'est-ce que cela signifie, docteur ?

— Quelle est votre idée ? lui demandai-je.

— Les trois bâtons sont moi et mes deux frères. L'eau est une femme ; Charlie le disait toujours. Pêcher sans prendre de poisson... mauvais présage. Serait-ce une querelle ? Ou peut-être coucherai-je avec une femme impure ?... Mais je ne dois coucher avec aucune femme en dehors du mariage.

— Pourquoi ? dis-je.

— Parce que mes remèdes deviendraient inefficaces et que les gens me querelleraient. Dans le rêve, les gens me querellaient... Je suis sûr qu'il va m'arriver malheur.

La façon dont le passé et le présent se mêlaient, dans son rêve, me parut intéressante. Ce songe avait trait évidemment à l'histoire de ses amours avec Nellie et de son

mariage avec Maggie, qu'il m'avait racontée la veille. Mais je découvris que, cet après-midi-là, une femme, qui habitait la même cour que John, lui avait fait des propositions qu'il avait refusées avec regret.

— Nathan allait se marier, poursuivit-il, se référant à des événements antérieurs de plusieurs années ; il avait de quoi s'établir. Patrick était d'avis que je devais aussi me marier. Pourquoi ? Un jour, évidemment, il le faudrait, mais seulement quand je serais médecin, parce qu'un médecin doit avoir une femme ; Charlie me l'avait dit. Si un médecin n'est pas marié, il fréquente d'autres femmes, et ses remèdes en sont gâtés.

A ce moment, il murmura quelques paroles parmi lesquelles je saisis les mots de « sorcellerie » et de « sorcière ». Je pensai qu'il se rappelait la *murowi* du kraal ensorcelé, et je me demandai si, au bout de dix ans, il craignait encore ses maléfices. Ensuite, il me parla des choses qui lui étaient interdites ; elles étaient au nombre de trois : coucher avec une autre femme que la sienne ; manger du mouton, parce que cet animal n'est pas intelligent ; toucher un cochon mort ou manger de sa chair, car la viande de porc gâte les médicaments.

Enfin, il se souvint qu'il ne devait pas se marier ni avoir de relations avec une fille ayant le même *mutupo* que lui.

— Le *mutupo*, me dit-il, est l'animal qui vous protège ; chaque homme en a un qu'il tient de son père.

Celui de John était le *soko*, le singe. Il me répéta les recommandations de ses aînés : « Quand tu fais la connaissance d'une fille, demande-lui tout de suite quel est son *mutupo*. Si c'est le même que le tien, sois pour elle comme un frère ou un père ; sinon, tu pécherais comme si tu couchais avec ta sœur. »

— Quel était le *mutupo* de la *murowi* ? demandai-je.

Ma question le sidéra. Comment n'avait-il pas pensé à la lui poser ? Une question si importante ! Non seulement il ne connaissait pas son *mutupo*, mais il ne savait même pas son nom !

◘

Pendant les séances suivantes, il acheva l'histoire de son mariage.

A son retour à l'hôtel de P..., il trouva une lettre de son frère Patrick, lui demandant quand il avait l'intention de revenir. Son cousin Nathan réussissait bien : il avait obtenu un poste d'instituteur et vendait, en même temps, des remèdes indigènes, de sorte qu'il avait pu épouser une fille de leur kraal. Patrick, sa femme et son fils allaient bien, de même que leur frère Amos et leur sœur Junia.

Ainsi, Nathan était marié... il aurait un fils. John en était certain ; ce serait un fils, qui perpétuerait son *midzimu*. Patrick avait déjà un grand fils ; leurs *midzimu* étaient en sécurité... John voulait, lui aussi, avoir un fils. C'est le désir de tout Africain, car l'homme ne se perpétue que par son fils. Aussi est-ce à tort que les Européens s'imaginent que les noirs préfèrent les filles, qui leur procurent du bétail.

John finit par se dire que s'il épousait Maggie, il pourrait avoir ce fils indispensable. Il y réfléchit pendant des jours et finit par faire son paquet, quitta l'hôtel et retourna au kraal de Maggie.

Elle fut ravie de le revoir. Nellie était partie travailler dans une ville voisine. George remit sur le tapis la question de la *lobola*. Il reconnut la difficulté de faire venir des bestiaux du Manyikaland. Mais puisque les blancs se servent d'argent, pourquoi ne pas faire comme eux, c'est-à-dire payer la *lobola* en espèces ? Cette idée offrait, aux yeux de John, quelque chose de révoltant : la *lobola* n'était pas le prix d'achat de la femme. Dans sa tribu, la totalité du bétail n'était jamais livrée au moment du mariage ; le reste ne passait entre les mains du beau-père que plus tard, parfois au bout de plusieurs années, quand les enfants étaient déjà nés. Il s'efforça d'expliquer à George qu'un mariage n'a pas besoin d'une *lobola* pour être valide. Elle assure simplement au père la garde des enfants nés du mariage. Quand la *lobola* n'est pas payée, les enfants appartiennent aux parents de la femme. Les *midzimu* de Maggie ne seraient pas satisfaits : le bétail

est du bétail, tandis que l'argent... l'argent n'avait rien à voir avec une *lobola* et avec les esprits ancestraux !

En somme, la *lobola* sert à resserrer les liens familiaux ; d'ailleurs, si les parents ne veillent pas à la vertu et à la bonne conduite de leur fille, ils peuvent être obligés de restituer la *lobola*.

Mais George demeura sourd à tous ces raisonnements, et, lassé, John dut céder : il fut convenu que lorsqu'il aurait versé douze livres à George, il pourrait épouser Maggie. George exigea, en outre, qu'il bâtit une hutte et qu'il s'établît auprès d'eux. John le promit aussi, mais avec cette réserve mentale qu'il n'en ferait rien. Ce n'était pas pour se fixer dans un kraal aussi anormal qu'il avait quitté le sien et le détestable Charlie !

La nuit venue, il prit ses couvertures et alla se coucher sous les arbres où il s'était reposé avec Nellie. Il se sentait solitaire, malheureux, indécis, et souhaitait une compagne. Et tandis qu'il formulait ce vœu, il entendit le pas inégal de Maggie sur les brindilles mortes. Elle vint s'étendre auprès de lui, tendre et apaisante. Il la caressa ; elle se donna volontiers et la paix descendit dans son cœur.

Le mariage eut lieu à la fin du mois ; John ne put fournir que quatre livres de la *lobola* promise. Il n'y eut ni célébration à l'église, ni formalités civiles. Le chef de la tribu envoya deux messagers, en présence desquels John, Maggie et George déclarèrent le fait et les conditions du mariage. John reconnut sa dette, ce qui lui causa, dans la suite, un dernier regret.

IV

Aussitôt après, John voulut reprendre son travail à P..., mais George s'y opposa obstinément, furieux à l'idée de le voir redevenir garçon d'hôtel. « Comment un médecin peut-il abandonner sa profession pour un métier manuel ? » lui demanda-t-il.

— Je le regardai avec amertume, me dit John ; son ton ironique me blessait et m'irritait. N'aurais-je pas moi-même préféré exercer la médecine ? J'étais sur le point de lui expliquer les raisons qui m'avaient fait quitter mon kraal et de lui

rapporter les paroles de mon père, mais je me retins. Je n'avais pas encore trente ans. Il continua à m'accuser de toutes sortes de choses et à me menacer ; je me raidis, craignant qu'il me frappât, car je déteste les batailles. Mais heureusement, il se contenta de parler avec colère ; je ne l'écoutais plus ; je pensai, dans mon cœur, à la suite d'événements qui m'avaient conduit jusque-là. Ah ! si seulement je n'avais pas rencontré ce vieillard mourant, rien de tout cela ne se serait produit ! Mais hélas, à quoi bon ces réflexions ? Mes *midzimu* étaient contre moi !

Le cœur lourd, il cherchait, comme un pécheur, quelqu'un à qui se confesser, quelqu'un qui l'eût compris. Je lui demandai pourquoi il ne s'était pas ouvert à Mawa. Il ne parvint pas à m'en préciser la raison. Évidemment, il n'aurait pu, à cette époque, lui avouer qu'il n'aimait pas sa fille, que son kraal lui déplaisait et qu'il détestait son mari. Et puis, du moment qu'il était décidé à retourner à P..., le mieux était de se taire.

Cependant, George racontait avec vantardise que le fameux médecin Manyika allait se fixer dans le kraal et s'associer avec lui pour y pratiquer la médecine. La nouvelle atteignit bientôt la femme-chef, et George reçut l'ordre de venir se présenter devant elle le lendemain à midi, avec toute sa famille.

Dr WULF SACHS

(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU

LES VIRUS-PROTÉINES

PARMI les maladies infectieuses qui atteignent les plantes, les animaux et l'homme, un bon nombre se différencient des maladies proprement microbiennes par un double caractère : d'une part, il est impossible de déceler aucun microbe dans les tissus ou dans les humeurs de l'organisme atteint ; d'autre part, l'infection peut être communiquée, d'un sujet malade à un sujet sensible, par l'intermédiaire de produits morbides soigneusement filtrés. Ces maladies à agent invisible et filtrant sont dites maladies à *virus* ; elles comprennent quelques-unes des plus graves affections qui frappent notre espèce, et notamment la psittacose, la grippe, le trachome, l'encéphalite, la variole, la rage.

L'hypothèse la plus naturelle est de voir dans les virus, conformément à la doctrine pastorienne, des microbes nains, des *infra-microbes* assez ténus pour défier le grossissement des microscopes et pour passer au travers des bougies filtrantes. Il y a apparence que cette hypothèse contient une part notable de vérité, mais n'est-il pas abusif de lui prêter une valeur générale, et n'existe-t-il pas des principes infectieux qui échappent à la définition classique du germe ? Telle est la question qui se pose, et de façon particulièrement pressante, à la suite des saisissantes découvertes de Stanley et de ses continuateurs sur les virus de certaines maladies végétales.

●

Les plantes de l'espèce du tabac sont sujettes à une grave affection, qui a reçu le nom de *mosaïque*, en raison du singulier aspect des feuilles malades, où apparaissent, tout à la fois, des taches sombres et des taches claires.

La mosaïque est une maladie infectieuse. On la communique à une plante saine en lui inoculant un peu de jus d'une plante malade. Comme ce jus conserve son pouvoir pathogène après avoir été soigneusement filtré, on a d'abord attribué la mosaïque à l'activité d'un infra-microbe. Mais les récents travaux de Stanley [1] ont révélé, à l'extrême surprise des bactériologistes, que l'on pouvait extraire des plantes malades une protéine [2] spécifique, dont on ne saurait douter qu'elle ne constitue l'agent infectieux lui-même, puisque, en l'inoculant à une plante sensible, on reproduit la maladie à coup sûr.

Partout où l'on trouve les propriétés virulentes, on trouve la protéine en question, et l'activité pathogène est toujours proportionnelle à la concentration. Elle se montre environ cinq cents fois plus virulente que le jus des feuilles malades : 1 milliardième de gramme suffit pour déterminer l'infection.

Cette protéine est donc capable d'accroître sa masse aux dépens des cellules vivantes : tout se passe comme si elle était douée du pouvoir d'assimilation ou de croissance que nous tenions jusqu'ici pour l'apanage des êtres organisés.

Nous verrons bientôt quelles réserves peuvent encore être faites concernant la nature « non vitale » de ce *virus-protéine*. Toujours est-il qu'en le soumettant aux méthodes ordinaires de l'investigation physico-chimique, on a pu, d'ores et déjà, recueillir les plus précieuses données sur sa constitution et sur ses propriétés.

Pour préparer le virus-protéine, on soumet le jus des

1. Effectués dans les laboratoires de l'Institut Rockefeller, à Princeton (New-Jersey).

2. Les protéines sont des composés chimiques quaternaires, c'est-à-dire contenant les quatre éléments : carbone, azote, hydrogène et oxygène. D'une constitution extrêmement complexe, elles forment la partie la plus importante de la matière vivante ou protoplasme. Beaucoup d'entre elles ont été obtenues à l'état cristallisé (hémoglobine, ovalbumine, sérumalbumine, etc.).

plantes malades à un traitement compliqué, dont le temps principal est la précipitation du virus par le sulfate d'ammonium. Ainsi obtient-on, en fin de compte, des aiguilles cristallines, assez régulières et de très petites dimensions (2 à 3 centièmes de millimètre), qui représentent le virus à l'état pur.

On peut faire cristalliser le virus *quinze fois* de suite sans réduire aucunement ses propriétés infectantes.

L'accord n'est pas encore fait sur la nature des aiguilles de virus. Si Wyckoff et Corey, après les avoir étudiées par le moyen des rayons X, les considèrent comme de véritables cristaux, en revanche, Bawden et Pirie, Bernal et Fankuchen n'y voient que des para-cristaux ou fibrilles, car, d'après eux, les particules élémentaires n'y seraient point régulièrement arrangées dans les trois dimensions de l'espace.

Le virus-protéine a une densité de 1,3. Son poids moléculaire est extrêmement élevé : 17 millions. Sa molécule, s'il s'agit bien d'une molécule, est donc beaucoup plus volumineuse que celle du blanc d'œuf (poids moléculaire, 34 500), et même que celle de l'hémocyanine (poids moléculaire, 5 millions). Son ordre de grandeur doit se trouver entre le cent-millième et le dix-millième de millimètre. D'après Stanley, elle serait à peu près dix fois plus longue que large.

On peut mettre à profit le haut poids moléculaire du virus-protéine pour l'extraire au moyen d'un procédé purement physique, celui de l'ultra-centrifugation. Comme pour toute protéine pure et homogène, sa vitesse de sédimentation se révèle constante.

On ne connaît pas l'exacte structure chimique du virus-protéine, non plus que celle d'aucune autre protéine, mais on sait qu'il renferme, pour 100 parties, 16,5 d'azote, 50 de carbone, 7 d'hydrogène, 0,5 de phosphore. Il contient un acide nucléique et serait donc, à proprement parler, une nucléo-protéine.

Le virus est pratiquement insoluble dans l'eau pure, mais il se dissout dans les acides et les alcalis dilués, ainsi que dans les solutions salines. Il est coagulé par la chaleur aux environs de 94 degrés. Il manifeste des propriétés antigènes : le sérum d'un lapin auquel on a inoculé une solution de virus donne,

avec ce même virus ou avec des extraits de plantes malades, une réaction caractéristique de précipitation, qu'il ne donne pas avec les extraits de plante normale ni avec des extraits de plantes atteintes d'autres maladies.

Si l'on soumet le virus-protéine à des traitements énergiques, on lui fait perdre, en même temps que son pouvoir pathogène, ses propriétés cristallines, optiques et sérologiques. Mais, en usant de traitements relativement doux, on peut, sans le dénaturer, le rendre inapte à produire la maladie : le virus ainsi « inactivé » conserve le même poids moléculaire et les mêmes caractères généraux.

Enfin, il semble que, sous l'influence de certains agents convenablement dosés, on puisse déterminer dans le virus, sans l'inactiver, des altérations plus ou moins comparables aux mutations des organismes supérieurs, altérations qui se traduiront par une modification dans les symptômes de la maladie.

●

Outre la mosaïque, on connaît dès à présent plusieurs maladies infectieuses des plantes (tache annulaire, rabougrissement de la tomate) qui sont également dues à des virus-protéines.

Si quelque doute pouvait subsister quant à la cristallisation vraie du virus-protéine de la mosaïque, il n'en est plus de même pour le virus du rabougrissement de la tomate, qui s'obtient en beaux cristaux à forme de dodécaèdres rhombiques, et auquel Bawden et Pirie viennent de consacrer des recherches d'une importance toute particulière.

La molécule de ce virus affecte une forme quasi sphérique ; d'après les dernières estimations, son diamètre atteindrait environ 35 millionièmes de millimètre.

La notion de virus-protéine a pu être étendue à certaines maladies animales, jusqu'ici attribuées à des infra-microbes. Les résultats les plus démonstratifs à cet égard ont été obtenus sur le papillome infectieux du lapin, ou papillome de Shope, qui se présente, chez le lapin sauvage du Kansas, sous l'aspect de verrues ou de cornes cutanées. Il se laisse greffer en série

d'un animal à l'autre, mais sa nature infectieuse ne fait point de doute, puisqu'on peut le transmettre en inoculant, dans l'épiderme d'un lapin, du jus de papillome débarrassé, par filtration, de tout élément cellulaire. Le papillome de Shope peut subir, dans certaines circonstances, une transformation maligne.

Or, à partir du suc filtré de papillome, Beard et Wyckoff ont isolé, par ultra-centrifugation, une protéine lourde à pouvoir infectant, qui paraît bien être le virus pur. Son poids moléculaire est de 20 millions, ce qui correspond, pour la molécule, à une taille de 40 millionièmes de millimètre. Le virus du papillome de Shope n'a pu encore être préparé à l'état cristallin.

Des résultats analogues ont été obtenus pour le virus de l'encéphalomyélite du cheval, de la grasserie des vers à soie.

Enfin, il semble que la notion de virus-protéine soit appelée à éclairer la nature du bactériophage : mystérieux principe qui se trouve dans certaines cultures microbiennes et qui est doué du pouvoir de se multiplier aux dépens des microbes, qu'il détruit.

Pour d'Hérelle, qui a découvert le bactériophage, il s'agit d'un véritable être vivant, d'un minuscule « microbe de microbe ». Mais voici qu'en soumettant des cultures microbiennes à un traitement chimique particulier, John Northrop est parvenu à en extraire une protéine lourde, qui possède le pouvoir lysant ou « phagique ». En se fondant sur la vitesse avec quoi la protéine-phage se sédimente dans l'ultra-centrifugeur, on peut lui attribuer un poids moléculaire maximum de 300 millions, ce qui répond à une taille maximum de 100 millionièmes de millimètre.

●

Des faits que nous venons d'exposer brièvement, et qui sortent à peine du laboratoire, il ressort qu'en bien des cas où se manifestent des propriétés virulentes, ces propriétés se montrent indissolublement liées à la présence d'une protéine pure et spécifique, caractérisée par son haut poids moléculaire. Cette protéine est certainement cristallisable dans

le cas de certains virus (rabougrissement de la tomate). La comparaison ne laisse pas de s'imposer entre les virus-protéines et les ferments ou diastases, qui sont également des protéines complexes et dont plusieurs ont été obtenus à l'état cristallisé (pepsine, trypsine, amylase, uréase, etc.).

On a, bien entendu, essayé tout d'abord d'amoindrir la portée des faits annoncés. On a supposé que la protéine lourde ne constituait qu'un support inerte auquel adhérerait un micro-organisme invisible ; mais l'hypothèse est vraiment impossible à soutenir si l'on songe que les propriétés virulentes, du moins pour le virus de la mosaïque, demeurent intactes après quinze cristallisations consécutives.

Sans doute est-il toujours impossible de démontrer d'une manière formelle que les propriétés d'une substance quelconque ne lui viennent pas d'une impureté constamment présente ; mais attribuer à une impureté l'activité pathogène des virus-protéines paraît à Stanley aussi improbable et aussi gratuit que d'attribuer à des impuretés les propriétés chimiques du chlorure de sodium.

Si l'accord est aujourd'hui à peu près réalisé sur le pouvoir pathogène de la protéine, il ne l'est point sur sa véritable nature ; et certains auteurs s'efforcent encore à concilier les données nouvelles avec la notion traditionnelle d'infra-microbe.

Pour eux, le virus-protéine, en dépit de ses caractères singuliers, serait composé, non pas de molécules protéiques, mais de véritables organismes submicroscopiques et rudimentaires, incapables de vivre autrement qu'en parasites dans une cellule étrangère.

Selon Ross Aiken Gortner, le fait que les particules de virus se laissent sédimenter, par ultra-centrifugation, à une vitesse uniforme, ne démontre nullement qu'on ait affaire à une protéine pure. Les œufs du ver *Ascaris* peuvent, sans être détruits, être centrifugés à très grande vitesse pendant quatre jours et demi. Si l'on ne disposait d'aucun moyen pour apercevoir ces œufs, ne dirait-on pas, comme pour les virus, qu'il s'agit de particules homogènes, donnant les réactions caractéristiques des protéines et présentant un haut poids moléculaire ?

Sans doute la particule de virus ne saurait être qu'extrêmement petite, mais les partisans du virus-organisme ne voient pas là une objection décisive (savons-nous quelles sont les limites d'espace compatibles avec la vie?), non plus que dans l'aptitude à la cristallisation. Celle-ci, arguent-ils, n'est qu'un phénomène d'orientation, de polarité, comme on en rencontre dans beaucoup de systèmes organisés (fibre musculaire striée, cellule en division, chaînes régulières de bactéries) ; et l'on pourrait concevoir les micro-organismes virulents comme des bâtonnets presque exclusivement composés de nucléoprotéine à l'état de cristal liquide.

Les partisans du virus-organisme soulignent, en outre, les traits distinctifs entre les virus-protéines et les ferments ou diastases. Les virus sont des nucléoprotéines, et non des protéines vraies ; leur poids moléculaire est beaucoup plus élevé ; ils n'absorbent pas les mêmes radiations ultra-violettes ; enfin, ils résistent beaucoup moins aux ultra-pressions, qui les inactivent généralement avant 5 000 atmosphères, alors que les diastases retiennent leur intégrité jusqu'à 9 000 atmosphères.

●

Les virus-protéines sont-ils vivants ou non vivants?

Impossible, pour l'heure, de répondre à cette question d'une façon catégorique.

Stanley lui-même reconnaît qu'il serait quelque peu abusif d'affirmer le caractère « non vital » des virus-protéines.

Cependant, si aucun critère absolu ne permet de les exclure avec certitude du règne de la vie, il n'en est pas moins incontestable qu'ils se différencient, par l'ensemble de leurs traits, de *tous* les organismes décrits jusqu'à présent. Ils sont, pour le moins, des « entités non familières » ; *ils constituent une forme d'être qui nous était jusqu'ici inconnue.*

Que penser notamment des dodécaèdres rhombiques qui constituent le virus du rabougrissement de la tomate? Certes, nous avons toujours la ressource de penser avec Gratia que, les virus-protéines se conformant exactement aux principes pastoriens de la théorie des germes, il n'y a qu'une conclusion

logique, « c'est que, pour les formes les plus simples de la vie, la matière vivante est susceptible d'être cristallisée ». Mais alors, quelle modification n'aurons-nous pas à apporter à notre conception de la matière vivante? Le passage suivant de C. Levaditi exprime fort bien la surprise, le désarroi que jettent les nouvelles révélations dans les idées traditionnelles :

« S'il était naturel que des virus pathogènes puissent être constitués par des nucléoprotéines capables de revêtir un aspect paracristallin et une structure moléculaire fibreuse, combien surprenante, je dirai même déconcertante, nous apparaît la genèse de vrais cristaux cubiques aux dépens de ces mêmes virus ! Serait-il donc possible que la virulence, la mutation, la multiplication, la spécificité, le pouvoir antigénique, autant de propriétés biologiques, de manifestations dites « vitales », soient sous la dépendance d'un simple cristal nucléo-protéinique? J'avoue, pour ma part, que, dans toute ma carrière de microbiologiste, il ne m'a jamais été donné de me heurter à un tel renversement de nos conceptions classiques. Mais les faits sont là et, en attendant que de nouvelles découvertes viennent les compléter, il nous faut composer avec eux, afin de nous en servir pour comprendre la nature et le mode d'action des ultra-virus en général, des virus des végétaux en particulier » [1].

D'ailleurs, que les virus-protéines se laissent, en fin de compte, rattacher au monde vivant ou au monde inorganique, peu nous importe dans le fond. S'ils sont vivants, ils représentent la vie à l'état le plus simple qui se puisse concevoir ; s'ils ne le sont pas, ils représentent un état de complexité chimique qui annonce déjà la vie. Et leur intérêt prodigieux ne réside-t-il pas justement en ce qu'ils paraissent déborder les cadres préexistants?

Différant tout à la fois des microbes nains et des molécules chimiques ordinaires, ils font, à certains égards, la transition entre l'inorganique et l'organique. Par eux, « la frontière tend à s'effacer entre le vivant et le non-vivant... Ils représentent un chaînon entre le type de l'organisation atomique ou moléculaire que connaissent les chimistes et le type de

1. *Presse médicale*, 21 décembre 1938.

l'organisation cellulaire que connaissent les biologistes » (Stanley).

A ce seul titre, et indépendamment de l'intérêt pratique qui s'attache à leur étude, ils offrent au biochimiste le plus passionnant sujet de recherches, et l'on peut présumer que, de leur connaissance approfondie, jaillira quelque lumière sur les processus élémentaires de la vie et sur la nature même de la matière organisée.

●

Un peu de virus-protéine est inoculé à une plante, qui devient malade au bout de quelques jours. Avec un peu de jus de cette plante, on en infectera une deuxième, et ainsi de suite. En quelques semaines, à partir de quelques particules initiales, on aura obtenu des millions de particules du même type. Comment se fait cette multiplication? « Il est possible, écrivent Bawden et Pirie, que la multiplication d'une particule de virus soit comparable à celle d'une bactérie ; mais les particules de virus diffèrent si fondamentalement des bactéries et autres micro-organismes que cela est fort improbable. » Si donc le virus-protéine ne se reproduit pas par bipartition comme un être vivant, il s'agit de comprendre comment il peut se propager, se multiplier, augmenter sa masse.

On a d'abord imaginé que le virus-protéine modifie le métabolisme des cellules infectées, de façon à leur faire sécréter une substance identique à la sienne.

On a fait aussi appel à l'étude des diastases, dont certaines manifestent, comme l'ont montré John Northrop, de curieuses propriétés « auto-catalytiques ».

Du tissu de la glande pancréatique, on peut extraire une certaine protéine inerte, le trypsinogène, qui ne diffère guère par ses propriétés de n'importe quelle autre protéine constitutive de l'organe. Elle ne possède aucun pouvoir digérant, tryptique. Mais si l'on ajoute, si l'on inocule à une solution de ce trypsinogène une très petite quantité de trypsine [1]

1. La trypsine, diastase du suc pancréatique, possède le pouvoir de digérer les albumines.

active, toute la protéine inerte se trouve graduellement « activée », transformée en trypsine.

De même, si l'on fait agir une trace de pepsine active sur une certaine protéine inerte, retirée de la muqueuse stomacale, on en détermine l'activation complète, la transformation en pepsine.

Dans les deux cas, la substance formée est identique à celle qui a servi de catalyseur : si, par exemple, on a inoculé de la pepsine de poulet à un pepsinogène extrait de l'estomac du cochon, ce pepsinogène donne naissance à de la pepsine de poulet, et non à de la pepsine de cochon.

On ne sait encore exactement ce qui se passe au cours de cette activation, et par quoi la pepsine ou la trypsine actives diffèrent de leurs « précurseurs » inertes : entre le corps inerte et le corps actif, impossible de mettre en évidence la moindre dissemblance par les méthodes chimiques ; on ne parvient à les différencier, et d'ailleurs très légèrement, qu'à l'aide des images fournies par les rayons X. Sans doute, l'activation implique-t-elle, non pas une dislocation de la molécule, mais un réarrangement interne des atomes.

La physiologie des microbes nous présente quelques faits qui paraissent relever du même processus. Quand un type déterminé de pneumocoque (le type II, par exemple) est cultivé dans certaines conditions de milieu, il perd la propriété de former des capsules. Lui fournit-on alors un peu de matériel capsulaire provenant du type III, il recommence à former des capsules, mais cette fois du type III et non du type II : tout se passe comme si le microbe avait fixé, en petite quantité, une substance capable de se former ensuite aux dépens d'une pro-substance dont il effectuerait la synthèse.

C'est en partant de ces faits que Northrop propose une explication rationnelle de l'activité de la protéine-phage : celle-ci — tout comme la pepsine convertit le pepsinogène en pepsine — exciterait la transformation en phage d'une substance inerte, ou prophage, qui existerait dans les microbes et que ceux-ci produiraient au fur et à mesure. La même explication vaudrait d'ailleurs pour les autres virus-protéines, à la condition d'admettre que les cellules de l'hôte renferment un précurseur — un pro-virus — que le virus convertirait en virus.

Stanley, cependant, doute que les phénomènes d'autocatalyse fermentaire nous fournissent l'image exacte de ce qui se passe dans la reproduction des virus-protéines. Nous n'avons, dit-il, aucune preuve de l'existence d'un précurseur semblable au virus-protéine ; et mieux vaut avouer notre ignorance, tant que nous sommes réduits à situer dans une cellule vivante les conditions nécessaires pour l'établissement de la réaction « auto-catalytique ».

De même, les auteurs anglais Bawden et Pirie estiment que nous n'avons aucun droit d'imaginer, dans les tissus des plantes normales, une protéine aussi voisine du virus que le trypsinogène l'est de la trypsine.

D'après Stanley, il faudrait plutôt voir dans la reproduction du virus-protéine un phénomène de construction chimique, de synthèse. Dans toute cellule vivante se trouve une vaste réserve de composés divers : sels, hydrates de carbone, acides aminés, polypeptides, protéines. Le virus ne pourrait-il déterminer telles ou telles de ces molécules à se grouper, à s'ordonner en un ensemble défini ? Et le biologiste américain insiste sur le fait que le virus-protéine de la mosaïque du tabac se reproduit aussi bien dans le phlox, par exemple, que dans le tabac lui-même, alors que les protéines normales des deux plantes présentent une différence considérable de structure. Il y a là une indication sérieuse en faveur de l'hypothèse suivant laquelle le virus se construirait à partir de petites unités chimiques communes aux deux plantes.

Des idées analogues ont été proposées par Bermann et Neumann, qui comparent le virus-protéine à une diastase de synthèse protéique.

Il serait assurément excessif de prétendre que nous tenons à l'heure actuelle une interprétation satisfaisante de la reproduction du virus-protéine. Mais c'est déjà beaucoup que de pouvoir aborder, sur un matériel apparemment favorable, l'étude du procédé par quoi une particule de protéine peut susciter la formation d'une particule identique à elle-même.

Ce phénomène est bien le plus fondamental de toute la biologie, puisqu'il est à la base, non seulement de l'assimilation et de la croissance, mais aussi de la reproduction et de l'hérédité. La transmission des caractères organiques est, en effet,

conditionnée par la transmission de certains éléments — les *gènes* — qui se trouvent à l'intérieur du noyau de la cellule. Or, l'analogie est évidente, à tous égards, entre la particule virulente et la particule héréditaire : elles se ressemblent par les dimensions ; toutes deux, elles se multiplient au contact du protoplasme qui les entoure ; toutes deux, elles peuvent subir des altérations de structure qui s'expriment par des changements de propriétés.

Et voilà donc la science de l'hérédité, la génétique, sur le point de se relier à la bactériologie, tandis que celle-ci rejoint la cristallographie, — cette cristallographie dont elle est originaire, puisque le grand Pasteur, ne l'oublions pas, était un cristallographe.

JEAN ROSTAND

SOUVENIRS INÉDITS DU CAPITAINE GERVAIS

LES CAMPAGNES DE L'EMPIRE[1]

CAMPAGNE CONTRE L'AUTRICHE (1809)

Nous étions campés sur la rive droite du Danube[2]; les Autrichiens occupaient la rive gauche. Nous fûmes assez tranquilles, le service était peu pénible et nous recevions régulièrement les vivres, même le vin, quelquefois un litre par homme, et par jour, mais jamais moins d'un demi-litre.

Toute l'armée était au bivouac, moins la garde impériale, qui occupait Vienne et le château de Schœnbrunn, où était Napoléon, et tous recevaient régulièrement les vivres. C'est là que s'établit un convoi permanent de voitures, les unes allant, les autres revenant du couvent de Closter-Neubourg, où elles chargeaient du vin pour une partie de l'armée, sans que près de six semaines de séjour aient pu épuiser les énormes caves de ce couvent, que je crois unique en son genre.

Il n'y avait que huit à neuf jours que nous étions dans ces positions, lorsque le 22 mai, nous reçûmes l'ordre de partir pour nous rendre à l'île Lobau ; nous traversâmes de nuit la capitale pour porter des renforts au maréchal Lannes qui, avec son corps d'armée et quelques autres troupes avait passé le fleuve. On se battait à Essling, où il y eut une funeste affaire, par la destruction des ponts sur le Danube, accident auquel on ne s'attendait pas, et qu'on ne pouvait sans doute pas prévoir.

Nos troupes s'étaient emparées d'Essling et des positions

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 janvier et 1er février 1939.

2. Le capitaine Gervais vient de décrire la bataille de Ratisbonne à laquelle il a pris part. (Voir notre livraison du 1er février.)

environnantes. Il était tombé deux jours avant des pluies abondantes. Tout à coup, le Danube eut une crue très considérable. Les Autrichiens qui se trouvaient vis-à-vis de Vienne lâchèrent quelques radeaux fortement chargés de pierres qui vinrent heurter avec violence nos ponts de bateaux, brisèrent les câbles, et les bateaux furent emportés par le courant rapide du fleuve.

Nous étions à peine quarante mille hommes sur la rive gauche du fleuve pour faire face à cent cinquante mille ennemis pourvus d'une nombreuse cavalerie et d'une forte artillerie. On tenta vainement de rétablir un pont. La crue et la rapidité des eaux étaient telles que pour le moment, tous les moyens furent insuffisants.

Le corps du maréchal Lannes fut obligé de concentrer toutes ses forces sur un seul point où il eut beaucoup à souffrir. Il n'avait point de vivres, les munitions manquaient, et nous ne pouvions, de notre rive, leur porter aucun secours. Ils furent, ces malheureux, dans cette triste position pendant plus de quarante-huit heures.

Ce corps d'armée, ou, du moins, ses restes sanglants, furent enfin sauvés, mais plus de vingt mille hommes tués ou blessés ou faits prisonniers étaient restés sur le champ de bataille. Le maréchal, lui-même, eut une cuisse brisée, blessure dont il mourut peu après cette sanglante catastrophe. Le maréchal fut beaucoup regretté de toute l'armée.

Pendant le repos que nous prîmes dans les positions que nous occupions, l'armée, par l'arrivée de nouvelles troupes, avait largement réparé ses pertes d'Essling. Les Autrichiens, de leur côté, n'étaient pas restés inactifs. Non seulement ils avaient rassemblé sur ce point toutes les troupes dont ils pouvaient disposer, mais il s'étaient occupés à retrancher toutes les positions qu'ils occupaient, au point que leur armée entière était couverte par des redoutes et des retranchements.

C'était sans doute par ces travaux qu'ils croyaient à toute épreuve, qu'ils avaient acquis cette jactance insupportable que nous ne leur avions jamais connue ; leurs soldats, de service aux avant-postes, disaient aux nôtres de préparer leurs chaussures pour aller jusqu'au Rhin sans regarder derrière eux, ce qui pourtant ne fut pas réalisé.

La nuit du 3 au 4 juillet nous reçûmes l'ordre de partir

pour nous rendre à nouveau à l'île Lobau. L'armée était brillante d'ardeur et de santé. Notre marche fut lente. L'affluence des troupes qui arrivaient sur ce point nous retarda. Le 4 au soir, nous étions à notre nouvelle destination. La nuit du 4 au 5, des ponts, au nombre de trois, furent jetés sur le Danube. Au point du jour, vingt-cinq à trente mille hommes avaient passé le Danube sans que les Autrichiens s'y soient opposés. Sans doute ils comptaient sur leurs retranchements pour nous pulvériser.

Pendant que d'autres troupes passaient le fleuve, nous nous étendîmes dans la vaste plaine d'Anzerdorf. Dans cette position, nous nous trouvions sur la gauche de l'ennemi qui formait une ligne courbe dont le village de Grossaspern formait l'extrémité.

Ce village, situé sur un point élevé, buttait sur la plaine par laquelle nous débouchions. Nous forçâmes les corps ennemis qui s'étaient étendus dans cette plaine à rentrer dans leurs lignes de retranchements.

Le 6 juillet au matin, l'armée entière, ou à peu de chose près, avait passé le Danube. Notre ligne était formée, mais, du village de Grossaspern, l'ennemi inquiétait notre droite et empêchait notre développement complet.

L'empereur donna au maréchal Davoust l'ordre d'enlever cette position. Ce n'était pas une petite affaire. Nous partîmes. Pendant que la première division attaquait de front, les deux autres tournaient le village par sa droite. Les Autrichiens, qui sentaient toute l'importance de cette position, la défendaient avec acharnement.

Nous fûmes d'abord refoulés et forcés à un mouvement rétrograde. Quelques pièces de canon et un régiment de cavalerie s'étant joints à nous, le village fut enlevé à la baïonnette. Les Autrichiens fléchirent ; un de leurs corps arrivant à leur secours, fit de vains efforts pour reprendre le village. Il ne put servir qu'à protéger la retraite.

Jusque-là, il n'y avait que la droite de l'armée d'engagée. La prise du village complétait le développement de notre ligne.

Les Autrichiens se portèrent alors entre notre gauche et le Danube dans l'intention, sans doute, d'arriver à nos ponts pour les détruire. De la position élevée où nous étions, nous

pouvions remarquer ce mouvement. Cela ne laissait pas d'être inquiétant. Il est présumable que l'empereur avait prévu cela. Un corps bavarois qui avait, à dessein, été placé dans un pli du Danube, sur un terrain couvert, prit, tout à coup en flanc les Autrichiens, les mit en désordre. Ceux-ci laissèrent sur le champ plus de deux mille hommes. Le surplus se retira en désordre.

Ce fut alors qu'une attaque générale eut lieu sur toute la ligne. De la hauteur où nous étions, nous tournâmes et enlevâmes les retranchements de la partie gauche de l'ennemi. Notre centre marcha également en avant. En peu de temps, la première ligne des retranchements fut enlevée et les Autrichiens rejetés sur leur seconde ligne.

C'était bien ; mais le plus fort n'était pas fait. Une plaine immense, occupée par l'ennemi, était exactement couverte de redoutes, d'où tonnait une artillerie formidable. La droite de l'armée autrichienne était défendue par le Danube. Sa gauche par des montagnes où les colonnes ne pouvaient pas pénétrer. Il fallait coûte que coûte attaquer de front. Aucun autre moyen n'était praticable.

Après l'enlèvement de la première ligne de redoutes, on nous avait donné un moment de repos, si repos il y a sous le canon ennemi. Nous avions fait un temps d'arrêt où chaque corps avait reçu des ordres pour les opérations à faire.

Nous fîmes une nouvelle attaque; en portant en avant l'aile droite et le centre, nous enlevâmes les hauteurs et le village de Wagram, qui donna son nom à cette bataille. Les Autrichiens, défendant pied à pied leurs positions, laissaient partout le terrain couvert des leurs.

Nous faisions aussi des pertes considérables. Nous n'avions jamais vu tant d'artillerie sur un champ de bataille. La canonnade était assourdissante. Je crois que si chaque coup avait tué deux hommes, il ne serait pas resté un vivant dans les deux armées.

L'armée ennemie perdait du terrain ; mais, couverte par la cavalerie et par ses retranchements, elle se retirait en bon ordre.

Exténués de fatigue, nous ne pouvions la poursuivre aussi vigoureusement qu'il eût été nécessaire. Nous avions quelques

milliers de prisonniers, bon nombre de canons et du terrain conquis.

On ordonna une nouvelle attaque. Cette fois, les Autrichiens furent entièrement chassés de leurs derniers retranchements et forcés à la retraite. La bataille pouvait être considérée comme terminée. On entendait encore de rares coups de canon, mais plus de fusillade.

Nous étions en colonne par pelotons, arrêtés et au repos. Je m'étais fort bien tiré, jusque-là, de cette bataille, mais, pour moi, le plus fort n'était pas fait.

Les hommes, rompus de fatigue, avaient, pour la plupart, l'arme au pied et le sac à terre. Les officiers se parlaient à la droite du régiment, auprès du colonel. Là, on se comptait. Il y avait pas mal d'absents. Chacun disait ce qu'il savait sur leur disparition.

Pendant que nous étions là, fort tranquilles, un boulet vint à nous, à toute volée.

Ici finissent mes remarques sur cette bataille. Je ne vais plus parler que de ce qui m'a été raconté.

Ce boulet avait d'abord tué un tambour et deux officiers qu'il avait traversés à hauteur de ceinture, puis il m'avait frappé à hauteur de la partie inférieure de la hanche droite.

J'étais tombé, j'avais fait un effort pour me relever, mais j'étais retombé et resté à terre sans faire aucun mouvement.

Au même instant, le régiment avait marché en avant. J'étais resté sur le terrain ; on me crut mort.

Après, il s'écoula une période de temps pendant lequel je ne puis me rendre compte, ni par moi-même, ni par aucun temoin. Ce qu'il y avait, en tout cas, de certain, c'est que je n'étais pas mort.

Je fus, pendant plusieurs jours, privé de mes sens. J'étais à l'hôpital depuis au moins cinq jours sans qu'il me vînt à l'idée de demander où j'étais, ni ce que j'avais.

Cependant, un matin, me voyant entouré de plusieurs personnes — c'était l'heure du pansement — je m'avisai de demander où j'étais. Le médecin me dit :

— Vous êtes à l'hôpital, à Vienne ; vous avez une blessure grave ; mais vous êtes fort, vous paraissez avoir du courage, nous vous sauverons.

D'après le chirurgien-major, le boulet m'avait fait une horrible plaie qu'il avait eu la bonté de panser lui-même. J'étais, disait-on, arrivé à Vienne sur une voiture; on m'avait porté à la salle et déshabillé sans que j'aie proféré une parole, ni laissé échapper une plainte. Le blessure avait fait une tumeur d'une extrême grosseur et de couleur noire, mais sans aucune lésion à l'os de la hanche.

Le lendemain de mon arrivée, on avait tranché cette tumeur par deux incisions croisées et on extirpa une grande quantité de sang gâté. On m'avait, à ce qu'il paraît, donné tous les soins possibles, comme on le fit pendant près de six mois où je demeurai à l'hôpital.

J'étais sur le dos depuis plus de quinze jours quand, me voyant dépourvu de tout effet, je demandai comment je me trouvais quand on m'avait apporté.

L'infirmier qui me soignait me dit :

— Vos effets sont au magasin. Vous aviez votre uniforme complet : votre schako, votre épée, vos épaulettes, une montre en or et, je crois, me dit-il, environ 400 francs en or. Le tout est déposé au magasin et enregistré chez l'économe.

Je n'avais parlé de cela qu'avec indifférence. Cependant, je fus bien aise d'apprendre que je n'avais pas été dépouillé ce qui n'aurait pas été extraordinaire dans la position où je me trouvais.

Malgré les bons soins qu'on avait pour moi, ma plaie prit un caractère fâcheux, après environ un mois de traitement. Nous étions alors au mois d'août. La gangrène s'y mit, avec un caractère alarmant. Pourtant, je ne m'en épouvantais pas. Je redoublais de courage. Les bons soins et les paroles tranquillisantes du médecin, joints à l'idée bien caractérisée que je ne devais pas laisser mes os en Autriche, me soutenaient le moral, sans qu'aucune idée fâcheuse vînt me passer dans la tête.

Pourtant, la position devint bien critique. Tous les matins, on coupait des lambeaux de chair attaquée par la corruption ; puis il fallait cautériser la plaie. C'étaient des souffrances inouïes. La blessure, par ces opérations, avait pris une énorme dimension.

Il y avait alors deux mois que j'étais sur le dos. Je ne pou-

vais bouger que le bras et la jambe gauches. Impossible à moi de faire aucun mouvement dans le lit. Je ne vivais que de quelques pruneaux qu'on me donnait deux fois par jour, et, sur le soir, un verre de bouillon gras coupé d'eau. J'étais d'une maigreur étonnante. Je ne pensais pas qu'un homme pût devenir aussi chétif. Je crois que tout mon individu ne pesait pas cinquante livres.

Je pense que la gangrène de ma plaie dura au moins deux mois. Lorsqu'elle disparut, je fus quelques jours assez tranquille. Fin du mois de septembre, je sentis une gêne, qui semblait avoir son siège au fond de la plaie. Cette gêne augmenta; je n'avais plus de repos. Elle vint au point que je me sentais l'estomac oppressé et que je ne dormais plus du tout. On visita de nouveau la plaie. J'observai le chirurgien-major. Je lisais sur la figure de cet homme qu'il était contrarié par ce nouveau contretemps.

Je continuai à me plaindre. Je n'avais plus ni repos ni sommeil, et je priai le chirurgien de me donner quelque chose pour me faire dormir. Il n'était pas trop de mon avis; pourtant, il ordonna une potion, me recommandant de la prendre en deux fois, mais que, si la première partie suffisait, je devais me dispenser de prendre le surplus.

J'aurais donné tout ce que je possédais pour dormir quelques heures. Je craignais qu'en prenant la moitié de la dose, cela ne me fît aucun effet. Je bus le tout.

Alors, je me sentis défaillir, mais d'une manière si singulière que je me disais : « Si c'est comme cela qu'on meurt, il n'est pas très désagréable de mourir ». Il me sembla que j'avais été mort pendant un moment qui avait dû durer plusieurs heures.

Lorsque je m'éveillai ou que je repris connaissance, je me trouvai tourné sur le côté droit, mouvement que je n'avais pu faire depuis de longs mois, et couché sur ma plaie; j'étais inondé de pus. Je portai ma main gauche à la plaie, l'appareil du pansement en était écarté, la plaie était à nu. Je demandai l'infirmier qui chercha le chirurgien de garde. C'était un jeune homme qui assistait souvent au pansement. Il me remit dans la position ordinaire, et visita ma plaie. Lorsqu'il vit la quantité de pus qui en était sorti, il me dit :

— Monsieur, vous êtes sauvé.

Il était alors trois ou quatre heures du matin. Le pansement se faisait à sept heures. Il mit simplement de la charpie sur la plaie, puis s'en retourna.

J'étais guéri, avait-il dit. Je le pensais comme lui. Je n'avais plus de souffrances. J'avais l'estomac et la respiration libres. Je m'endormis de nouveau. Lorsque vint l'heure du pansement, on dut me réveiller.

Chaque jour apportait du mieux. Au bout de huit jours, je commençai à me tenir debout près de mon lit, huit autres jours plus tard, je me hasardai à faire quelques pas dans la salle. Aussitôt que j'en pus faire le tour, le médecin me dit :

— Mon ami, vous êtes prudent, vous avez de l'argent, je peux vous faire avoir un logement en ville. Je vous conseille de sortir d'ici. Votre plaie n'a plus besoin que de propreté. Si, dans votre état, une fièvre vous arrivait, cela pourrait vous être préjudiciable.

J'acceptai avec plaisir cette proposition ; on me remit en sortant tous mes effets et argent, auxquels rien ne manquait. Je fus bien logé, je marchais autant que mes forces le permettaient ; j'éprouvais chaque jour, en respirant le bon air, un mieux sensible. Je trouvai quelques militaires logés comme moi.

Au bout de quelques jours, je demandai ma feuille de route pour aller joindre le régiment qui était dans le Mecklembourg. Ayant les moyens de transport, nous fîmes, plusieurs ensemble, une route fort agréable.

En arrivant au régiment, il s'en fallut de peu que je ne fusse considéré comme un revenant. J'allai chez le colonel, il me remit le brevet d'officier qu'il avait reçu pour moi quelques jours après la bataille de Wagram.

CAMPAGNE DE RUSSIE

Vers la fin de 1811, on parlait de guerre avec la Russie, qui ne voulait pas se conformer au système continental.

Dès le mois de février 1812, la guerre ne paraissait plus douteuse. On faisait des préparatifs. Les régiments

d'infanterie de ligne et légère furent complétés à quatre bataillons de guerre. De Hambourg, on nous fit marcher sur Dantzig.

La Prusse et l'Autriche consentirent à fournir chacune trente mille hommes, qui nous furent beaucoup plus nuisibles qu'utiles. La Confédération du Rhin fournit aussi son contingent.

A mesure que les troupes arrivaient sur nos derrières, nous avancions pour leur faire place. Nous comptions, y compris nos alliés, neuf corps d'armée d'infanterie, une nombreuse cavalerie et une formidable artillerie.

A la fin de mai, l'armée passa la Vistule. L'empereur mit à l'ordre du jour de l'armée une proclamation qui était une déclaration de guerre.

L'armée marcha alors vers le Niémen. Elle était embarrassée d'une immense quantité de voitures de toute espèce, chargées de vivres. Il y avait, entre autres, huit cents voitures d'une nouvelle construction. Elles étaient à quatre roues de même hauteur, elles pouvaient être indistinctement attelées par un bout ou par l'autre, le timon étant mobile.

Chaque voiture contenait mille rations de pain ou l'équivalent en blé ou farine. Elles étaient attelées chacune de deux bœufs, qu'on devait manger à fur et à mesure que les voitures seraient vides.

Les voitures ainsi organisées ne purent suivre l'armée. Les bœufs furent gaspillés ou périrent. Ces énormes dépenses ne furent d'aucun secours.

Le soldat était chargé outre mesure. Chaque homme portait dix jours de vivres, dont quatre jours de pain, quatre jours de biscuit et deux de riz. Les régiments avaient de grands convois de vivres avec lesquels on devait toujours entretenir ou compléter les dix jours dont les soldats étaient porteurs. Il a été constaté que chaque homme portait journellement, y compris son armement et son équipement, ses cartouches et ses vivres, un poids de soixante livres.

Il faisait alors des chaleurs accablantes, toujours suivies de pluies, ce qui occasionnait un malaise pernicieux pour les hommes en général, surtout pour ceux d'une faible complexion. Aussi, avant le passage du Niémen, nous avions déjà

beaucoup d'hommes épuisés et hors d'état de continuer la campagne, qui n'était pas encore commencée.

La cavalerie n'était pas plus heureuse que l'infanterie. Les chevaux, fatigués par une surcharge extraordinaire de vivres pour leurs cavaliers, étaient, en outre, accablés par la chaleur et les pluies ; puis, le défaut d'une nourriture convenable les réduisait au plus triste état.

On ne trouvait, pour leur nourriture, que des seigles coupés au vert, qui ne donnent, d'abord, aucune substance nourrissante ; ensuite, un grain peu ou point formé, qui causait à ces animaux un relâchement qui leur ôtait toute vigueur. Aussi, les plus faibles périrent pour la plupart avant d'arriver au Niémen.

L'artillerie, très nombreuse, était, quant aux chevaux, dans la même position que la cavalerie. Elle était généralement surchargée, et comme, dans ce pays, il n'y avait pas de routes régulières, le tirage, dans ces terrains plus ou moins sableux ou marécageux, était extrêmement difficile.

Le 12 juin 1811, j'avais été nommé lieutenant. En entrant en campagne, même avant le Niémen, l'adjudant-major tomba malade. Le colonel me chargea de le remplacer. J'acceptai ce service, et je fis la campagne en cette qualité. J'avais droit à un cheval. Ce fut pour moi un soulagement, car, depuis ma blessure, j'éprouvais une gêne réelle pour la marche.

Au commencement de cette campagne, on ne voyait pas dans l'armée cette gaîté militaire qu'on remarquait habituellement en pareille circonstance. On pouvait attribuer cela à une guerre dont le théâtre éloignait de la patrie. Et puis, il était entré dans la formation des nouveaux bataillons une grande quantité de soldats de nouvelles levées, qui en avaient vu partir un si grand nombre et si peu revenir, que ces hommes semblaient pressentir le triste sort qui les attendait.

Nous ne vîmes des Russes que deux ou trois jours avant d'arriver au Niémen ; encore se gardaient-ils de nous attendre. A la vue de nos éclaireurs, ils disparaissaient.

Jusqu'au Niémen, il n'y eut pas disette de vivres. On manqua quelquefois de viande, mais non de pain.

En arrivant sur la ligne du Niémen, on s'attendait à une

grande affaire. On pensait bien que les Russes ne nous laisseraient pas franchir cette imposante barrière, la véritable limite de leur empire, sans s'y opposer de tout leur pouvoir.

Nous arrivâmes sur la rive gauche du fleuve le 21 juin dans l'après-midi.

On voyait sur la rive droite des éclaireurs russes, la plupart cavaliers, qui allaient et venaient sans trop s'approcher. A une certaine distance en arrière, on voyait quelques troupes sur des hauteurs, hors la portée du canon. Tout cela pouvait faire croire que les Russes étaient en grand nombre dans ces parages. Les équipages des pontons arrivèrent. L'armée fut réunie sur les positions où nous nous trouvions. Des ouvriers du génie tranchèrent la pente de la berge du fleuve pour la rendre accessible aux voitures. On travailla à construire trois ponts; dans le courant de la nuit, ils furent terminés. Notre corps d'armée passa. Nous fûmes portés à cinq cents pas en avant. Nous entendîmes quelques légers bruits occasionnés par les éclaireurs ennemis, mais pas un coup de feu ne fut entendu.

Un autre corps d'armée passa, vint nous remplacer. Nous nous portâmes de nouveau cinq cents pas en avant, éclairés par une compagnie de voltigeurs. Deux ou trois coups de fusil se firent entendre, mais ils n'eurent aucune suite. Toujours quelques éclaireurs russes, point de colonne. L'espoir d'une bataille s'évanouit.

Au passage du Niémen, les voitures de vivres attribuées à chaque corps furent retardées. Le colonel me fit rétrograder pour aller les faire avancer. Je fis marcher les mieux attelées, et le lendemain j'arrivai au corps avec des vivres pour deux jours.

Nous étions bien réellement en campagne, mais c'était une campagne sans guerre. Cependant, nous étions certains que tous ces Russes n'étaient pas morts. Presque tous les jours on voyait des plateaux élevés couverts de troupes qui paraissaient disposées à nous attendre. A mesure que nous arrivions, ces troupes disparaissaient.

Cela se renouvela à peu près tous les jours jusqu'à Vilna.

Nous arrivâmes devant cette ville dont une partie descend jusqu'aux abords de la Vilia. Nous entrâmes, précédés d'un régiment de cavalerie légère. Tout était tranquille ; pas un seul Russe pour nous opposer la moindre résistance. Nous traversâmes la ville à l'extrémité nord de laquelle nous établîmes nos bivouacs.

Le temps était pluvieux. A la droite de notre camp, il y avait plusieurs maisons. Le colonel désira se loger dans l'une d'elles. Mais elles étaient si malpropres qu'il fallut y renoncer.

Je venais de voir un homme sortir d'un bâtiment d'assez belle apparence dont il fermait la porte. Je lui dis de l'ouvrir ; sans difficultés ni observations, il fit ce que je lui disais.

Nous entrâmes. C'était un temple d'israélites.

Nous nous mîmes sur des bancs ; nous étions mieux que dehors. Un moment après, notre homme revint avec deux ministres du culte. Ils nous prièrent fort honnêtement de venir avec eux, disant qu'ils nous logeraient, les sept à huit que nous étions, et plus convenablement.

Le colonel leur fit comprendre qu'il ne pouvait accepter de logement, mais que nous avions besoin de manger : « Si vous voulez nous envoyer des vivres, ajouta-t-il, nous allons sortir. »

Le marché fut conclu. Une petite heure après, nous avions des vivres plus que nous n'en pouvions consommer.

Le lendemain matin, au moment du départ, les voitures portant d'autres vivres n'étaient pas encore arrivées.

Le colonel me chargea d'aller au devant du convoi et de prendre tous les moyens nécessaires pour le faire suivre.

Je traversai la ville, et, en sortant par l'autre extrémité, je rencontrai les voitures que je cherchais. Je leur fis traverser Vilna. Lorsque nous fûmes sur la route que tenait l'armée, il y avait un tel encombrement que je n'aurais pas pu, avant le soir, les mettre en route.

Je fis ranger ces voitures. Elles étaient plus de quarante. J'en vidai une, en répartissant sa charge sur les autres, et, aux dépens d'une boutique de charpentier, je chargeai la voiture vidée avec quelques solives et madriers. Puis, prenant le premier chemin de traverse qui se présenta à moi où j'avançai librement, me dirigeant vers le nuage de poussière

que faisait la marche de l'armée, j'allai le plus vite possible, faisant marcher en tête ma voiture chargée de madriers. Aussitôt qu'il se présentait un obstacle, je me servais des madriers pour franchir la difficulté.

Le soir du second jour, j'envoyai au régiment quatre voitures. Les vivres distribués, je supprimai les voitures et fis mettre les chevaux aux voitures les plus chargées ou les plus mal attelées.

J'avais, pour escorter les voitures, une soixantaine d'hommes. Je tenais toujours la moitié de ces hommes à la tête, le surplus à la queue. Nous avions eu, dans les traverses, la visite des Cosaques. Quand ils voyaient qu'on faisait bonne contenance, ils se tenaient à l'écart.

Une seule fois, notre convoi, se trouvant trop étendu, ils pénétrèrent par le centre et tuèrent un homme incommodé qui reposait sur une voiture. Nous fîmes feu. Deux d'entre eux furent démontés et tués.

Chaque soir, je cherchais un lieu sûr pour placer les hommes et les voitures, soit entre deux cours d'eau, soit dans les cours fermées de maisons isolées.

Comme ces voitures n'étaient chargées que de blé, chaque fois que je trouvais un moulin, je faisais moudre autant que possible.

Un soir, avant de nous arrêter, nous avions rencontré, errant dans le bois, un petit bœuf, auquel nous avions passé une corde au cou, et que nous avions invité à nous suivre, en l'attachant derrière une voiture.

Sur la nuit, nous arrivâmes à une vaste prairie dans laquelle était un moulin assez considérable, mais inhabité, comme tous ceux que nous trouvions.

Le moulin était en état ; je le fis mettre en mouvement et moudre notre grain. Pendant qu'une partie des hommes s'occupaient à cela, d'autres abattirent le bœuf, les marmites furent mises au feu. Nous étions bien affamés de soupe ; la plupart de nous n'en avaient pas mangé depuis le Niémen, où nos voitures, attelées de bœufs et chargées de pain, avaient cessé de nous suivre. Les bœufs étaient morts en partie. Le surplus, ainsi que le pain, avait été mangé ou gaspillé par les traînards.

Quand tout fut en voie d'exécution, je profitai de ce que nous étions dans une bonne position pour prendre un peu de repos. J'entrai dans une pièce du rez-de-chaussée, je me couchai sur un banc où je me reposai tant bien que mal.

Il y avait peu de temps que j'étais dans cette position, lorsque j'entendis marcher sur le plancher haut de cette pièce. Je me trouvais près de la base de l'escalier qui conduisait au grenier, je n'avais vu entrer personne. Comme quelques hommes pouvaient être entrés avant moi, je ne m'occupai pas davantage de cela.

La nuit arrivait. Je fus dans la cour du moulin où étaient nos voitures. Cette cour était close par un double cours d'eau. J'en fis fermer les portes, et comme le souper n'était pas encore préparé, je rentrai pour me reposer.

J'entendis de nouveau un mouvement sur le plancher. Je pris un petit peloton de mèche de cire, comme nous en avions à peu près tous, je l'allumai et montai au grenier. Je le parcourus, je ne vis rien. J'allais redescendre quand, en regardant de plus près, je vis une petite porte qui fit peu de résistance, et je me trouvai face à face avec un très efflanqué Cosaque.

Ma première idée fut de le faire marcher devant moi; mais, remarquant qu'il avait l'air tout décontenancé et qu'il était sans armes, je lui dis de me suivre.

Il me montra sur une botte de paille, dans un coin de la chambre, quelque chose qui me parut être une créature humaine. J'en approchai et, à la lueur de mon rat de cave, je vis un être qui ressemblait à peu près à une femme. Je n'en étais pas bien convaincu, mais, pour lever mes doutes, cette pauvre malheureuse prit à côté d'elle un enfant tout nouveau né qu'elle me montra.

Je descendis sans rien dire. On allait manger. Je pris du pain, de la soupe et un morceau de viande que je portai à ces misérables. La femme tendait les bras vers le ciel pour me remercier. Le cosaque me fit des salutations si profondes, si prononcées que je craignis pour un moment qu'il ne se cassât en deux.

Ce Cosaque, voyant que nous ne lui voulions pas de mal, vint demander un vase pour prendre de l'eau, qu'il fit tiédir

et qu'il emporta. Ces gens passèrent, ainsi que nous, une nuit très tranquille.

Le lendemain matin, nous donnâmes de nouveau du pain et de la viande à nos voisins. Le Cosaque nous demanda la permission de nous suivre, ayant l'intention de conduire son épouse dans un village, à quelques lieues d'où nous étions. Cet homme n'avait pas l'air de se douter que nous pouvions le considérer comme notre prisonnier, ce à quoi, du reste, je ne tenais pas beaucoup.

Au moment du départ, je fis monter la femme et l'enfant sur une voiture. Ils firent environ deux ou trois lieues avec nous. Puis, de la route, il nous montra le village où il nous dit qu'il allait conduire son épouse, chez des parents à elle, et qu'il y resterait aussi, parce qu'il ne voulait pas faire la guerre aux Français.

Le lendemain, nous arrivions à Witepsk, près le Dnieper qui, en cet endroit, roule de roche en roche. J'avais prévenu le colonel que la plupart des voitures étaient vides. Il me fit dire de le rejoindre en abandonnant les chevaux et les voitures inutiles.

Toute l'armée se trouva réunie à Witepsk, où l'on séjourna quatre jours, et où fut consommé le reste des vivres qu'on était parvenu à faire suivre jusque-là.

L'armée russe, réunie à peu de distance du point que nous occupions, était en partie retranchée. Nous ne doutions pas qu'à cet endroit il y eût bataille. Toutes les mesures furent prises en conséquence.

La bataille qu'on espérait n'eut pas lieu.

Les Russes se retirèrent une partie sur Smolensk et le surplus dans l'intermédiaire de deux routes, l'une allant à Saint-Pétersbourg, l'autre à Moscou.

La partie retirée sur Smolensk nous y attendit en mettant, entre elle et nous, le Dnieper. Dans cet endroit, le fleuve est fortement encaissé dans le sol, et la rive ennemie, toute composée de roches, dominait partout la rive par laquelle nous arrivions ; elle formait un demi-cercle se rabattant sur nous par ses deux extrémités.

Espérant sans doute que le pont sur le Dnieper n'était pas rompu, on nous lança sur la ville, nos chefs espérant l'emporter de vive force. Mais le pont venait d'être détruit par l'ennemi et, pour nous ôter la possibilité de le rétablir, les Russes avaient mis le feu aux maisons des rues aboutissant au pont. La rive du fleuve, côté de l'ennemi, était, dans tout son développement, hérissée de canons qui, par leurs feux, nous accablaient sur trois faces.

En peu de temps, notre corps d'armée, notamment notre division, qui se trouvait la plus exposée, fit de grandes pertes sans pouvoir se défendre par le feu de la mousqueterie. Étant hors de portée des artilleurs russes, notre artillerie faisait autant de feux que possible, mais sa position, dominée de toutes parts, était fort désavantageuse.

Les Russes profitèrent de la nuit suivante pour compléter l'incendie de la ville et évacuer le terrain, se retirant par la route de Moscou, où nous les suivîmes le lendemain, après avoir réparé le pont et déblayé les rues de la ville afin d'y pouvoir passer.

L'incendie de la ville nous ôtait le peu de ressources qu'elle aurait pu nous offrir. Nous n'y trouvâmes plus qu'un monceau de cendres.

A ce combat, il ne m'arriva rien de désagréable si ce n'est ce qui m'était commun avec tous les autres : une grande fatigue et une privation à peu près complète de vivres.

C'est à partir de ce point que l'armée eut fortement à souffrir de la disette. Tous nos moyens en ce genre étaient épuisés. Tandis que l'armée russe, au contraire, se retirant sur ses ressources, trouvait des magasins abondants depuis longtemps préparés.

Notre cavalerie était aussi en très mauvais état. Elle faisait des pertes considérables en hommes et surtout en chevaux. Les chevaux d'artillerie avaient beaucoup à souffrir. Le pays que nous parcourions était bien moins productif que la région située entre le Niémen et le Dnieper. Puis les Russes ne se contentaient pas d'incendier les lieux où ils passaient ; ils détruisaient une bonne partie des récoltes.

Le 29 juillet, auprès de Viasma, nous pensions encore une fois être parvenus à forcer l'ennemi à accepter la bataille.

Les Russes nous attendaient comme des hommes qui ont pris la résolution de ne plus reculer. Nous nous arrêtâmes pour attendre les corps qui occupaient la même route que nous et ceux qui devaient arriver par d'autres points.

La nuit se passa avec l'espoir qu'on allait en finir avec ces longues marches.

Le lendemain matin, nouvelle déception : pendant la nuit, l'armée russe s'était de nouveau éclipsée.

Nous fûmes mis en marche sur la route de Moscou. Nous pensions bien que l'ennemi ne nous abandonnerait pas cette ancienne capitale sans l'avoir défendue de tout son pouvoir. Nous pensions que là serait le terme de nos marches et nous avions de grandes vues sur cette ville.

Dès les premiers jours de septembre, on nous fit espérer que nous aurions une grande bataille, cette fois inévitable. Les Russes, bientôt acculés à Moscou, ne pourraient pas, sans déshonneur, continuer à fuir devant nous.

Le 5 septembre, dans la journée, nous aperçûmes l'armée russe rangée en bataille dans des positions qu'elle avait choisies à l'avance et on apercevait des terres fraîchement remuées. C'étaient des redoutes.

Pendant cette journée notre armée s'approcha, mais comme nous suivions tous la même route, cela demanda du temps.

Le lendemain 6, au jour, nous prîmes nos dispositions pour établir notre ordre de bataille, afin de ne pas faire trop attendre l'ennemi. Tous les corps entrèrent successivement en ligne. Tout annonçait que ces lieux allaient être témoins d'une lutte terrible. Toutes nos dispositions furent prises en présence de l'armée russe, sans qu'elle en troublât en rien l'exécution.

Tout le front de l'armée russe était couvert par ses redoutes ; plusieurs, formant une seconde ligne, étaient çà et là dispersées en avant de son front, de notre côté. Nous n'avions pas changé de place un pouce de terre.

L'empereur Napoléon mit à l'ordre du jour une proclamation, dont voici à peu près les termes :

« Soldats, voici la bataille que vous avez tant désirée ; désormais la victoire dépend de vous. Elle vous est nécessaire.

Elle vous donnera l'abondance et de bons quartiers d'hiver ainsi qu'un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk et à Smolensk ; que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée, et que l'on dise de vous : il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou. »

Le lendemain 7 septembre, nous étions sous les armes avant le jour. Dès cinq heures du matin, la lutte était engagée. Elle fut terrible[1]. On se battait de part et d'autre avec un acharnement inaccoutumé. Nous fûmes lancés contre les redoutes, dont plusieurs furent enlevées. La ligne principale de l'armée ennemie ne bougeait pas ; elle faisait avec l'artillerie un feu épouvantable qui éclaircissait nos rangs. Plusieurs de nos généraux tombèrent. Nous fûmes un moment arrêtés, refoulés. On fit donner la réserve, nous reprîmes notre marche en avant, bientôt arrêtés de nouveau par le feu de l'ennemi, ses positions, ses redoutes.

La ligne russe n'avait pas rompu d'un pas.

Alors nous vîmes un fait d'armes extraordinaire : les cuirassiers français, sans l'aide de l'infanterie, chargèrent une énorme redoute ennemie, la tournèrent, y entrèrent sabre au poing et en restèrent maîtres, après avoir sabré ou fait prisonniers ceux qui la défendaient.

Les ailes de l'armée russe semblèrent fléchir.

Une charge générale de notre cavalerie eut lieu ; elle renversa tout ce qui voulut s'opposer à sa marche. Une affreuse mêlée eut lieu sur toute la ligne. Les Russes firent une vigoureuse résistance ; il y eut des points où les morts et les blessés couvraient toute la surface du terrain.

Les Russes se décidèrent enfin à la retraite ; mais ils la firent avec une précision qui, vu l'état de fatigue où nous nous trouvions après cette furieuse lutte, ne nous permit pas de les poursuivre vigoureusement. On dit alors que si l'empereur avait fait donner sa garde, l'armée russe aurait pu être en grande partie détruite. Mais ce corps d'élite, qui comptait à peu près cinquante mille hommes, ne donna pas.

On pensait qu'après cette bataille, les Russes nous attendraient aux portes de Moscou. Cela paraissait possible, car,

1. C'est la bataille de la Moskowa — ou (style russe) de Borodino.

bien qu'ils aient cédé, nos pertes n'étaient pas moins graves que les leurs. Ils avaient fait aussi de larges brèches dans nos rangs.

Le 14 septembre, d'une position élevée où nous nous trouvions, nous aperçûmes des édifices brillants. C'était Moscou. On entendit dans les rangs dire de toutes parts : « Ah ! voilà Moscou. »

La joie rayonnait sur toutes les figures ; on oubliait la fatigue et les misères éprouvées, celles qu'on éprouvait encore. Plus que jamais, notre idée fut qu'à Moscou était la fin de nos maux.

Enfin, nous arrivâmes devant cette ville, où les Russes ne nous attendaient pas. On y entra sans armes, sans obstacles. Un corps de cavalerie légère entra le premier, traversa la ville, d'où il revint en annonçant la triste nouvelle qu'à quelques figures sinistres près, la ville était déserte.

Les états-majors de l'armée, la garde impériale et notre corps d'armée purent prendre possession du château fort, de cet immense château qu'on nomme le Kremlin, où toutes les administrations se logèrent également. Ce château, divisé en plusieurs cours, n'est pas facile à apprécier dans ses dimensions ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le château de Vincennes, comparé à lui, n'est qu'une cabane de berger.

Nous étions logés dans son enceinte environ quarante mille hommes, indépendamment d'une grande partie de l'artillerie de l'armée, ainsi que de vastes provisions d'armes, de poudre et d'effets qui avaient été abandonnées par les Russes.

Nous n'étions là, à proprement parler, ni campés, ni casernés : nous avions de vastes pièces, mais aucun effet de casernement, pas même de paille. C'est avec peine que, par la suite, on s'en procura quelque peu. On s'empressa de fouiller la ville en tous sens : on ne trouva que ce que les habitants, forcés par les Russes de fuir, n'avaient pu emporter.

Dans la nuit qui suivit notre entrée dans cette malheureuse ville, plusieurs incendies éclatèrent dans divers quartiers. On les attribua, tout d'abord, à l'imprudence des mili-

taires qui, cette nuit-là, avaient visité les maisons avec des lumières à la main.

On envoya des patrouilles pour faire cesser ces visites. Les incendies n'en continuaient pas moins.

On porta des secours partout où il fut possible. Peine inutile. Les mêmes maisons s'embrasaient sur trois ou quatre points à la fois. Toujours de nouveaux sinistres se déclaraient. On surprit en flagrant délit des hommes à figures sinistres, seuls restés en ville.

On apprit que c'étaient des malheureux que le gouverneur russe Rostopchine avait fait sortir des galères à la condition qu'ils propageraient un incendie total de la ville, au moyen de fusées incendiaires qui avaient été placées dans toutes les maisons.

On fusilla tous ceux de ces malheureux qu'on rencontra, mais le mal était fait; l'embrasement était général, il n'y avait plus de puissance humaine qui puisse en arrêter le cours. On craignit pour un moment l'incendie de ce fameux Kremlin; on en visita toutes les parties; on n'y trouva pas de fusées incendiaires. Mais le feu de l'extérieur s'en approchait d'une manière alarmante.

L'empereur se trouvait au Kremlin. Les généraux, les maréchaux le priaient de s'en éloigner. Il ne se décidait pas. On fit monter sur les combles des militaires qui, avec des perches, des balais et tout ce qu'ils pouvaient se procurer renvoyaient à terre toutes les étincelles qui y tombaient.

Quand l'empereur consentit à sortir par la porte principale du Kremlin, il n'en était plus temps. Des débris embrasés provenant des maisons voisines l'encombraient. On chercha une autre issue qu'on ne trouva qu'avec peine, et où l'empereur courut, en se retirant, les plus grands dangers.

Nous fûmes plus de vingt-quatre heures sans savoir si nous serions rôtis ou noyés.

On avait trouvé une poterne qui donnait sur la Moskowa; il était mention que si le Kremlin s'embrasait, on se sauverait par la Moskowa à la nage, bien entendu.

Attendu que nous n'avions pas un seul bateau sur toute la rivière, il n'y aurait eu, pour ceux qui ne savaient pas nager, et j'étais de ce nombre, que le choix d'être brûlés ou noyés.

Je crois que j'aurais risqué ce dernier moyen, ayant l'espoir de m'accrocher à quelque bon nageur. La perspective n'était pas brillante, mais la plupart de nous étant destinés à être gelés, nous ne fûmes ni brûlés, ni noyés.

Le Kremlin, avec beaucoup de soins, fut conservé. Quant à la malheureuse ville, il en resta bien quelques maisons, grâce à leur éloignement les unes des autres, mais les ressources sur lesquelles nous comptions n'en furent pas moins anéanties.

Ce qu'on avait pu disputer à l'incendie, en fait de vivres, ne dura que quelques jours, après lesquels, n'espérant plus rien recevoir de nos énormes convois de vivres traînés par des bœufs depuis longtemps anéantis, il fallut bien aviser à un moyen pour nous en procurer.

A cet effet, on organisa des colonnes mobiles pour aller, il faut dire le mot, à la maraude ; on partait trois ou quatre mille hommes divisés en plusieurs parties ; on fouillait les villages à peu près complètement abandonnés par leurs habitants ; on y recueillait tout ce qu'il était possible de se procurer en vivres et en fourrage ; on allait d'abord à une ou deux lieues, ensuite à trois ou quatre, puis à six, huit et dix lieues. Quand on s'était épuisé de fatigue, on rapportait quelquefois des pommes de terre, des choux, des pois secs, pour vivre une journée ; encore fallait-il lutter avec les Cosaques et autres troupes aussi longtemps que ce voyage durait.

Il arriva un temps où l'on ne trouva plus rien, ou du moins si peu de chose que ceux qui faisaient le voyage avaient peine à trouver pour leur petite consommation. Il est inconcevable, même pour ceux qui étaient sur les lieux, de comprendre comment l'armée entière, hommes et chevaux, n'est pas toute morte de misère à Moscou ; nous y séjournâmes cependant depuis le 15 septembre jusqu'au 18 octobre. A ce moment, nous quittâmes ce triste séjour.

Nous étions entrés en campagne, quatre bataillons bien complets par régiment. Chaque compagnie comptait cent cinquante hommes. Étant à Moscou, on avait supprimé deux bataillons dont on avait reversé les hommes dans les deux

bataillons restants, qui alors se trouvèrent complets. Il y avait déjà perte de cinquante pour cent; lorsque nous partîmes de Moscou, ces deux bataillons n'étaient plus précisément complets, mais ils comptaient encore plus de cent vingt hommes par compagnie.

Nous étions pour la plupart en bonne santé. Le peu de malades que nous avions avaient été placés sur quelques voitures qui nous restaient et sur les chariots des cantiniers, qu'on avait disposés pour ce service.

Nous sortîmes de Moscou par la porte de Kalouga par un très beau temps.

Nous ne savions si nous marchions en arrière ou en avant. Les généraux, les maréchaux avaient sans doute des ordres précis. Les officiers subalternes, même les colonels, n'avaient aucun ordre.

En sortant de Moscou, la route que nous tenions nous conduisait presque dans la direction du sud. Le troisième ou le quatrième jour, nous appuyâmes à droite, vers l'ouest.

Jusque-là, notre corps d'armée n'avait pas été attaqué. D'autres corps l'avaient été. Le prince Eugène avait été attaqué par des forces très supérieures aux siennes, qui voulaient lui couper la route. Il les culbuta et il passa. Il fit éprouver de grandes pertes aux Russes, mais son corps d'armée fut mutilé.

A notre départ, le maréchal Ney était resté avec ses troupes à Moscou, pour faire sauter le Kremlin; tout avait été préparé pour cela. Nous étions à plus de quinze lieues de Moscou lorsque l'opération eut lieu. Nous en entendîmes l'explosion, comme si nous en avions été à une lieue.

Il y avait, dans le Kremlin, une cloche d'une dimension extraordinaire. Je crois qu'elle avait à sa base, au moins quinze pieds de diamètre. Elle avait jadis été montée dans une charpente préparée exprès pour la suspendre, mais la charpente ayant, disait-on, dans un temps très reculé, été brûlée, cette cloche était à terre.

On avait fait préparer un chariot exprès pour rapporter de Moscou une croix massive en argent, d'une hauteur de plus de trente pieds, ayant au moins quatre pouces d'épais-

seur. Mais, dans nos désastres, cela est resté au pouvoir des Russes.

On trouvait en route peu de moyens de subsister. Cependant le pays que nous parcourions n'avait encore été visité que par des fourrageurs.

Bientôt nous appuyâmes sur notre droite, de sorte que nous étions, sans plus aucun doute, en retraite.

L'ennemi, que notre corps n'avait pas rencontré depuis notre sortie de Moscou, venait de se montrer ; il nous flanquait de près, mais sans nous attaquer sérieusement.

Des Cosaques s'élancèrent sur les convois de voitures de cantiniers qui transportaient nos malades et nos blessés ; ils assassinèrent les blessés, les malades, les cantiniers, les cantinières et leurs enfants, tuèrent les chevaux, pillèrent ceux qu'ils avaient tués et brûlèrent les voitures. Lorsque nous fûmes informés de cela, les Cosaques avaient pris la fuite, le mal était fait.

La difficulté de raconter tout ce qui s'est passé dans cette retraite, les traits de courage et ceux de barbarie, les événements qu'on pourrait croire fabuleux, est grande. Je vais me borner à ne raconter que les faits dont j'ai été témoin et même qu'une partie de ces faits, attendu que beaucoup sont sortis de ma mémoire.

Nous revenions sur la route et sur le pays dévasté par lequel nous étions passés pour aller à Moscou. Nous nous retrouvions sur notre champ de bataille de la Moskowa ; c'était le 28 octobre. A cette vue, l'armée fut consternée.

Nous passâmes à Mozaik, où étaient encore la plupart de nos blessés de la Moskowa. Ces malheureux, la plupart amputés, voyant qu'ils allaient rester au pouvoir des Russes, se traînaient sur les portes et jusque sur la route, nous tendant les bras, nous priant de les faire transporter à notre suite, ce qui était impossible, puisque nous n'avions à notre disposition aucun moyen de transport.

Ceux dont les blessures étaient à peu près guéries, ou qui avaient été amputés d'un bras voulurent nous suivre. Ils étaient d'une faiblesse extrême ; ils se trouvaient comme nous, réduits à la misère. Quelques jours après, il n'existait plus aucun de ceux qui nous avaient suivis.

Une misère qui nous manquait encore ne se fit pas longtemps attendre.

Dès le 20 octobre, le froid se fit sentir.

Dans les derniers jours de ce mois, il gelait déjà à un haut degré. Les hommes épuisés par les fatigues et la misère périrent. Les chevaux qui, depuis longtemps souffraient, tombaient morts sur la route.

On prit les chevaux des officiers pour remplacer ceux de l'artillerie qui succombaient. Par ce moyen, je me serais trouvé à pied, sans la prévoyance de mon domestique qui, allant en maraude, s'était procuré un cheval du pays, un peu plus gros qu'un baudet, qu'il me donna. Il s'en procura promptement un autre sur lequel nous plaçâmes des économies de vivres qu'il avait faites les premiers jours de notre entrée à Moscou.

Ces économies que nous gardions pour n'être employées qu'à la dernière extrémité, consistaient en deux flacons d'anisette de Bordeaux, environ trois livres de biscuit, deux livres de jambon et environ deux livres de riz. Je devais tout cela aux soins et à l'activité de mon domestique, qui serait mort de besoin plutôt que d'y toucher sans moi. Il n'y avait certainement pas beaucoup d'officiers qui aient eu, en cette circonstance, une aussi jolie réserve.

Lors de notre passage à Mosaik, notre corps d'armée resta à l'arrière-garde. Notre marche devint extrêmement difficile ; à chaque instant, notre marche était entravée par des embarras de voitures, de mauvais passages, où chevaux et voitures s'embarrassaient dans les bas-fonds, circonstances dont l'ennemi profitait pour nous serrer de près et nous harceler continuellement.

Les hommes les plus faibles continuaient de périr en grand nombre. Les chevaux de cavalerie et d'artillerie succombaient. Les artilleurs précipitaient les pièces et les canons dans les ravins. Le commencement d'un grand désastre se faisait sentir. L'armée russe triomphait à son tour.

A une petite ville nommée D..., où l'armée nous avait précédés, des colonnes russes, arrivées par un autre chemin, nous coupèrent du gros de l'armée. Déjà, nous avions une partie des hommes à qui la faiblesse et la rigueur du temps ne per-

mettaient plus de faire usage de leurs armes ; le corps d'armée ne comptait pas alors dix mille hommes dans les rangs. Nous avions à lutter contre plus de vingt-cinq mille ennemis bien chaussés, bien vêtus et ayant des vivres à leur disposition.

Le maréchal Davoust qui vit le danger de notre position, nous fit marcher en colonne tête baissée sur l'ennemi, dont le centre occupait la route que nous parcourions. Nous l'enfonçâmes et frappant de tous côtés, nous passâmes. Les ailes de la ligne ennemie se rabattirent sur nous, mais avant qu'elles eussent fait leur mouvement, nous étions éloignés. Les Cosaques voulurent nous faire la poursuite. Nous voyant en ordre, ils rétrogradèrent.

Dans cette mêlée, mon domestique avait trouvé, en traversant la ligne russe, un pain de munition, ce qui nous rendit un grand service, car depuis déjà quelque temps le pain était un objet très recherché. Il y avait parmi nous des soldats infatigables qui, au risque d'être pris par les Russes, s'écartaient de la route, cherchant dans les villages ; ils trouvaient quelques pommes de terre, des pois, des fèves, du son. Ils broyaient tout cela ensemble, en faisaient une espèce de pâte, la cuisaient sur des charbons, en formaient des morceaux plus ou moins gros. Ceux qui, comme moi, connaissaient cela et avaient de l'argent allaient au-devant d'eux. Au moyen de deux ou trois pièces de cinq francs, on avait un morceau de cette espèce de galimatias, avec quoi on se bouchait le bec, au risque d'étouffer.

Les hommes et les chevaux continuaient à diminuer de nombre et de volume d'une manière effrayante. Quant aux chevaux, nous les mangions au fur et à mesure qu'ils tombaient. Il n'y en avait pas pour tout le monde. Les hommes les plus valides faisaient la loi en écartant les faibles. Lorsqu'on avait recueilli une portion quelconque, on n'était pas encore certain de la manger. Tandis qu'on la faisait cuire sur des charbons, des malheureux affamés, les yeux hagards, la tête fêlée, venaient se jeter sur la carbonade et l'enlevaient.

On a vu, pour un morceau de cheval, des hommes se tuer. Cela n'était pas rare. L'armée était entièrement démoralisée. Beaucoup d'hommes n'auraient pas tendu la main à leur meilleur ami pour le tirer d'un mauvais pas.

Dans ces tristes circonstances, j'avais toujours mon petit magasin de réserve que mon fidèle domestique gardait à vue. Si, ce qui arrivait rarement, nous passions une nuit tranquille, on dessellait les chevaux. Falcon, c'était le nom de mon domestique, se couchait la tête sur notre petit magasin.

Il ne m'était pas toujours possible de rester à cheval. Personne ne pouvait y rester plus d'une demi-heure. Aussitôt que je sentais le froid me prendre aux pieds, j'en descendais, mettant la bride sur le cou de la bête qui emboîtait son pas sur le mien et mettait son nez près mes épaules. Nous n'avions aucun souci pour la nourriture de nos chevaux qui, élevés dans la forêt, ne vivent en hiver que de mousse et d'herbes desséchées. En arrivant contre une habitation, ils grattaient la neige avec leur nez jusqu'à ce qu'ils aient rencontré la couverture en paille ; alors ils s'en donnaient à volonté. Ils mangeaient de la neige qui leur servait de boisson, car nous avons été souvent privés d'eau. Ce n'était la plupart du temps qu'en cassant des glaces fort épaisses qu'on pouvait s'en procurer.

Notre service, à l'arrière-garde, devenait de plus en plus pénible.

Les Cosaques étaient parvenus à établir sur des traîneaux des pièces de canons de petit calibre. Ils s'emparaient sur nos flancs des positions élevées, et alors nous devions passer sous leurs feux sans pouvoir y répondre, ce qui arrivait tous les jours et souvent plusieurs fois par jour.

Les Cosaques nous suivaient en si grand nombre que, lorsque le terrain était plat, nous étions obligés de marcher en bataillon carré à travers la neige, ce qui rendait notre marche extrêmement pénible.

Après avoir dépassé Viasma, nous apprîmes que le prince Eugène, arrivé par une autre route pour rejoindre celle que nous tenions, se trouvait coupé dans sa marche par un corps russe, qui s'était emparé de la ville à notre départ.

Nous reçûmes l'ordre de rétrograder pour aller au secours du prince et du corps d'armée qui était avec lui.

Nous eûmes là un combat furieux, où notre régiment fut un instant compromis et, en particulier, ma personne. Une forte division de cavalerie ennemie, ayant débouché par une

rue où nous n'attendions pas d'attaque, nous fûmes, un moment, dans un désordre pendant lequel je reçus un furieux coup de sabre sur la tête. Je le parais de mon mieux. Il n'en coupa pas moins le fond de mon schako jusque fort près de mes cheveux. Un second coup arriva à la même destination. Mais le cheval du Russe, ayant sans doute été blessé, se dressa et emporta son cavalier, duquel je fus débarrassé.

Pendant ce temps-là, mon vieux domestique, monté sur son cheval et assez éloigné de moi, reçut un coup de sabre qui lui emporta la coiffure sans le blesser ; un autre coup frappa la tête de son cheval et lui enleva une bonne partie de l'oreille.

Le schako fut facile à remplacer ; il n'en manquait pas sur le terrain ; quant à l'oreille du cheval, il pouvait aisément s'en passer.

Le régiment perdit dans cette affaire une trentaine d'hommes ; le prince Eugène et son corps d'armée furent dégagés.

La situation de l'armée devenait chaque jour plus pénible. On espérait encore arrêter les Russes à la hauteur de Smolensk et de Vitepsk, mais le froid augmentant toujours, nous laissions la route couverte de cadavres. Indépendamment de ces pertes, il y avait dans les rangs beaucoup d'hommes qui, ayant les mains gelées, ne pouvaient plus se servir de leurs armes ; ils les jetaient comme des fardeaux inutiles.

La fin du mois de novembre fut terrible. Le froid, le défaut de chaussures pour une partie de nous, la fatigue, et le défaut de vivres pour tous, faisaient périr les hommes par milliers. En levant le bivouac, tous les matins, la terre restait couverte d'hommes morts ou mourants.

On voyait souvent l'empereur aller à pied dans nos rangs. Il faisait son possible pour ne pas paraître triste. Mais ceux qui avaient coutume de le voir ne s'y trompaient pas.

La garde impériale diminuait à vue d'œil, tant la misère était au-dessus des forces de tous.

Nous arrivâmes à Smolensk. Là, les rangs étaient encore diminués.

Une masse de soldats affamés, croyant trouver sur ce point

quelque soulagement à leurs souffrances, avaient quitté leur rang pour arriver les premiers. Cette masse était si hideuse par son accoutrement, par ses vêtements — pour la plupart recouverts de peaux de moutons, de guenilles de toutes couleurs — que les militaires formant une garnison, commandée par le général Charpentier, en furent effrayés et leur fermèrent les portes de la ville.

Ce fut seulement à l'arrivée de quelques corps à peu près en ordre qu'on ouvrit les portes et que ces malheureux purent entrer. Plus de cinq cents d'entre eux étaient morts sur la neige.

A Smolensk, il y avait un magasin de vivres. On voulut faire une distribution en règle. Elle n'eut pas lieu. Les affamés, et c'était tout le monde, en brisèrent les portes. On enfonça les tonneaux de biscuits ; on s'en empara. Les plus forts furent les mieux partagés. On défonça aussi quelques pièces d'eau-de-vie ; on se battit, l'eau-de-vie coula en plus grande quantité qu'il n'en fut bu. Plusieurs hommes ivres moururent dans le magasin.

Dans cette bagarre, mon domestique avait fait main basse sur quatre biscuits et sur environ une bouteille d'eau-de-vie. Ces objets nous arrivaient à temps. Il avait été question d'attaquer la réserve. Mais elle fut encore pour cette fois épargnée.

A Smolensk, nous reçûmes la triste nouvelle que deux armées russes, venant de la Moldavie et de la Volhynie, arrivant par notre gauche, nous avaient déjà dépassés. Il nous fallut abandonner Smolensk où nous aurions été accablés par ces nouveaux ennemis. C'était l'indispensable nécessité de continuer la retraite.

A Krasnoïe, l'empereur fut attaqué par une nuée de Cosaques qui bloquèrent la maison où il se trouvait. Tous ceux qui étaient à proximité volèrent à son secours. Notre corps d'armée étant encore à quelques lieues en arrière, nous ne prîmes aucune part à cette échauffourée.

Les Cosaques étaient devenus d'une avidité et d'une barbarie atroces. Ils déshabillaient les prisonniers et les laissaient, nus, périr sur la neige. Ils prenaient de préférence les officiers espérant trouver de l'argent sur eux.

Lorsque nous arrivâmes à Krasnoïe, l'empereur et quelques troupes en étaient partis. Nous étions ensemble trois corps, ou du moins les débris du Ier, IIIe et Ve corps. Nous ne comptions pas alors, dans nos rangs, plus de huit à neuf mille hommes en état de se servir de leurs armes.

Le 20 novembre, nous passâmes le Dnieper à Orcha. On fit là une espèce de distribution de pain ; mais pour des hommes mourant de faim, quelle distribution ! Trois quarts de livre par homme. Là, l'empereur voyant que l'armée se démoralisait de plus en plus, fit annoncer que tout militaire qui quitterait son rang serait puni de mort.

Si cet ordre avait été exécuté, on n'aurait pas trouvé assez d'hommes dans les rangs pour fusiller ceux qui en sortaient.

C'en était fait ; la misère et les privations avaient anéanti l'armée. Il n'y avait plus moyen d'y remédier. Chaque individu agissait pour son compte. Il n'y avait plus d'ensemble, plus de sentiments fraternels.

Chaque jour aggravait notre position. Avant d'arriver à Bober, nous apprîmes que le pont de Borisov, sur la Bérésina, avait été détruit et que les Russes occupaient les deux rives de cette rivière, ce qui coupait notre retraite sur Vilna.

Ce bruit n'était que trop fondé. Nos alliés, les Autrichiens, qui, depuis le commencement de la campagne, se tenaient sur l'extrême frontière de la Galicie arrivèrent jusqu'à Minsk, à quatre lieues de Bober ; là, ils avaient pillé un magasin considérable de vivres que nous avions sur ce point et qui, au retour, nous eût été d'un grand secours.

A la nouvelle de l'arrivée des Russes, les Autrichiens étaient rentrés en Galicie sans avoir brûlé une amorce.

Les trente mille Prussiens qui étaient aussi nos alliés ne nous rendirent non plus aucun service ; comme les Autrichiens, ils s'emparèrent des vivres qui nous étaient destinés.

Nous nous trouvions dans la plus mauvaise position où se puisse trouver une armée : serrés de près par des ennemis qui comptaient en hommes valides plus de six fois notre nombre ; une rivière devant nous ; pas un seul équipage de pontons pour la passer ; et, sur l'autre rive, une armée de soixante mille hommes pour s'opposer à notre passage,

ayant une cavalerie, une artillerie, alors que nous en étions totalement dépourvus.

Nous marchions dans une direction oblique, vers notre droite, serrés entre l'ennemi et la rive marécageuse de la rivière.

Dans cette marche, la division Partouneaux, par une erreur de direction tomba au pouvoir de l'ennemi. C'était ainsi que chaque jour nous faisions de nouvelles pertes.

Nous exécutâmes divers mouvements et nous finîmes par nous emparer d'une position où l'on plaça le peu de pièces qui nous restaient. Les Russes se fixèrent sur un point d'où ils faisaient feu sur le seul endroit où nous pouvions établir un pont. Nous étions, en ce lieu, précédés d'une masse compacte de malheureux, la plupart ayant un ou plusieurs membres gelés, qui, non seulement ne pouvaient pas être utiles, mais étaient au contraire très nuisibles, en ce que le peu d'hommes qui avaient conservé leurs rangs étaient entravés par eux dans leur marche.

Cette masse d'hommes inutiles empêchait en même temps les travaux du pont de chevalets qu'on construisait. Il fallait la traverser entièrement pour aller en arrière couper le bois nécessaire. Au milieu de cette masse, les soldats tombaient, étaient étouffés par d'autres, que le même sort attendait un moment après. L'énorme poids de cette masse faisait parfois enfoncer le terrain fangeux sur lequel elle se trouvait. Alors les hommes étaient engloutis, à l'instant même, sans qu'on puisse leur porter aucun secours.

Lorsqu'un premier pont fut construit, on voulut faire passer le corps du maréchal Oudinot, celui de toute l'armée qui avait le moins souffert puisqu'il avait été employé à faire le siège de Riga. Il avait fait beaucoup moins de chemin, n'avait pas manqué de vivres, et n'avait connu la peine que depuis quelques jours, où il avait fait sa jonction avec nous.

Pour passer, ce corps fut obligé d'employer la force contre la foule de malheureux qui, incapables d'opposer aucune résis-

tance à l'ennemi, devaient, sur l'autre rive, trouver une mort certaine.

Le corps du maréchal Oudinot passé, on voulut faire passer son artillerie qui était encore en assez bon nombre. Alors il n'y eut plus moyen de retenir la foule. Elle se précipita sur le pont en si grande force qu'elle le rompit. Tout ce qui était dessus, plusieurs centaines d'hommes, chevaux, voitures, tout fut englouti dans la rivière.

Pendant qu'on s'occupait du rétablissement du pont, le maréchal Oudinot attaquait les Russes, les repoussait et leur faisait plusieurs milliers de prisonniers. Ceci se fit aux dépens de grandes pertes ; le maréchal lui-même fut blessé au bras droit.

A chaque instant des cris lugubres se faisaient entendre dans la foule. C'étaient toujours de nouvelles victimes. C'était cette masse de malheureux toujours pressés près du pont, que les boulets, les obus et la mitraille ennemis décimaient, qui s'écrasaient, s'étouffaient et même, pour tout dire, s'entretuaient.

L'ordre nous arriva enfin de passer le pont. Il y avait plus de quarante-huit heures que nous étions dans l'attente.

Avant d'arriver à la rivière, sur toute l'étendue du terrain marécageux, sur plus de cent pas en longueur et en largeur, nous fûmes contraints de passer sur des cadavres. Le terrain n'en était pas seulement jonché, il en était exactement couvert et, près du pont, sur plusieurs pieds de hauteur.

Ceux qui avaient pu échapper à ce désastre, d'autres, en assez grand nombre, qui jusque-là étaient restés aux bivouacs, se joignirent à nous. Leur nombre était bien plus considérable que celui de ceux restés dans les rangs.

Ce fut, près du pont, une affreuse mêlée.

Je tenais mon cheval à la bride, mon domestique fit de même.

Lorsque nous pûmes entrer sur le pont, je recommandai bien à ce brave homme de me suivre sans se laisser couper par la foule. Il me suivit quelques pas ; bientôt je vis la foule s'intercaler entre lui et moi ; je lui recommandai de tenir le milieu du pont qui fléchissait sous notre poids.

Je vis mon pauvre Falcon dérivant sur la droite.

Je lui criai de nouveau de se porter sur le milieu du pont.

Il était trop tard. Il était dominé par une poussée à laquelle il ne put résister. J'arrivai au bout du pont. Il n'était qu'à quelques pas de moi. Il tomba à l'eau avec plusieurs autres, et son cheval avec lui.

Je quittai mon cheval, je me précipitai sur la berge de la rivière pour tâcher de saisir ce malheureux s'il passait à ma portée ; mais inutilement. Un groupe passa à plus de six pieds du bord ; hommes et chevaux étaient perdus.

Pendant que je m'occupais de mon bon et malheureux domestique, mon cheval avait été pris. Encore un nouveau malheur. Comme si ce n'était pas assez de perdre en un instant un homme auquel j'étais sincèrement attaché, un cheval qui pouvait le sauver, des vivres de réserve que je n'aurais pas donné pour tout au monde, je me trouvais aussi privé d'un cheval qui pouvait encore me rendre de grands services.

Après avoir visité le voisinage du pont, et m'être assuré que mon cheval n'y était pas, je me dis avec raison qu'il devait être en avant. Je doublai le pas, avec la résolution bien arrêtée de le prendre de gré ou de force.

Après avoir fait cinq à six cents pas, j'aperçus mon cheval monté par un officier, qui me semblait s'accommoder de sa nouvelle monture. Je déclarai à cet officier que ce cheval m'appartenait et le priai de me le remettre. Cet officier me dit d'un ton assez sec que ce cheval n'était pas français et que, dans la position où nous étions, il appartenait au premier occupant.

— Dans ce cas, lui dis-je, vous devez me le rendre, attendu que je le conduis depuis Moscou.

Mon homme fit le sourd.

Dix pas plus loin, je saisis le cheval à la bride et priai le cavalier de descendre, le prévenant que, de gré ou de force, il me rendrait mon cheval. Un autre officier qui se trouvait là, engagea l'officier à mettre pied à terre, plutôt que de s'attirer une mauvaise affaire. Il hésita encore ; pourtant, il descendit. Pour lui prouver que je ne lui en imposais pas, je laissai le cheval libre et courus en avant. Il me suivit pas à pas, faisant les mêmes détours que moi.

Depuis quinze jours environ, nous étions cinq officiers accoutumés à marcher ensemble. Il y avait dans ce nombre,

l'officier-payeur du régiment, un capitaine, deux lieutenants, moi compris, et un adjudant-major. Nous nous étions trouvés séparés au passage du pont ; une heure après, nous étions réunis.

Après notre corps, il ne restait plus à passer qu'une division d'infanterie, commandée par le général Gérard, qui depuis fut maréchal de France. Cette division détruisit le pont, ce qui, pour un moment, nous sépara des Russes qui étaient sur l'autre rive. Quant à l'armée battue par le maréchal Oudinot, elle nous crut sans doute plus forte que nous ne l'étions en réalité. Elle se tint à l'écart et ne nous attaqua pas ce jour-là.

Tous les cinq, nous avancions en examinant notre triste position, sans nous en épouvanter, pourtant. Nous venions d'entrer dans une forêt, nous aperçûmes une clairière. L'un de nous proposa de la suivre, espérant, nous dit-il, y trouver du foin pour nos chevaux. Nous acceptâmes la proposition. Au bout de cette clairière était une vaste prairie, où, comme il est d'usage dans ce pays, était entassé le foin de la récolte dernière, formant une meule de plusieurs milliers de bottes.

Avec nos sabres et nos mains, nous dérangeâmes la neige, nous arrachâmes du foin pour nos chevaux, nous en emportâmes dans le bois pour nous faire le meilleur gîte que nous eussions eu depuis longtemps.

Nous avions des tranches de cheval ; nous fîmes du feu ; elles furent grillées ou à peu près ; nous fîmes notre repas. Nous nous couchâmes dans le tas de foin que nous avions apporté pour cela et nous passâmes une nuit très tranquille, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps.

Le lendemain matin, nous rejoignîmes la route. Nous trouvâmes un bivouac où avaient couché quelques centaines de Français, conduisant les prisonniers russes qu'avait faits le corps du maréchal Oudinot, deux jours avant le passage de la Bérésina. Le terrain était couvert de cadavres. C'étaient ceux d'au moins trois cents Russes qui étaient bien loin pourtant d'avoir éprouvé autant de misère que nous. Ce qui prouve que, dans les mêmes conditions, ils n'eussent pas plus et peut-être moins résisté que nous.

Ce jour-là, l'après-midi, le maréchal Oudinot accompagné

de quelques officiers, passa dans nos rangs. Nous sortions alors d'une forêt située sur un terrain élevé qui dominait une certaine étendue de pays. Nous vîmes le maréchal et son escorte entrer dans un village d'où nous ne le vîmes pas sortir. Quelques minutes après, nous vîmes ce village, dont nous n'étions qu'à dix minutes de chemin, envahi par une nuée de Cosaques.

L'un de nous remarqua que le maréchal, encore dans ce village, allait être pris. Un capitaine et moi proposâmes d'aller à son secours. Nous parvînmes à réunir une centaine d'hommes. C'était beaucoup dans la position où nous nous trouvions. Nous partîmes aussi vite que nos forces nous le permettaient. Nous avions, en marchant, formé deux sections ; quelques sous-officiers s'étaient joints à nous ; cela marchait bien.

En arrivant à l'entrée du village, traversé par une large rue très droite, nous vîmes à l'autre extrémité une masse de Cosaques. Lorsqu'ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en poussant leur hurrah habituel. Comme la rue était large, nous formâmes un peloton qui tenait toute la largeur de la rue, avec ordre à nos hommes de ne faire feu que quand l'ennemi serait à quatre pas, et seulement au commandement du capitaine.

Au moment où nous les attendions de pied ferme, les Cosaques, encore à cent cinquante pas de nous, prirent une rue transversale et sortirent du village par sa droite. Nous eussions pu faire feu, mais craignant quelque feinte, nous gardâmes les armes chargées.

Nous continuâmes notre marche jusqu'au logement du maréchal. Nous trouvâmes les officiers et les domestiques encore sabre au poing. Ces messieurs nous assurèrent qu'il était temps que nous arrivions. La porte de la cour avait été forcée ; celle de la maison n'aurait pas résisté longtemps.

Nous trouvâmes dans la rue un Cosaque à terre, la jambe brisée, sans doute par une chute de cheval, puisqu'on n'avait pas fait usage d'armes à feu.

Nous entrâmes dans les maisons voisines, elles étaient abandonnées. Nous y trouvâmes une assez grande quantité de pommes de terre ; la colonne, ou plutôt la cohue, arriva ; chacun trouva à peu près de quoi faire un repas en pommes

de terre. C'était là une bien bonne aubaine à laquelle nous n'étions plus accoutumés. Non seulement nous avions mangé à notre suffisance, mais nous avions encore en réserve pour le lendemain de quoi nous empêcher de mourir de faim. Nos chevaux avaient aussi mangé de la bonne paille, et même un peu de foin, ce qui, pour eux, était un repas extraordinaire.

Le 4 décembre, par un froid des plus rigoureux, nous vîmes arriver à notre rencontre quelques troupes sorties de Vilna. Il y avait deux bataillons qui, ensemble, pouvaient compter quinze cents hommes. En route seulement depuis quatre jours et pourvus de vivres, ils étaient pleins de vigueur. Ils furent épouvantés à la vue de notre misère.

On mit ces deux bataillons à l'arrière-garde. Lorsque nous arrivâmes à Vilna, il y avait seulement huit jours qu'ils en étaient partis. Ils étaient déjà à moitié fondus.

Le froid leur fut bien plus sensible qu'à nous. Depuis l'ouverture de la campagne, ces hommes n'avaient pas quitté Vilna. Ils appartenaient aux divers corps d'armée qui avaient dû, au départ, les laisser en arrière, pour cause de fatigue, faiblesse ou maladie. On les avait réunis à Vilna pour y former une garnison. Des blessés de Smolensk, de Witepsk et d'autres premiers combats, qui avaient pu rétrograder jusque-là, se trouvaient parmi eux.

Aussitôt que les bandes de malheureux, marchant avec nous en désordre, se virent à quelques lieues de Vilna, ils s'efforcèrent d'y arriver les premiers, croyant trouver là tout le secours dont ils avaient besoin.

Ils arrivèrent en effet quelques heures avant ceux qui marchaient dans leurs rangs.

A leur aspect, comme à Smolensk, les gardes furent épouvantés. Ils fermèrent les portes, et le gouverneur ordonna de ne les ouvrir qu'à l'arrivée des troupes ayant leurs chefs en tête. En attendant la venue de ces colonnes, ces hommes, qui ne tenaient plus debout, se jetèrent pêle-mêle sur la neige. Lorsqu'à l'arrivée des troupes on ouvrit les portes, plusieurs centaines d'entre eux avaient cessé de vivre.

Un officier de notre régiment, nommé Blanchet, qui était resté à Dantzig, avait depuis reçu l'ordre de se rendre à Vilna, avec les effets de linge, de chaussures et les bagages d'officiers qui lui avaient été confiés.

Il vint au-devant de nous jusque hors la ville. Il offrit au major, qui alors commandait le régiment, de nous conduire dans un local où se trouvait le magasin du régiment, afin qu'on puisse donner à ceux qui en voudraient des souliers et des chemises, dont on avait le plus grand besoin.

Le major accepta. Dans ce local se trouvait une vaste pièce où tout ce qui restait d'officiers s'installa ; les hommes venus avec nous occupèrent diverses pièces ; on ouvrit les portes du magasin où l'on mit à leur disposition des effets qu'ils ne daignaient pas même regarder, quoiqu'ils n'eussent pas changé de chemise depuis Moscou et qu'ils fussent à peu près tous sans souliers.

Nous fûmes obligés de leur apporter ce dont ils avaient besoin. Quelques-uns nous regardaient d'un air hébété en disant : « Merci, ce n'est pas la peine, je n'en ai plus besoin ».

L'officier attaché au magasin nous apprit qu'il y avait en ville un dépôt considérable de vivres. Nous y allâmes avec lui et tous ceux du régiment qui voulurent bien nous suivre.

Déjà le magasin était au pillage. Les employés avaient demandé qu'il fût fait une distribution régulière, sur des bons des chefs de corps. Cela était presque impossible avec l'état de désordre où nous nous trouvions.

Pendant qu'on cherchait les moyens de faire cette distribution, les affamés enfoncèrent les portes et s'emparèrent du pain et des biscuits qu'ils trouvèrent en grande quantité.

Ils fouillèrent une autre partie du local où se trouvait une grande quantité d'eau-de-vie. Les tonneaux furent défoncés ; ils s'abreuvèrent de sorte que ce qui pouvait, pris avec modération, faire un peu de bien, fit un mal extrême.

Les uns buvaient à même le tonneau ; épuisés par de si longues privations, ces malheureux en prenaient outre mesure et tombaient pour ne plus se relever. D'autres arrivaient avec des vases qu'ils remplissaient et vidaient jusqu'à ce qu'ils aient eu le même sort.

Certains tonneaux se trouvaient entourés de cinquante

cadavres sans que les observations des officiers aient pu empêcher aucun mal.

Nous nous emparâmes, ceux qui étaient avec moi et moi-même, d'un bidon de dix litres d'eau-de-vie ; nous en bûmes une ration très modérée ; puis nous étant chargés de pain et de biscuits, nous rentrâmes au local où étaient les débris du régiment, où chacun eut à peu près une ration de biscuit, un peu de pain et d'eau-de-vie.

Après avoir eu à repousser une attaque des Cosaques entrés en ville avec les traînards, et où il y eut un brouhaha affreux, on donna l'ordre de partir. On sortit par le pont de la Vilia, prenant la route par laquelle nous étions arrivés à cette ville environ six mois avant.

Telle était la destinée de cette malheureuse armée, que tout tendait à sa destruction. On prétendit que ceux qui étaient morts par l'excès qu'ils avaient fait de l'eau-de-vie de Vilna, et ceux qui s'étaient entre-tués dans le pillage du magasin, étaient au nombre de plus de douze cents.

Quantité de malheureux entrés en foule dans les maisons des particuliers, en s'approchant des poêles fortement chauffés, passant du froid si longtemps éprouvé à la chaleur excessive, et sans transition, se décomposaient au point qu'en quelques heures il en mourut un grand nombre.

Un nombre plus considérable encore demeura sans pouvoir bouger chez les habitants, où les Cosaques les capturèrent. Il fut connu que notre passage à Vilna avait coûté à l'armée plus de quinze mille hommes.

Nous sortîmes de cette ville avec le peu d'équipages et d'artillerie qui restait. Cela fut placé entre le pont de la Vilia et la côte ouest du vallon dans lequel coule la rivière. Lorsqu'on dut quitter cette position, les chevaux ne tenant plus debout, on doubla les attelages, on démarra une partie des pièces. La côte était longue, régulière, mais rapide. La neige, fortement foulée, formait une glace continue ; alors les chevaux refusèrent le service ; on en mit jusqu'à douze et même seize pour une pièce ou caisson. On en monta fort peu. Les hommes eux-mêmes ne tenaient pas debout.

Il est peu qui la montèrent sans tomber et beaucoup tombèrent pour ne plus se relever.

Je montais, tenant mon cheval à bout de longe ; il ne tomba pas. Je tombai deux fois sans me faire de mal.

Moi, et ceux avec qui je marchais habituellement, nous nous trouvions à quelques pas en arrière du vice-roi d'Italie, le prince Eugène, qui commandait l'armée depuis le départ de l'empereur qui nous avait quittés depuis quelques jours. Il eut aussi la peine de tomber deux ou trois fois, mais il n'attendait pas qu'on le relevât. Il faisait lui-même ce travail.

Lorsque nous fûmes en haut de la côte, on ne voyait plus la glace de la route en regardant derrière soi ; on ne voyait que des cadavres et des débris qui la couvraient.

Le vice-roi s'étant retourné, examina un moment cet affreux tableau, puis élevant et écartant les bras, il dit à haute voix : « Quel désastre ! »

Avant Vilna, on avait été obligé d'abandonner un fourgon chargé d'argent.

Ce fourgon avait été, bien entendu, pillé.

Les plus raisonnables s'étaient contentés d'une poignée de pièces de cinq francs, mais des malheureux, jusqu'alors privés de tout, s'étaient jetés avec avidité sur ce fourgon, prenant un sac de mille francs, qu'ils plaçaient avec peine sur leurs épaules, en hommes qui n'avaient plus la force de se porter eux-mêmes.

Ils ne tardaient pas à tomber sur la neige et, comme tous ceux qui tombaient, ils ne se relevaient plus.

Ceux qui se trouvaient à proximité ramassaient les sacs et avaient le même sort.

Il est de ces sacs dont un seul coûta la vie à plus de trente personnes. Heureux quand nous pouvions saisir ces sacs et les jeter dans quelque précipice, pour diminuer ces malheurs.

Entre Vilna et Kowno, il dut encore être abandonné un fourgon semblable.

Les sacs circulaient et changeaient souvent de maîtres pour les mêmes causes.

Il semblait que cette malheureuse armée fût maudite. Comme si la misère eût été insuffisante pour la détruire, elle travaillait encore elle-même à sa propre destruction.

Nous étions cinq compagnons d'armes réunis, auxquels se joignit un sixième, nommé Chaudet, qui, comme nous, était monté. En quittant le haut de la côte, nous entrâmes dans une forêt très étendue. Il commençait à être tard, à peu près quatre heures, dans le mois de décembre. Chaudet fut envoyé en éclaireur ; il revint et nous dit qu'à une petite demi-lieue étaient quelques maisons où nous pourrions peut-être trouver quelque chose à manger.

Nous trouvâmes en effet quatre à cinq maisons occupées par des militaires saxons, qui, sur notre demande, voulurent bien nous en céder une que nous leur avions désignée comme étant la plus commode pour y loger nos chevaux. Nous pûmes les installer dans une grange où il y avait du foin et de la paille en abondance. C'était une bonne aubaine pour ces pauvres animaux.

Nous entrâmes dans la maison, où les habitants, chose rare, nous reçurent assez bien. Ils étaient quatre : un homme, une femme, un jeune homme, une jeune fille. Nous demandâmes à manger, en montrant des espèces sonnantes. On mit au feu une vaste marmite remplie de pommes de terre, puis on mit sur table du pain passable, des pommes de terre cuites dont nous fîmes un excellent repas, le meilleur depuis Moscou.

Nous couchâmes dans cette maison, où l'on ne fit sur notre avis qu'un feu très modéré, et sur de la paille, ce qui nous avait si souvent manqué. Le matin, avant le jour, on avait mis des pommes de terre au feu. Lorsque nous nous levâmes pour les manger, le canon tonnait un peu en arrière de nous, à notre droite. C'était là que nous avions laissé la route de Vilna à Kowno.

Nous payâmes généreusement ces braves gens. Nous en reçûmes autant de remerciements, autant de bénédictions que nous avions mangé de pommes de terre. Nous prîmes par précaution chacun un morceau de pain en poche et nous partîmes.

Le bruit du canon avait cessé depuis un moment. Tout à coup, nous l'entendîmes en avant de nous.

L'officier qui nous avait indiqué ces maisons nous fit prendre un chemin qui côtoyait la route et en était tellement rapproché, qu'on entendait parler les Russes sur la route : nous doublâmes le pas et, sortant de la forêt, nous vîmes

la route à notre droite et que nous n'étions pas encore à la hauteur de notre arrière-garde. Quelques Cosaques nous approchèrent de près mais nous voyant marcher en ordre, ils pensèrent que nous étions les derniers d'une troupe plus nombreuse. Ils ne nous attaquèrent pas. Arrivés à hauteur de notre arrière-garde, nous continuâmes à tenir la route pour rejoindre notre corps. On fit ce jour-là une assez forte journée, après laquelle nous couchâmes au bivouac, fort heureux de trouver le peu de vivres dont nous nous étions pourvus le matin.

Ce nommé Chaudet, adjudant-major, était un être d'une nature toute particulière. Il était Bourguignon. Il avait un cheval de l'espèce du mien, facile à nourrir de paille, aussi mauvaise qu'elle fût, ou de fumier à défaut de paille. Chaudet, qui était bien constitué et âgé d'environ trente ans, montait à cheval le matin au départ du bivouac, laissant la bride sur le cou de la bête, les mains dans les poches du pantalon, sans dire un mot et répondant peu aux questions qu'on lui posait.

Il faisait chaque jour un petit somme sans descendre bien entendu de son cheval. Il ne se plaignait jamais de la faim, ni du froid, était très actif, très bon militaire, ne descendait pas de cheval dans les haltes et, pour le faire le soir, attendait que le bivouac soit bien établi.

La misère ne fut pas moins grande de Vilna à Kowno qu'elle ne l'avait été avant Vilna ; mais comme il n'existait plus que les hommes les plus robustes et les mieux constitués, la route était moins couverte de cadavres.

D'un autre côté, comme il restait peu de chevaux, leur chair, qui avait été notre principal aliment, devenait très rare.

Nous arrivâmes à Kowno. C'était encore un lieu désiré. On savait qu'il y avait là un magasin de vivres. La cohue flottante y arriva encore la première. La ville qui n'est pas grande, se trouva être encombrée par l'armée roulante.

Lorsque nous y arrivâmes, les vivres étaient au pillage ; les mêmes scènes qu'à Vilna se produisirent. Une large place, devant le magasin à eau-de-vie était couverte de cadavres ; les maisons étaient envahies. On se bousculait.

En arrivant, nous cherchâmes à nous caser, nous et nos chevaux. Nous trouvâmes près du Niémen, au fond d'une

cour, une espèce de fournil ; nous y plaçâmes d'abord nos chevaux, ne réservant pour nous qu'une petite place près de la cheminée, où nous nous proposions de faire du feu.

En rangeant les chevaux, je sentis rouler quelque chose sous mes pieds, dans de la mauvaise paille. Je tâtai : c'étaient des pommes de terre. Pendant que quatre d'entre nous restaient au logis pour garder les chevaux, faire du feu et cuire les pommes de terre, nous allâmes, les deux autres, au magasin.

La place couverte de mourants offrait un spectacle affreux.

Pourvus d'un vase de cinq à six litres d'eau-de-vie et d'une brassée de biscuits, nous cheminions vers le logis, quand une phalange affamée se jeta sur mon camarade et lui enleva sa proie. Mon vase fut renversé. J'en pris un autre. Je me procurai même un pain de munition qu'un officier du 17e de ligne m'offrit. Nous rentrâmes au logement, où nous fîmes au moyen de nos provisions un repas qu'on pouvait, étant donné les circonstances, trouver excellent.

Le matin, au point du jour, les Russes tentèrent d'enlever la ville de vive force. Les hommes valides restèrent à leur poste ; quelques pièces de canon placées sur des ouvrages en terre calmèrent l'ardeur de nos ennemis ; mais leur nombre croissant constamment, on donna l'ordre de déguerpir, ce qui se fit d'autant plus facilement que nous pouvions passer le fleuve, non seulement sur un pont, mais sur la glace.

A Kowno, on avait pu trouver à se rassasier et on pouvait emporter quelques vivres. Notre petite association en sortit de quoi vivre deux ou trois jours. Nous avions souvent passé une semaine avec moins.

Les défenseurs de Kowno formèrent l'arrière-garde. Nous réunîmes le plus de monde possible pour opposer au besoin quelque résistance aux Russes qui paraissaient vouloir nous serrer de près.

En sortant de Kowno, nous avions à monter une pente longue et rapide, entièrement couverte de verglas. Nous la gravissions avec une extrême difficulté ; hommes et chevaux tombaient à chaque instant.

On avait fait partir de Kowno, avant le jour, un caisson chargé de tonnelets remplis de pièces d'or de vingt francs. C'était, disait-on, la caisse générale de l'armée. On y avait

attelé douze chevaux qui ne parvinrent qu'à environ deux tiers de la montée. Là, les chevaux qui étaient tombés peut-être vingt fois, exténués, brisés, ne purent plus se relever.

Quelques soldats du train qui le conduisaient, sachant ce que ce caisson contenait, l'avaient ouvert et remplissaient leurs poches du précieux métal.

D'autres militaires voulurent avoir leur part. Les conducteurs repoussaient les nouveaux arrivants. On se donna des coups de crosses de fusil et même de baïonnette.

Ce caisson était arrêté sur le côté droit de la route, au-dessus d'un précipice affreux, d'une profondeur immense. Nous en étions encore à une centaine de pas, lorsque nous vîmes les hommes qui ne pouvaient parvenir à monter sur le caisson se mettre tous aux roues, et au coffre du caisson, pour le pousser dans le précipice.

Ce que voyant, ceux qui étaient devant voulurent en descendre, mais la plupart n'y parvinrent pas. Or, caisson, hommes et chevaux, tout fut précipité dans le gouffre.

Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, tout était tellement brisé, englouti, qu'on ne voyait plus rien.

Nous voulûmes faire quelques reproches à ceux qui avaient commis cette action infâme. Ils étaient dans un état d'irritation qui approchait de la rage.

Notre nouvelle destination était pour Thorn. C'était une énorme route qui nous restait à faire : cinquante lieues au moins ; puis nous avions eu tant de déceptions, et rien ne nous disait, d'ailleurs, que c'était là le terme de nos souffrances. L'armée était divisée en trois parties : nous allions sur Thorn, la droite, à Dantzig, la gauche sur Varsovie. L'ennemi nous suivait encore, mais de moins près que précédemment.

Après quelques jours de marche, on put se procurer quelques vivres, à un haut prix, il est vrai, mais c'était pourtant quelque chose. Les Juifs qui, dans ces pays, tenaient en main tout le commerce, venaient sur notre passage, couverts de grands manteaux, sous lesquels ils avaient du pain. Moyennant un rouble, environ 4 francs, ils faisaient le sacrifice de nous abandonner un pain de mauvaise qualité pesant environ une livre.

A l'arrivée des débris du régiment, il fut reconnu par la distribution strictement faite des billets de logement, que nous arrivions à Thorn vingt-cinq officiers, reste des quatre-vingt-dix-huit présents lors de l'entrée en campagne, et trois cent douze sous-officiers et soldats reste de trois mille quatre cent soixante présents sous les armes au moment d'entrer en campagne.

A Thorn, le nouvel ennemi dont personne ne se méfiait, c'étaient les poêles. A cause de la rigueur du climat et de l'abondance du bois, les poêles étaient fortement chauffés.

Des malheureux, une fois installés près de ces poêles, ne les quittaient plus. Après avoir si longtemps souffert du froid, ils étaient éprouvés par la chaleur d'une manière funeste. En peu de jours, plus de quarante hommes périrent. On fut obligé de réunir les autres dans des locaux chauffés avec modération. Sans quoi, il n'en serait point resté.

Nous perdîmes à Thorn le brave général Guyardet, que nous avions eu beaucoup de peine à y faire arriver, puis notre major. Le commandement du régiment resta à un chef de bataillon.

En sortant de Thorn, après un repos de douze jours, il fut constaté dans une revue que nous étions présents vingt-quatre officiers, deux cent quatre-vingt-huit sous-officiers et chasseurs.

Dans ce nombre, un tiers environ avaient des blessures ou des infirmités résultant de la gelée et étaient par conséquent sans armes[1].

CAPITAINE GERVAIS

Texte établi par madame HENRY COULLET

FIN

1. Gervais, à la suite de cette dramatique odyssée, fut envoyé avec les débris de son régiment à Mayence. Il participa aux campagnes de 1813 en Allemagne et y fut fait prisonnier. Revenu en France après 1814, il regagna son village où il s'établit. Rappelé en 1815, il ne prit pourtant pas part à la campagne qui devait se terminer par le désastre de Waterloo. Après la seconde abdication, Gervais retourna à Ozouer, où il acheva paisiblement sa vie.

EN PASSANT AU PORTUGAL

Lisbonne se masse au creux de sept collines et en couronne les hauteurs. Des rues étroites, où les autos se précipitent avec une audace enivrée, dégringolent tout droit. Aux balcons sèchent des chemises flottantes qui jouent un pavoisement perpétuel. Pieds nus dans leurs savates, des vendeuses de poisson, les *varinas*, déambulent, le panier sur la tête. Çà et là se dressent de grands palais d'un rose bonbon ou couleur camomille, précédés de porches à colonnes. On longe des jardins secrets, cachés derrière de longs murs. Puis les maisons s'écartent, et, du sommet d'une terrasse, la vue plonge sur la rade ensoleillée ou sur le vaste amphithéâtre de la ville, amoncellement de cubes d'où monte une rumeur assourdie.

Le centre de Lisbonne fut démoli par le fameux tremblement de terre de 1755 et reconstruit selon un plan rationnel où les rues se coupent à angle droit. Bavardes et populeuses, elles mènent à des places régulières où l'animation augmente. La plus belle, la place du Commerce, carrée, bordée de palais à arcades, s'ouvre sur le Tage, frémissant de petites vagues, chargé de barques et de vaisseaux. Ainsi la cité semble s'offrir à l'océan qui remonte jusqu'à elle.

A ces noces mystiques préside la statue de Joseph Ier chevauchant un petit cheval bien rassemblé. Ce souverain de bronze, d'un vert strident, tourne, selon la lumière, au jade et à l'émeraude. Un matin, je l'ai vu d'une pâleur glauque de

noyé. De tels changements de ton en font la statue la plus sensible que je connaisse.

Suivons la rive. Après l'Arsenal et des rues bruyantes où s'embouteillent des tramways, nous parviendrons, par un boulevard presque désert, à la tour de Belem. Là s'embarquèrent les grands navigateurs du xve siècle, et c'est en hommage à leur audace, en remerciement à la Providence, que fut bâti, à côté, le fameux couvent des Hiéronymites.

Quelle scène extraordinaire dut fournir ce départ ! Sonneries de cloches, cierges allumés en plein air, bourdonnement des cantiques. Et une foule immense entourant avec angoisse un petit groupe d'hommes résolus. Ils avaient communié, reçu une absolution générale. Ils dirent adieu, peut-être pour toujours, montèrent dans leurs petites caravelles, pas plus grosses que des bateaux de pêcheurs, et s'en allèrent, entre le ciel et l'eau, vers l'inconnu ou le néant. Un tel événement est l'un des plus extraordinaires de l'histoire humaine. On ne comprendrait rien au Portugal, ni même au Portugal contemporain, si on ne lui consacrait pas quelques réflexions.

★ ★

Entichée de sa supériorité récente, aujourd'hui menacée, l'Europe oublie que, pendant de longs siècles, elle fut faible, craintive et humiliée. Les Musulmans l'occupaient en partie, encerclaient le reste. Quand nos lointains aïeux entreprirent les Croisades, ils n'agirent pas seulement en croyants fidèles, ou en aventuriers avides de voir du pays, ou en commerçants préoccupés de leurs importations : ils obéirent aussi à un calcul stratégique. Assiégés, ils tentaient des sorties.

Mais ils ne parvinrent ni à délivrer le Saint-Sépulcre, ni à fonder des comptoirs, ni à dominer la Méditerranée, qui demeura aux mains des Barbaresques. Seuls, les Génois et les Vénitiens parvinrent à trafiquer avec l'Orient. Les Croisades furent une défaite collective de l'Europe.

On s'y résigna, on déguisa l'échec sous la légende. Excepté au Portugal. Là vivait un prince de la dynastie d'Aviz, Henri, surnommé plus tard le Navigateur. Puisqu'il était impossible, songea-t-il, de traverser librement la Méditerranée, n'y

aurait-il pas une autre route à suivre pour atteindre aux régions défendues? Comment tourner l'adversaire?

Il alla s'installer au sud du pays, à la pointe du cap Saint-Vincent. Il réunit des mathématiciens, des géographes et des astronomes. Il étudia longuement des traités de cosmographie, il fit dresser des portulans. Il ouvrit des chantiers de constructions navales. Sous ses yeux s'étendait l'océan désert et ses houles mystérieuses. L'Orient était derrière lui, et cependant, pour mieux l'atteindre, il interrogeait l'horizon opposé où, chaque soir, s'enfonçait le soleil.

Sous ses auspices, partirent plusieurs expéditions, d'un rayon limité. Mais l'homme qui avait tout pressenti devait mourir avant que ses matelots eussent dépassé le cap Vert. C'est après lui que le rideau s'est levé sur le monde. Après lui que les Portugais franchirent, en 1471, l'Équateur, qu'en 1486 Bartholomeu Diaz doubla le cap de Bonne-Espérance, qu'en 1498 Vasco de Gama découvrit les Indes et Cabral, en 1500, le Brésil. En 1492, le Portugal avait découvert le Labrador; en 1500, ce fut Terre-Neuve et le Groënland. De 1505 à 1510, il occupe Ceylan, Madagascar, Goa. En 1520, il accomplit le premier tour du monde.

Ainsi, après l'anxiété des départs, au pied de la tour de Belem, éclatait la jubilation des retours. Ceux qu'on avait cru perdus, et qu'on avait peut-être oubliés, réapparurent après des années d'absence. Fatigués par les tempêtes, maigris, malades, mais l'âme pleine de visions et riant à Lisbonne retrouvée. Quels trésors rapportaient-ils dans les flancs étroits de leurs navires?

Pour comprendre les hommes du passé, il ne suffit pas de se figurer leur aspect, leur langage, de contempler ce qui nous reste de leurs œuvres : il faut concevoir l'idée qu'ils se formaient de l'univers.

Au moyen âge, la terre était plate et le peu qu'on en savait s'environnait de mystère. Parmi les multiples peurs dont souffrait l'homme d'alors, et dont beaucoup ont subsisté sous d'autres noms, il y en avait une qui a disparu et que j'appellerai la terreur géographique. Au delà du monde connu, s'étendaient des régions hostiles, peuplées d'animaux fabuleux, d'êtres maléfiques. On y subissait d'affreuses méta-

morphoses. Non loin du Portugal, des monstres surgissaient des eaux, l'air devenait ténébreux, la mer se mettait à bouillir. Les premiers navigateurs crurent peut-être qu'ils cinglaient vers l'enfer.

A leur retour, ils apprirent à l'Europe stupéfaite que le monde était normal et habitable. Il existait d'autres mers que la Méditerranée, beaucoup plus vastes, d'immenses continents qui regorgeaient de choses étranges et précieuses, où des hommes de couleurs différentes suivaient des usages bizarres, pratiquaient des religions surprenantes. Et la terre n'était pas plate, mais sphérique. Entièrement connaissable, limitée dans ses proportions, elle se trouvait suspendue dans l'infini.

Ainsi l'Afrique et l'Asie se rapprochaient, mais le ciel s'éloignait jusqu'à donner le vertige. Tous les cadres intellectuels sautèrent. Il n'y avait pas qu'un seul Dieu, qu'une seule morale, et la théologie s'était trompée. L'esprit humain se vit condamné au relativisme. Aussi bien que la géographie, la métaphysique était à refaire.

Une transformation du monde entraînant celle de l'homme intérieur, voilà le premier butin des navigations portugaises. Mais ces explorateurs furent aussi des conquérants. Avant d'être supplantés en partie par l'Angleterre et la Hollande, ils possédèrent presque toute l'Afrique et une grande partie de l'Amérique du Sud. L'empire des Indes fut à eux, ainsi que Singapour et les Indes aujourd'hui néerlandaises. L'Arabie, l'Éthiopie, la Perse, l'Afghanistan, le Thibet, la Chine, le Japon constituaient le « Patronage portugais de l'Orient. » Ce petit peuple de deux millions d'habitants à peine, ou plutôt de souverains, a régi le globe presque en entier. Quiconque voyage au delà des mers rencontre sous toutes les latitudes des témoignages — fortins à créneaux, tours blasonnées — de sa domination. De nos jours, les débris de ses possessions couvrent encore une surface équivalente à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Espagne et à l'Italie additionnées.

Cantonné à l'extrémité de l'Europe, éloigné des carrefours de la civilisation, le Portugal n'était qu'un rivage. Mais acculé à l'océan il se tourna vers lui et chercha son destin sur l'inconnu des vagues. Ce qui avait fait sa modestie et sa pauvreté fit sa puissance et sa splendeur. Maître des nouvelles

routes commerciales, il acquit le prestige en même temps que l'hégémonie.

Lisbonne devint le plus grand port de la chrétienté, le marché universel, le centre du monde. Toutes les richesses du globe y affluèrent en même temps que tous les continents, toutes les races s'y donnèrent rendez-vous. Des hommes jaunes, noirs, bruns, en ambassadeurs chargés de présents ou en esclaves, par milliers. Des animaux étranges, tels les singes qui ressemblent à l'homme et les perroquets qui parlent comme lui. Des éléphants et des rhinocéros figurèrent dans les cortèges royaux. Sur les quais se déversèrent des cargaisons d'épices et de parfums pour enchanter les sens : gingembre, cannelle, safran, santal. Et puis l'ivoire et l'ébène, le coton et le riz. De même que le Portugais fut le premier homme blanc qui fréquenta d'innombrables populations exotiques, de même le premier Européen qui eut sur sa langue la saveur du thé ou celle du sucre fut un Portugais. Et pour ajouter à l'orgueil, au plaisir d'un peuple prodigieusement comblé, l'or et l'argent, les perles et les émeraudes coulèrent sur Lisbonne en éblouissantes cascades.

★ ★

La campagne portugaise se dispose en petites vallées tournantes, entre des collines qu'étoffent des bois de pins et de chênes verts, des masses grises d'oliviers, des eucalyptus aux nudités frissonnantes. Bien cultivée, avec des champs de blé, des rameaux de vignes suspendus d'arbre en arbre, on dirait un paysage de Virgile.

Ailleurs, la plaine s'étend, peu peuplée, monotone et grande. Ou bien le sol se relève, devient montagneux et sévère. Ou bien, baignée par le Tage, dans un tiède climat, la nature sourit de paresse heureuse. Partout les formes de la terre se composent et se modèlent, comme si, parvenue à son extrémité, l'Europe, avant de s'abîmer dans les flots, voulait faire entendre une dernière harmonie.

Au soleil, le crépi blanc des maisons basses rayonne, à l'ombre, il prend un ton de perle. Sous la chaude lumière, d'une douceur fondante, crémeuse, presque sucrée, les toits de tuiles

rouges passent au rose éteint ou virent à l'orange. Les portes, les encadrements de fenêtres sont peints d'outremer. Certaines façades s'habillent de faïences éclatantes. A cette terre paisible et modérée, l'homme a ajouté de vifs rehauts de couleur.

Des paysans en bonnets phrygiens conduisent des bœufs aux cornes élancées. Des femmes enveloppées de voiles noirs, qu'elles ramènent parfois sur le visage, d'autres, pieds nus et l'amphore sur la tête, des garçons assis sur des bourricots qui trottinent, rappellent l'Orient et sa population millénaire.

A Nazaré vit une peuplade de pêcheurs en chemises et pantalons à carreaux — noirs et blancs, rouges et verts, ou bleus et violets. Au nord du pays, des filles de la campagne se montrèrent magnifiquement bariolées d'écarlate et de soufre, ornées de boucles d'or, de lourds colliers d'or : quand elles quittent l'ombre pour entrer dans le soleil, elles se mettent à flamber.

Dans une salle basse, où bourdonnaient des guitares soutenues par un hautbois rêveur, elles dansèrent. Ce n'étaient pas, comme en Espagne, des cambrements de reins, la parade du désir. Mais, vive et chaste, une suite d'invites et de légers dédains, de saluts presque cérémonieux et de dérobades sans rancune, qui faisait songer à un menuet campagnard. Les regards souriaient, les doigts claquaient à peine, tandis que s'entre-croisaient des pieds rapides, avec allégresse, mesure et courtoisie.

C'est de ce fonds rustique que le Portugal a tiré sa force et son courage. Lisbonne ne ressemble pas aux provinces. Elle doit à sa situation géographique d'être devenue la métropole, mais elle ne résume pas le pays : parfois elle paraît le masquer. Avec ses foules composites, métissées, où apparaissent, ici et là, des visages négroïdes, des visages asiatiques — alors qu'au nord vivent de grands Celtes blonds — elle est le produit de l'histoire, elle n'en est pas la cause.

Il est d'autres capitales portugaises : Porto, grande ville commerçante et vineuse, Evora, bourgade de granit et de marbre, moitié mauresque, moitié gothique, Braga, cité noble et solennelle, Coïmbre, citadelle de l'intelligence, où des étudiants en redingote et en cape noire discutent le long des chemins de ronde. Dans ces lieux élus, les rois ont tenu

leur cour, des foyers spirituels furent allumés. C'est à Lisbonne qu'éclataient les révolutions stériles. C'est de Braga, de Porto que sont venues les révolutions fécondes.

Au Portugal, les monuments du passé sont souvent aussi des sanctuaires. Si l'on a désaffecté les couvents, il subsiste dans les nefs, à travers les cloîtres, une pensée de prière qui monte vers Dieu ou s'adresse à la patrie. Alcobassa est une haute église cistercienne, d'une nudité blanche et pure, construite pour commémorer les victoires contre les Maures. Batalha, magnifique édifice d'un gothique flamboyant, glorifie la victoire d'Aljubarotta sur les Espagnols, qui consacra l'indépendance portugaise : une sentinelle en armes y veille sur les deux soldats inconnus de la grande guerre. Tomar, crénelé, avec son église ronde comme celle de Jérusalem, ses jardins suspendus, ses cloîtres Renaissance et ses cloîtres gothiques, fut le donjon des Templiers, puis des chevaliers du Christ. Mafra est une sorte d'Escurial où la mémoire des Bragance est pieusement conservée.

Tous ces monuments sont ornés comme des reliquaires. Et de même que ses explorations lointaines continuaient les Croisades et qu'ainsi, chez lui, le moyen âge et la Renaissance se confondent, le Portugal a inventé, avant tout le monde, un style qui est déjà du baroque et qui, du nom de Manuel le Fortuné, souverain de l'apothéose portugaise, s'appelle le manuélin.

Style composite et redondant qui s'inspire des découvertes d'outre-mer pour mieux les glorifier. L'artiste qui le conçut était un sédentaire, mais, s'inspirant des récits des voyageurs, copiant ce qu'ils avaient rapporté, rêvant sur ce qu'il ne verrait jamais, il enchevêtra dans la pierre les cordages et les chaînes, les algues et les coraux ; il fit monter des colonnes enlacées de lianes comme des troncs de palmier. L'exubérance de ce décor végétal et marin rappelle tour à tour le Mexique, l'Inde et la Chine. On dirait du gothique panthéiste. Et ce poème fastueux et colonial, échevelé, grouillant et baveux, transpose les forêts équatoriales en églises, les navires en châteaux, se charge des dépouilles exotiques, embaume les parfums des épices et les odeurs africaines, chante la croisière en même temps que la croisade. Ailleurs

on se plaindrait d'une telle surabondance. Elle est ici à sa place.

Le style manuélin, c'est de l'architecture enivrée — enivrée d'audace et de gloire, d'aventures extraordinaires et de lyrisme enthousiaste. Par beaucoup de traits, l'histoire du Portugal ressemble à une chanson de geste. On y trouve à foison, comme dans un roman de chevalerie, des épisodes héroïques et des épisodes galants. Ce n'est pas un hasard si *Amadis des Gaules* a pour auteur un Portugais. Au temps du roi Jean, des seigneurs lusitaniens ayant appris que de nobles Anglais avaient offensé des dames, partirent pour l'Angleterre, à travers beaucoup de périls, pour leur en demander raison. Dom Pedro et Inès de Castro vécurent un drame de passion et de sang que chanta Camoëns. Et quelle belle histoire que celle du prince Fernando d'Aviz qui, retenu comme otage par les Marocains, demeura pendant sept ans dans une geôle infecte, où il mourut, refusant d'être échangé contre Ceuta! Lors d'une terrible défaite en Afrique, où un jeune roi partit impétueusement à l'assaut, toute la noblesse portugaise fut massacrée, mais laissa sur le champ de bataille d'innombrables guitares.

Le mysticisme chevaleresque des Portugais d'autrefois, leur fidélité courtoise, leur témérité juvénile trouvèrent l'expression la plus haute dans leur croyance religieuse. Pendant de longues années, ils combattirent durement les Maures pour les chasser des terres chrétiennes. Et quand ils partirent pour leurs grandes navigations, ils peignirent la croix du Christ sur leurs voiles [1]. Ce n'étaient pas seulement les Lieux Saints qu'ils voulaient affranchir, mais le monde entier pour l'offrir à Dieu.

Ainsi, en s'emparant de la terre, ils n'oubliaient pas le Ciel. Les grandes entreprises humaines sont celles que dictent ensemble la foi et l'intérêt. Le Portugal, s'il a obéi à un désir de découvertes et à un désir de conquêtes, s'est également inspiré d'un désir de mission. Ces trois idées illuminent son passé. Peu de peuples peuvent s'enorgueillir d'un pareil héritage.

1. La première traversée de l'Atlantique en avion fut accomplie par deux officiers portugais. Ils avaient fait peindre en rouge la croix du Christ sur les ailes de leur appareil, à l'imitation des caravelles, et ils emportèrent avec eux un exemplaire des *Lusiades*.

* *

Assurément, les Portugais ne furent pas tous des troubadours et des missionnaires. On ne conquiert pas un si vaste empire sans exactions, meurtres et rapines. Les belles histoires galantes ont un envers : quand dom Pedro fit torturer les assassins d'Inès de Castro, il les injuria pendant les heures interminables de leur supplice et comme, à son gré, ils ne souffraient pas assez, il arracha lui-même leurs cœurs de leurs poitrines et les dévora tout crus. Ensuite, il tira sa bien-aimée de son cercueil et obligea les seigneurs de la Cour à baiser la main du cadavre.

Mais la tendance, chez un peuple, à idéaliser son passé, à en faire un *romancero* sentimental, un poème d'amour et de bataille, je la trouve significative. Dans cet embellissement et cette amplification du réel, dans cette rhétorique de l'âme, aidée d'une duperie volontaire, je distingue une nostalgie de la grandeur et de la poésie, une façon de se raidir contre la banalité et de croire encore à ce qui, hélas, n'est plus.

Car si le Portugal fut puissant, cette puissance ne dura pas. Il était paradoxal qu'un si petit État gouvernât la planète, et les paradoxes ne sont qu'une forme provisoire de la vérité.

Le désastre d'Alcazar-Quivir, en 1578, au Maroc, entraîna la ruine militaire du Portugal. Puis l'Espagne se jeta sur lui et le conquit pour soixante années, durant lesquelles elle se fit prendre une grande partie de ses possessions. Quand il recouvra son indépendance, il se trouva singulièrement diminué.

Sans doute, il continua d'entasser les richesses. Mais ces fortunes aisément gagnées déshabituèrent les gens de l'effort, privèrent toute une société des gênes nécessaires pour entretenir la vaillance. Trop de facilités, de jouissances, de gaspillage corrompirent le pays. Les excès sanguinaires de l'Inquisition l'avaient affaibli, l'avaient empêché de se transformer spirituellement. Par comparaison on voit quel bonheur ce fut pour l'Angleterre du XIXe siècle que sa prospérité impériale coïncidât avec une époque de contrainte morale et de renouvellement religieux : au prix de quelque hypo-

crisie, le victorianisme conjura par de sévères disciplines les conséquences d'immenses profits.

Qu'est-il resté au Portugal de ses fabuleux trésors? Peu de chose, en dehors de grandioses souvenirs. Quelques beaux palais et quelques symboles... La chapelle de la Madre de Deus, dans un couvent désaffecté au bord du Tage, présente un ensemble rutilant de sculptures dorées et de faïences bleues. L'éclat est celui du soleil quand il scintille sur l'eau. Pour un peu, on fermerait les yeux, ébloui, devant ces chatoiements de lumière, ces feux immobiles. Mais cette gloire d'apothéose étincelle dans une église vide.

Installé dans un ancien manège royal, un musée aligne, sur deux rangées, une trentaine de carrosses magnifiques, hauts sur roues. Leurs vastes caisses, ornées, historiées, couvertes de peintures et de dorures, aux somptueuses tentures de damas, aux larges panneaux de vitres, ont promené des souverains, des princesses, des archevêques parmi les acclamations populaires. Cette assemblée de voitures, reluisantes comme de grands seigneurs en habits de cour, est d'une solennité, d'un orgueil et d'un luxe incroyables. Mais c'est une splendeur dételée : lorsqu'on approche la tête d'une portière, on sent aujourd'hui la naphtaline.

Il existe encore à Lisbonne une rue de l'Or et une rue de l'Argent : elles n'abritent plus que de modestes bijouteries.

★ ★

De même qu'au thème pathétique du départ avait succédé celui des retours dans l'enthousiasme — mais peut-être n'étaient-ils pas triomphants pour tous, car il est parfois mélancolique, ou dangereux, de revenir — le thème de l'impérialisme fit place à celui de la décadence.

Avec des arrêts dans la descente, des recommencements d'ordre, comme au temps du marquis de Pombal. Pombal est décrié par le régime actuel, assez injustement. Car ce despote du siècle des lumières est, par certains côtés, un précurseur de la dictature d'aujourd'hui. Mais enfin, au XVIIIe siècle, le traité Methuen enchaîna le Portugal à l'Angleterre. Au XIXe, il fut ravagé à trois reprises par les invasions françaises.

En 1822, il perdit le Brésil, d'où il tirait l'or et le sucre. Ses souverains, divisés contre eux-mêmes, furent médiocres, s'entêtèrent dans l'absolutisme. Les libéraux, qu'il est convenu aujourd'hui de vilipender, mais dont certains furent des esprits d'élite, animés d'intentions généreuses, introduisirent sans discernement des institutions qui ne convenaient pas au pays. Sauf en littérature, où il produisit de grands écrivains et notamment un romancier de génie, Eça de Queiroz, le Portugal déchut de plus en plus. Il avait été un pays puissant, noble et fier, il redevint un petit pays, pauvre et désordonné.

L'inconvénient, pour un peuple, d'avoir accompli de grandes choses, c'est que, justement, elles sont faites. Son destin devient une chose du passé. La décadence consiste peut-être à convertir toutes ses espérances en souvenirs.

On ne comprendrait rien aux Portugais modernes si l'on méconnaissait qu'ils ne prenaient pas leur parti de cette déchéance, qu'ils souffraient d'avoir perdu l'empire du monde et de se voir désormais faibles et inécoutés. Obsédés par leur passé glorieux, mais devenus sceptiques sur eux-mêmes, leur complexe d'infériorité s'aggravait en complexe d'humiliation.

D'où, chez eux, une tristesse chronique. Elle étonne d'abord, on refuse d'y croire. Dans cette atmosphère lumineuse, sur cette terre féconde, comment se plaindre?

★ ★

Ce qui apparaît d'abord, chez les Portugais, c'est la gentillesse souriante, une délicieuse bonhomie, la souplesse à vivre. Rien de l'âpreté, de la hauteur, du nihilisme espagnols. « Nous ne sommes pas cruels », s'exclament-ils tout de suite quand on leur parle de leurs voisins. Vingt personnes m'ont répété que les corridas portugaises excluent l'éventrement des chevaux, la mise à mort du taureau.

Ils ont infiniment de grâce dans les manières et de courtoisie ; ils s'empressent, ils vous prodiguent des amabilités. Mais peut-être, malgré leur sincérité, ne faut-il pas prendre leurs offres au pied de la lettre. Éloquents et même bavards,

souvent leurs excellentes intentions s'évanouissent en paroles. Une des raisons de leur charme tient à leur passion de la poésie. Beaucoup d'entre eux écrivent des vers, non pour les publier, mais pour se faire plaisir. Ils romancent volontiers la vie. Presque tous sont sensibles, impressionnables même, et susceptibles. Sans le vouloir, on leur ferait aisément de la peine ou on les fâcherait, et ils passeraient de la tolérance à la colère. Race nerveuse, mobile et séduisante.

Leur climat, disent-ils eux-mêmes, est amollissant et porte à la paresse. Pendant de longs mois, la chaleur est accablante.

A Lisbonne on se lève très tard. Avant midi, vous ne trouvez presque personne dans les bureaux. On flâne par la ville, on se groupe sur les places encombrées. Rue Chiado, des personnalités importantes se rencontrent chaque jour, discourent, regardent les femmes qui passent. Tout le monde est en retard aux rendez-vous. On dîne vers neuf, dix heures du soir. On se couche à trois ou quatre heures du matin. Elle est très agréable pour l'étranger cette sensation nouvelle que le temps ne compte plus, que, pour ainsi dire, les montres sont arrêtées. La vie s'étend devant vous, sans obligation d'horaires. Les nuits paraissent illimitées.

Une des occupations préférées des Portugais, m'affirment certains d'entre eux, c'est de penser à l'amour, d'en parler et de le faire. Ils sont voluptueux et précoces. Beaucoup de maris — encore une fois je redis ce que j'ai entendu — ont des faux ménages. Leur femme ne s'en offusque pas toujours : elle porte le nom, elle est la mère des enfants et elle estime qu'elle a la bonne part. La question est de savoir où l'on place son amour-propre. Mais de la sorte, le respect du foyer est maintenu et la polygamie préservée. Jamais de divorce, bien sûr : ni l'Église ni la société ne l'accepteraient. Une dame m'a même affirmé avec fierté « qu'on ne comptait pas au Portugal une seule annulation ».

Eh bien, dira-t-on, les Portugais réunissent beaucoup de conditions de bonheur. Alors pourquoi leur tristesse? Peut-être justement à cause d'un climat trop beau, de la satisfaction trop facile des désirs, de l'oisiveté, de l'attente perpétuelle. Habiter en bordure de l'Europe, relégués loin des grandes capitales où se fait l'histoire d'aujour-

d'hui, où se créent les modes, où naissent les nouveautés de l'esprit, les persuade de leur délaissement.

Peut-être aussi le métissage, dont j'ai parlé, s'il enrichit la sensibilité et la complique, crée-t-il de l'inquiétude, des désaccords intérieurs. Qu'on pense aussi à la gêne des classes moyennes, qui entraîne des privations pénibles et de l'amertume. Le peuple est très pauvre et se nourrit mal. A Lisbonne surtout, la tuberculose exerce des ravages : le gouvernement s'efforce de les combattre, mais il faudra encore des années pour renouveler l'hygiène du pays.

La tristesse, les Portugais, gens raffinés, en tirent de subtiles jouissances. Ils la cultivent délicatement, ils la savourent. Ils aiment être malheureux. Leur sentiment préféré, ils l'appellent *saudade*. Terme intraduisible dans notre langue, car il désigne des regrets inutiles, des souhaits impossibles, une langueur de l'âme, une inguérissable nostalgie, et ce ne sont pas là des émotions généralement françaises. On trouverait son équivalence dans le mot germanique de *Sehnsucht*. Mais la *saudade* est discrète, indemne de phraséologie, enfouie au dedans de l'être.

Les *fados* en donnent une expression d'ailleurs dégradée et contre laquelle bien des Portugais protestent. L'origine de ces mélodies brèves et gutturales est obscure. Les uns y voient des chansons de bord, d'autres prétendent qu'elles furent apportées du Brésil, il y a plus d'un siècle, et qu'elles ne sont pas sans parenté avec des chansons nègres. Peu m'importe. Il faut aller les entendre dans des cabarets populaires et les écouter comme des confidences transposées qu'à moitié seulement on comprendrait. Plainte d'un être qui rêve d'autre chose et d'ailleurs. S'il est déçu, c'est qu'il se faisait de l'amour, de la vie, du plaisir une idée trop belle ; c'est qu'il réclamait l'absolu. Voilà pourquoi, me semble-t-il, ces *fados* voluptueux et romanesques ont souvent, quel que soit leur sujet, un accent religieux.

Le chanteur qui les module n'épuise pas leur signification. Il faut observer, autour de lui, l'attitude de l'assistance. Elle écoute avec une attention stupéfiée; les têtes sont plongées dans les mains, les yeux deviennent fixes. Chacun subit l'intoxication de ces appels étranglés, de ces gémissements

anxieux. On dirait que sa vie entière repasse devant chaque auditeur et qu'il en constate le néant.

Alors, sûrement, renaît dans l'esprit de chacun, même du plus humble, le souvenir de la grande époque, du temps où tout Portugais était un héros et un prince. Plus profondément que la tristesse individuelle, le *fado* exprime la détresse historique, l'inutile regret d'un âge révolu, l'amertume d'une écrasante comparaison.

★ ★

C'est pourquoi l'essentiel de l'œuvre de M. Olivier Salazar, président du Conseil et dictateur, me paraît être de vouloir changer l'idée que les Portugais se font d'eux-mêmes.

On sait qu'en 1910, le roi Manuel ayant dû abdiquer, la République avait été proclamée à Lisbonne. Malheureusement le nouveau régime ne sut pas régénérer le pays. Bien au contraire. Les grèves, les convulsions politiques se succédèrent. De 1910 à 1926, on compta huit présidents de la République et quarante-trois ministères. La gabegie financière prit d'effarantes proportions. Quand les abus et les désordres étaient devenus trop scandaleux, une insurrection, soutenue par des organisations terroristes de révolutionnaires professionnels, remplaçait le clan au pouvoir par une autre équipe qui, après quelques belles promesses, se mettait à son tour à dévorer l'État.

Les coups de force étaient ainsi devenus une sorte d'institution, une espèce de saignée sociale. Parfois, les bateaux de guerre ancrés dans le Tage ouvraient le feu sur les ministères ; parfois, c'était l'armée qui installait ses mitrailleuses dans les rues. En haut de la belle avenue de la Liberté, un parc public était organisé en permanence en réduit fortifié, avec des emplacements de pièces, et, entre deux révolutions, les étrangers le visitaient comme une des curiosités de la ville.

La population assistait, résignée, à ces sanglantes bagarres. Certains jours, me raconte-t-on, une inquiétude mystérieuse se répandait partout. Puis éclataient soudain les rafales de tir, le tonnerre des bombardements. On se terrait chez soi et l'on attendait, car ce n'était jamais très long. Un de mes interlocuteurs, en l'une de ces occasions, demanda à une

vieille tante si elle avait eu peur : « Ma foi non, fit-elle, j'ai eu bien plus peur de l'orage. »

A ce régime, la nation s'épuisait. Des patriotes tentèrent d'y remédier. Déjà, sous le règne de don Carlos, son ministre, Joao Franco, avait imposé des réformes. Mais le roi et l'héritier présomptif furent assassinés dans leur landau au coin de la place du Commerce. En 1918, le président Sidonio Paës, un brave homme qui avait également essayé de remettre de l'ordre, fut assassiné à son tour. Enfin, en 1926, le maréchal Gomes da Costa, assisté du général Carmona, aujourd'hui président de la République, s'empara du pouvoir.

Mais les généraux n'ont pas de compétences économiques. Ils prirent comme ministre des Finances un jeune professeur de l'Université de Coïmbre, nommé Salazar. Celui-ci avait naguère été élu député, mais, dégoûté d'emblée par le milieu parlementaire, il n'avait passé que deux heures à la Chambre. Il accepta cependant d'être ministre, mais lorsque ses collègues élevèrent des objections contre ses premières réformes, il repartit derechef pour Coïmbre. A cette époque, sa grande force était de s'en aller.

On le rappela bientôt en lui donnant des garanties. Et il obtint si vite de tels résultats qu'on lui confia la présidence du Conseil. Il y a eu, en mai dernier, dix ans qu'il exerce le pouvoir.

Qui donc est Salazar ? Grand, mince, des yeux noirs attentifs dans un visage fin et bronzé qui s'éclaire parfois d'un sourire jeune, ce fils d'un paysan frappe par sa distinction raffinée, sa parole mesurée, son expression à la fois méditative et résolue. C'est un intellectuel d'action, un mystique réaliste, un audacieux modeste.

Il a commencé par des études de théologie, puis il s'est tourné vers le droit, surtout le droit financier. On le dit frugal, austère, ascétique même. Il vit dans un petit appartement avec une vieille bonne. Il s'acharne au travail, assidu, méthodique. Il ne dépense rien pour lui-même : quand il se cassa la jambe, il y a quelques années, dans l'exercice de ses fonctions, il refusa toute indemnité officielle et vendit un champ pour payer sa clinique. Il déteste le bavardage et le temps perdu, l'ostentation et le plaisir.

Il aime la musique et les fleurs. Il aime aussi beaucoup les enfants. Chaque jour, m'a dit quelqu'un qui le voit de près, il fait venir la fille de son chauffeur, âgée de cinq ans, il la prend sur ses genoux et il lui apprend à lire. Ce grand ministre est humain.

Ses premières mesures furent financières. En quelques mois, à la stupeur des Portugais et de l'Europe, il équilibra les recettes et les dépenses, amortit le déficit et réforma le système des impôts. Depuis dix ans, en dépit de la crise mondiale, le budget du Portugal présente des excédents.

M. Salazar supprima la franc-maçonnerie et les partis politiques. Depuis 1933, la Constitution portugaise est autoritaire et corporative. Il supprima aussi d'innombrables abus. Un seul exemple de ces derniers : avant lui, vingt mille personnes voyageaient gratuitement sur le réseau du Nord.

Il construisit des routes — avant lui on ne pouvait pas circuler en auto au Portugal — des hôpitaux, des écoles, une flotte de guerre. Il développa le réseau téléphonique, équipa des ports, créa des œuvres d'hygiène et d'urbanisme et, par l'intermédiaire du secrétariat de la Propagande nationale [1], soutint efficacement la vie intellectuelle du pays.

Mais l'essentiel de sa révolution, j'y reviens, est d'ordre psychologique. Il changea, disons qu'il commença de changer l'attitude des Portugais devant la vie. Il leur rapprit les exigences de l'existence collective et leur inculqua, en suprême pédagogue, des notions civiques. Les désordres antérieurs, l'égoïsme et le scepticisme des particuliers, leur mépris de l'État avaient éparpillé et disloqué le pays. M. Salazar s'efforça de le revertébrer moralement, de lui redonner, par le système corporatif, une structure sociale.

Fermant l'ère de la décadence, il ouvrit à ses compatriotes des perspectives d'avenir. Il ne s'agissait plus d'utiliser l'État pour soi, mais de le servir ; de ressasser avec mélancolie les gloires anciennes, mais de les rendre actuelles. Il fallait que les Portugais d'aujourd'hui pussent regarder en face leurs grands ancêtres.

1. M. Antonio Ferro, journaliste de grand talent qui dirige ce service, a publié un volume, *le Portugal et son chef*, dont la lecture est indispensable à quiconque s'intéresse à ce pays.

C'est pourquoi je considère comme une de ses principales réformes celle qu'institua l'Acte colonial de 1930. Les Portugais savent bien quels risques courent leurs colonies : d'où leur alliance avec l'Angleterre et leur participation à la guerre de 1914. Il est dangereux de posséder de si vastes territoires hors d'Europe, alors que des nations puissantes et riches en hommes, avides d'expansion, n'ont rien. M. Salazar décréta qu'il n'existait plus des colonies, mais un empire, lequel comprend une métropole et des possessions d'outre-mer, étroitement liées, également sacrées, intouchables. Il déclara, et chacun le répète après lui, que le Portugal, loin d'être un petit État, est un grand pays.

Dire aux gens qu'ils sont forts, c'est leur donner de la force. Les Portugais d'aujourd'hui se redressent et, parce qu'ils croient en eux-mêmes, deviennent ce qu'ils rêvaient. « Nous perdions tous nos matches de football contre les Espagnols, me dit quelqu'un. Depuis Salazar, nous les gagnons. » Les Brésiliens, qui désavouaient volontiers leur parenté avec les Portugais, maintenant la revendiquent. Le verbe « portugaliser », qui était péjoratif, est maintenant flatteur. Grâce à Salazar, le Portugal, naguère oublié ou dédaigné, intéresse dorénavant l'Europe et mérite son respect.

★ ★

L'œuvre n'est d'ailleurs que commencée. Pourra-t-elle être menée à son terme? Voilà dix ans qu'elle a débuté, mais qu'est-ce que dix ans pour refaire de fond en comble une nation?

M. Salazar rencontre des oppositions. Sa volonté d'ordre et d'économie, après avoir été vantée, suscite à la longue, ici ou là, des regrets. Ce qu'on appelle pittoresquement les « parties prenantes » poussent des soupirs, car un budget en déficit n'est pas sans avantages pour quelques-uns. Des plaisanteries courantes illustrent l'avarice nécessaire, les exigences du ministre. Celle-ci, par exemple : Il est en train de se noyer dans une rivière ; un passant, sur la berge, lui dit : « Donnez-moi donc la main. » Il refuse. « Alors, prenez la mienne. » Cette fois, il accepte tout de suite et on le tire de l'eau.

Outre les anciens politiciens qui ont la nostalgie des intrigues parlementaires, le haut commandement lui tient parfois rigueur, notamment au sujet de sa politique étrangère, trop orientée vers l'Espagne. Les coloniaux craignent l'afflux des Allemands dans l'Angola, au Mozambique et surtout aux Açores, relais d'aviation. Les intellectuels, les professeurs d'université redoutent le conformisme moral, l'asservissement de la pensée : ils s'élèvent contre la censure. Les jeunes, en revanche, ne le trouvent pas assez à droite, pas assez despotique. J'exagère à dessein ces oppositions pour les faire saisir. M. Salazar les mate parfois d'un mot : « Il y a des mécontents, a-t-il dit un jour. Je le sais bien. Moi-même, je suis le premier d'entre eux. »

On aurait grand tort de l'assimiler à un Hitler ou à un Mussolini. Son règne n'est ni totalitaire, ni autarchique, ni raciste, ni militariste. Salazar ne divinise pas l'État : il le subordonne expressément à la morale et au droit. Il est contre la violence et pour l'arbitrage entre les nations. Il a réduit, mais il n'a pas supprimé le suffrage universel. Ce croyant fidèle à l'Église n'a pas jugé nécessaire de modifier la législation anticléricale de ses prédécesseurs. Ses adversaires, il les fait prévenir de gagner l'étranger avant leur arrestation. Ou bien il les envoie aux îles, où ils reçoivent d'ailleurs un traitement. S'arrêtant au cours d'une croisière à Funchal, le maréchal Pilsudski s'écria : « Quel pays, dont Madère est la Sibérie ! »

M. Salazar est un dictateur, mais sans uniforme. Il n'apostrophe pas la foule de son balcon et ne cherche qu'à passer inaperçu. C'est un dictateur à pied. Il n'a fait qu'une fois dans sa vie le salut fasciste, récemment, dans une vaste assemblée qui en est demeurée stupéfaite, avant d'éclater en acclamations.

Est-ce être fasciste que de considérer, comme les Anglais, les Américains, les Hollandais, les Suisses ou les Nordiques, qu'il n'y a pas de liberté sans ordre, de démocratie sans discipline et sans esprit civique ? Et que signifieraient des institutions démocratiques dans un pays qui compte 63 p. 100 d'illettrés ?

★ ★

J'ai assisté dans une petite ville à la fête du 1er mai. Sur une place décorée de drapeaux, de guirlandes, de grandes inscriptions qui exaltaient le régime et ses chefs, au milieu d'une nombreuse population, un cortège de paysans et d'ouvriers, venus de toute la province, défila pendant des heures.

Stimulé par les musiques et les chants, l'enthousiasme éclatait. Mais il était réglé et scandé selon certaines recettes. Dès qu'il s'atténuait, quelqu'un, parmi les spectateurs ou les manifestants, soudain criait une phrase brève en l'honneur de Salazar ou du général Carmona. Et la foule répondait avec ensemble. Ou bien, à l'interrogation : « Qui vive ? », elle rétorquait trois fois : « Salazar, Salazar, Salazar ! » ou « Portugal, Portugal, Portugal ! » Tout le jour dura ce dialogue rythmé, éternellement repris, des coryphées improvisés et de la multitude docile. Ces appels et ces répons, que l'exaltation finit par rendre rauques, ces visages crispés, presque hagards, aux bouches ouvertes, propageaient une effervescence contagieuse.

La contagion vient aussi de plus loin. Depuis des années, les États dictatoriaux ou semi-dictatoriaux imposent aux yeux, aux esprits, par les journaux, les illustrés, les films, des affirmations, des gestes, des clameurs. Ils s'influencent ainsi les uns les autres. A force de bras levés, de bruits de bottes, de *leit-motive* ou de *slogans* ils finissent par se ressembler. Une même passion, sous des formes spectaculaires, uniformise une partie de l'Europe.

J'ai étonné un Portugais en lui disant que l'inscription partout répétée « Salazar a toujours raison » reproduit un texte italien : « *Mussolini a sempre ragione.* ». Il ne se doutait pas que beaucoup de ces formules tapageuses, de ces rites viennent de l'étranger. J'ajoute que des Italiens m'ont exprimé quelque impatience devant le démarquage dont le fascisme est l'objet hors d'Italie. Eux qui furent les premiers à inventer ce régime se plaignent d'être parfois surpassés par les Allemands dans la ferveur autoritaire. C'est peut-être pour ne pas se laisser souffler leur priorité qu'ils se mettent à leur tour à imiter ceux-ci. Le prestige vit de surenchères.

Une autre raison des ressemblances de régime entre les Italiens, les Portugais et demain les Espagnols, n'est-ce pas simplement qu'ils forment ensemble l'Europe méridionale? On oublie trop que cette partie de notre continent, après avoir constitué le centre du monde — Rome, les républiques de Venise et de Gênes, la monarchie de Philippe II, l'empire portugais — a perdu ensuite pour des siècles ses privilèges et a vu le siège de la civilisation se transporter au nord. Qu'on se souvienne de ces dynasties à la fois fastueuses et tyranniques, les Bragance, les Bourbons, ceux de Madrid et de Naples; qu'on se rappelle la décadence progressive de leur absolutisme et leurs chutes successives sous les coups d'un libéralisme d'importation. Qu'on se rappelle la décadence économique de leurs États, le désordre qui y régnait, leur faiblesse politique, l'archaïsme de leurs mœurs. En dépit de leurs souvenirs éclatants, les peuples du sud devinrent faméliques et subordonnés, tandis que les peuples du nord s'enrichissaient, assumaient le gouvernement de l'Europe et présidaient à l'évolution moderne des sociétés.

Les régimes de dictature d'aujourd'hui remettent en vigueur l'ancienne notion absolutiste en l'adaptant à notre époque. Ils suppriment le parlementarisme à l'anglo-saxonne. Ils affirment une doctrine nationale pour l'opposer aux idées nordiques de liberté, et ils revendiquent par-dessus les siècles de la décadence, leur primauté d'autrefois. C'est la révolte du sud, longtemps humilié, toujours détesté, contre le nord, de l'Europe faible contre l'Europe triomphante des XVIIIe et XIXe siècles. Une profonde rancune historique groupe ensemble l'Italie, l'Espagne et le Portugal : leur régime dictatorial est l'expression constitutionnelle d'un besoin de revanche.

Sans doute cette hypothèse ne couvre pas tout le réel. Elle ne s'accorde pas avec l'axe Rome-Berlin; elle ne tient pas compte de la solidarité de certains intérêts méditerranéens; ni de la nécessité pour la Grande-Bretagne et le Portugal d'être en bons termes, celui-ci à cause de ses colonies, celle-là à cause des routes atlantiques. Mais sous ces phénomènes politiques contradictoires subsiste l'élément psychologique que constitue le « ressentiment » méridional, le désir

moins de vaincre un adversaire extérieur que de résoudre un intime complexe d'infériorité.

Car l'essentiel de l'histoire, c'est l'homme. On le vérifie au Portugal, où un homme, méditatif et résolu, entraîne ses compatriotes à se surmonter et transforme en un actif État moderne un vieux pays chargé de gloire.

ROBERT DE TRAZ

LE SOLDAT CONTRE LA GUERRE

I

Le 1er février 1793, la République française « se déclarait en état de guerre » avec le roi George III d'Angleterre et le stathouder des Provinces Unies, derrière lesquels allaient se grouper bientôt les forces coalisées de l'Espagne, de l'Autriche et de la Prusse. Le 2 février, le député girondin Brissot, montant à la tribune de la Convention, proclamait d'une voix tonnante : « Citoyens ! Il ne faut pas vous dissimuler les dangers de cette nouvelle guerre. C'est l'Europe entière, ou plutôt ce sont tous les tyrans de l'Europe que vous avez maintenant à combattre et sur terre et sur mer...Il faut que la grande famille des Français ne soit plus qu'une armée, que la France ne soit plus qu'un camp où l'on ne parle que de guerre, où tout tende à la guerre, où tous les travaux n'aient pour objet que la guerre. » Le 30 mai, la Convention votait un premier décret promulguant « la réquisition de tous les citoyens en état de porter les armes ». Le 23 août, ce principe était étendu à toutes les forces morales et matérielles du pays. Forgée dans l'exaltation tumultueuse des grandes assemblées révolutionnaires, la nation armée, cette fille naturelle de la démocratie, allait se dresser d'un seul coup, vêtue de haillons glorieux et le visage noirci par la poudre. Le principe de la « levée en masse » était lancé dans le monde, et cette « commotion simultanée », comme la définissait très justement Barrère,

allait bouleverser de fond en comble la physionomie du continent.

Jusque-là, l'Europe avait offert le tableau d'une étendue à moitié vide, où se rencontraient de loin en loin de petites armées de métier. A partir de ce moment, la situation se modifia du tout au tout. Comme si un barrage invisible s'était brusquement rompu, des masses humaines toujours plus compactes firent irruption sur les champs de bataille. Le continent fut littéralement submergé par les armées. Ce fut une invasion verticale, progressive et continue, dont le rythme alla sans cesse en s'accélérant. De campagne en campagne, puis d'année en année, on vit se gonfler les effectifs, se multiplier les unités et s'affronter des armées de plus en plus gigantesques.

Stimulées par les progrès de la technique et effrayées par l'exemple de leurs voisins, les nations se réfugient derrière une carapace toujours plus épaisse de béton et d'acier. Les frontières se hérissent de casemates blindées, de bouches à feu et de fil de fer barbelé. C'est une course effrénée qui semble ne devoir prendre fin que lorsqu'elle aura absorbé la totalité des forces humaines.

Car les armées modernes ne dévorent pas seulement des couches de plus en plus nombreuses de la population. Elles s'annexent peu à peu toutes les formes de l'activité sociale. Des industries gigantesques ont jailli du sol, entièrement consacrées à la défense nationale. D'innombrables usines qui travaillaient jusqu'ici aux besoins de la paix se trouvent entraînées dans les fabrications de guerre. Comme au temps de l'Exode, d'immenses masses humaines se trouvent déplacées du jour au lendemain, selon les besoins de la stratégie. La préparation de la guerre s'est installée à demeure au cœur même de la paix. Bientôt l'on ne pourra plus parler de populations *civiles*. Notre civilisation tout entière est devenue une civilisation *armée*.

Après avoir établi sa domination sur les corps, la guerre cherche à s'asservir les instincts, les pensées et les âmes. « La guerre, lit-on dans un numéro de la *Deutsche Wehr* réclame *tout* du citoyen : non seulement son activité externe, mais jusqu'à ses pensées et ses réflexes les plus intimes. L'idée morale du « service » doit tout dominer. Et la guerre ne devra pas

être, pour le fonctionnaire de la société nouvelle, une simple occupation. L'idée de guerre devra le remplir entièrement et être sa préoccupation constante et exclusive. »

Quant au déroulement technique des opérations, celui-ci ne connaîtra plus aucune limitation d'aucune sorte. « Aujourd'hui, écrit Ludendorff, le champ de bataille, au sens propre du mot, s'étendra sur la totalité des territoires peuplés de belligérants. La population civile, comme les armées, subira l'action directe de la guerre : quoique échelonnée dans chacune de ses parties, elle aura à souffrir de ses moyens indirects, matériels et moraux, du blocus, de la faim et de la propagande ennemie, tout comme naguère les habitants des places fortes assiégées, que l'épuisement et la misère obligeaient à capituler. La guerre totale ne vise donc pas seulement l'armée, mais aussi les peuples. C'est une vérité inexorable, et tous les moyens de combat imaginables seront mis à sa disposition [1]. »

II

Cependant, parallèlement à la montée vertigineuse des armements, l'on voit poindre et grandir un second phénomène qui offre avec le premier un contraste saisissant. D'abord sourde et hésitante, puis toujours plus distincte et vigoureuse, une clameur s'élève, s'enfle et finit par dominer le fracas assourdissant des armes : c'est un immense cri d'angoisse et de réprobation, une révolte instinctive et passionnée contre la guerre.

Celle-ci se déroulait jadis en marge de la nation. Sauf pendant les périodes de siège et les pillages, les populations civiles pouvaient vaquer à leurs travaux, sans s'inquiéter outre mesure de la marche des opérations. « Quand le roi a perdu une campagne, écrit Maupertuis à propos de la Cour de Frédéric II, le premier devoir de ses sujets est de feindre de l'ignorer. » Que voyait-on à Schœnbrunn, à Versailles où à l'Escurial des scènes qui ensanglantaient les champs de bataille ? Les nouvelles de la guerre n'y parvenaient que par intermittences, masquées par l'écran multicolore des trophées et des drapeaux conquis. C'est seulement à partir du moment

1. Erich Ludendorff, *la Guerre totale*, p. 11-12.

où les nations se trouvèrent de plus en plus directement engagées dans les hostilités que l'opinion publique commença à s'émouvoir et que les peuples ressentirent dans leur propre chair la souffrance de leurs enfants.

Ce sentiment prit corps graduellement dans le courant du XIXe siècle. Il commença à se cristalliser vers 1848, non dans le cœur de la foule, mais dans les écrits des poètes et de certains hommes politiques libéraux. Puis, au fur et à mesure que grandirent les exigences de la guerre et que les armées mirent en branle des fractions de plus en plus importantes de la population, il gagna du terrain, pénétra dans les esprits et finit par s'imposer aux masses épouvantées.

L'horreur de la guerre a cru en proportion directe de l'extension des armements. Un homme qui fut mobilisé récemment, et qui avait déjà combattu brillamment en 1918, disait à son retour de la ligne Maginot : « Ce qui m'a le plus surpris, au cours de ces journées, ç'a été de voir combien il est difficile de faire tenir deux fois une pareille expérience dans une même vie. »

Aujourd'hui, l'horreur de la guerre est devenue si forte, et le désir de paix est si profondément enraciné dans les consciences que tous les hommes d'État sont obligés d'en tenir compte, à quelque pays qu'ils appartiennent. Aussi interprètent-ils les charges toujours plus lourdes qu'ils imposent à leur nation comme le seul moyen d'assurer leur sécurité, c'est-à-dire en définitive comme une contribution au maintien de la paix.

Sans doute, l'histoire fourmille-t-elle de déclarations semblables, et l'on ne voit pas qu'elles aient mis un terme aux effusions de sang. Mais nous assistons, de nos jours, à un phénomène sans précédent dans le passé. Car ce ne sont plus seulement les poètes ou les dirigeants civils qui dénoncent les dangers d'une nouvelle conflagration. Les chefs militaires eux-mêmes, ceux qui ont la conscience la plus aiguë de leurs responsabilités, affirment que « la guerre devrait disparaître en tant que moyen de règlement des litiges internationaux ».

Ce point de vue nous est attesté par d'innombrables témoignages. Qu'il suffise d'en détacher trois, mais essentiels, car ils émanent de trois hommes dont nul ne contestera l'ardent

patriotisme et qui ont consacré au service de leurs pays respectifs toute leur intelligence et leur énergie de soldats.

Le 5 mai 1921, tenant en main l'épée que l'Empereur portait à Austerlitz, le maréchal Foch terminait par ces paroles, d'une inspiration élevée, le discours prononcé dans la chapelle des Invalides pour commémorer le centenaire de la mort de Napoléon :

Il (l'Empereur) monte l'art de la guerre au-dessus des hauteurs connues, mais cet art va l'emporter lui-même aux régions du vertige. Identifiant la grandeur du pays avec la sienne propre, c'est par les armes qu'il voudra régler le sort des nations, comme si l'on pouvait faire sortir le bonheur de son peuple d'une suite désormais nécessaire de victoires. Comme si ce peuple pouvait vivre de gloire et non de travail. Comme si les nations battues, atteintes dans leur indépendance, ne devaient pas se lever un jour pour la reconquérir, mettre un terme au régime en vigueur et présenter des armées bientôt fortes par le nombre et invincibles par l'ardeur que donne le droit outragé. Comme si, dans un monde civilisé, la morale ne devait pas avoir raison d'une puissance faite uniquement de la force, aussi géniale soit-elle.

Décidément, le devoir reste commun à tous ; au-dessus des armées à commander victorieusement, c'est son bonheur à servir pour le pays tel qu'il l'entend ; c'est la justice à respecter partout ; au-dessus de la guerre, il y a la paix.

Le 9 mars 1936, le colonel-général von Blomberg, ministre de la Guerre du Reich, célébrait au Reichstag en termes non moins éloquents la mémoire des soldats allemands tombés au champ d'honneur :

Le monde, disait-il, ne doit jamais oublier les souffrances de la Grande Guerre. Le devoir qui nous incombe, à nous autres anciens combattants du front, est de transmettre aux générations futures l'image véridique de la guerre. Que la jeunesse se garde avant tout du faux romantisme de la guerre fraîche et joyeuse. Il n'y a eu ni avant, ni depuis 1914, aucun conflit qui puisse se comparer à l'enfer d'une guerre de matériel moderne. Nous consentons à voir dans la guerre la force qui éveille toutes les passions humaines, les meilleures comme les pires ; nous voulons bien la considérer comme le levier qui a mu et façonné six mille ans d'histoire ; mais nous savons aussi que la guerre actuelle anéantit l'élite et la force vitale des peuples sans apporter aucun profit au vainqueur ni au vaincu. Vingt ans se sont bientôt écoulés depuis la plus grande de toutes les guerres, et chaque jour et chaque heure, les peuples souffrent encore de ses conséquences. Gardons-nous aussi de cette fausse conception qui consiste à voir un héros dans chaque combattant. Bien que l'héroïsme exemplaire d'une petite minorité d'entre eux continue à illuminer l'avenir, ceux qui combattirent n'étaient pourtant que des hommes, avec leurs faiblesses et leurs défauts. Ils ne pouvaient pas tous être des héros, bien que la grande majorité d'entre eux ait accompli loyalement son devoir.

L'Allemagne nouvelle souhaite et désire, elle aussi, que la guerre disparaisse en tant qu'instrument de la politique et élément façonneur du destin des peuples. Mais elle ne disparaîtra que lorsque les causes mêmes de la guerre auront été éliminées.

Enfin, le 23 avril 1938, le maréchal Pétain reprenait le même thème devant le catafalque du colonel Picot, autour duquel était massée une délégation de mutilés de guerre aux visages affreusement labourés par les grenades et les éclats d'obus :

Certes, affirmait-il, la guerre est un redoutable fléau qu'il faut s'efforcer d'épargner à son pays. C'est bien de le dire aux jeunes gens ; mais il faut affirmer en même temps que le seul moyen digne d'eux et de nous pour l'écarter, c'est d'être forts et de ne craindre ni le danger ni la souffrance.

Peut-on ne pas être frappé par la gravité réfléchie qui se dégage de ces discours ? Peut-on rester insensible au contraste qui s'y révèle entre la pondération de ces chefs militaires et l'ampleur des moyens de destruction mis à leur disposition ? Ils ont commandé des armées plus nombreuses que celles de Xerxès et de Napoléon ; ils disposent d'armes plus puissantes que n'en connut jamais l'histoire. Pourtant, loin d'être grisés par un pouvoir aussi exorbitant, ces trois maréchaux s'accordent pour déclarer que « la guerre est un fléau qu'il faut épargner à son pays ». Sans doute le savions-nous déjà. Mais cette affirmation prend dans leur bouche une autorité particulière, car chacun de leurs mots est le fruit de toute une vie d'expérience. Qu'est-ce donc qui les incite à employer un langage si éloigné des « superbes rodomontades » dont Blaise de Montluc disait qu'elles étaient « le parler naturel des grands capitaines » ?

C'est d'abord que la conduite de la guerre moderne nécessite un armement si considérable, et cet armement dévore une telle quantité de matières premières et de munitions (sans parler de vies humaines), que le pays qui a recours aux armes ne peut en sortir que ruiné. C'est ensuite qu'aux dommages causés par la conduite de la guerre viennent s'ajouter les ravages dus à la guerre elle-même, ravages d'une grandeur telle qu'aucune victoire ne serait capable de les compenser.

Quelques indications techniques nous permettront de préciser cette pensée.

III

Quand on examine la façon dont se sont formées les armées modernes, on s'aperçoit que le progrès des effectifs a été infiniment plus rapide que celui des armements. En moins d'un demi-siècle, le volume des forces combattantes est passé du simple au décuple. Mais les armements, bien qu'ayant accompli des progrès indéniables, se sont développés suivant un rythme beaucoup plus lent. La raison en est simple. Une fois admis le principe du service obligatoire, il est relativement aisé d'augmenter l'effectif d'une troupe. Il suffit d'additionner les hommes en convoquant plusieurs classes, et un simple décret peut tripler ou quadrupler en vingt-quatre heures le nombre des soldats sous les drapeaux. Tandis que « le développement des nouvelles armes et des nouvelles techniques qui naissent de leur application au champ de bataille se fait lentement, progressivement et non brusquement[1]. » Il ne suffit pas, en effet, de multiplier le nombre des engins déjà existants ; il faut sans cesse en inventer de nouveaux, ce qui ne s'obtient pas par une simple opération arithmétique, mais exige des années de tâtonnements, d'expériences et de mises au point.

C'est un principe bien connu que chaque accroissement d'effectifs exige une formule d'armements qui lui corresponde. Or, en 1914, les armées n'avaient pas encore trouvé la technique appropriée à leur structure et à leur masse. « L'âge de la force animale se terminait, écrit le général Duval, l'ère de la force mécanique venait de s'ouvrir. Personne ne prévoyait alors les répercussions profondes d'une telle révolution, les militaires moins que les autres... Ils n'avaient pas conscience du retard de leur technique. Il suffit de quelques semaines de guerre pour leur en faire mesurer l'importance. Tout avait même marché si vite que ce retard avait un caractère particulier, déconcertant, sans exemple dans le passé, il s'étendait à toutes les parties de l'activité guerrière.

» On avait, après coup, une impression de stupeur à cons-

1. R. Ernest-Dupuy et G. Fielding Eliot, *Si la guerre éclatait*, p. 131.

tater que des engins dont la nécessité apparaissait maintenant avec évidence, comme les mitrailleuses, le téléphone, l'avion, avaient été traités comme des échantillons, des accessoires sans grande portée. On n'avait pas compris que l'activité humaine était en voie de s'organiser tout autour de la machine et qu'il devait fatalement en être ainsi de l'exécution des opérations de guerre [1]. »

Ces observations ne s'appliquent pas seulement à l'armée française. Au début des hostilités, nous dit Liddell Hart, l'armée anglaise possédait deux mitrailleuses par bataillon. Lorsqu'en janvier 1915, sir Eric Geddes entreprit une campagne pour doter l'armée britannique de 20 000 mitrailleuses, Kitchener l'accusa de mégalomanie ; en 1918, l'armée britannique en possédait 200 000, et les experts déclarent que ce chiffre était encore insuffisant. Quant aux tanks, on sait qu'ils furent tout d'abord repoussés avec dédain tant par le War Office que par le grand état-major allemand. Il fallut tout l'acharnement de Winston Churchill pour triompher des préventions des bureaux et imposer cette arme qui joua un rôle décisif dans la victoire des Alliés.

Ce retard dans le développement des armements ne pouvait manquer d'occasionner un décalage dangereux entre le *volume* des unités combattantes et la *puissance* de leurs moyens de combat. C'est ce décalage — non l'emploi des masses en elles-mêmes — qui provoqua la stagnation des opérations et l'immobilisation des fronts. Dotées d'une puissance de feu trop faible et de moyens de transports insuffisants, les forces combattantes, pesantes et inarticulées, n'eurent d'autre ressource que de se terrer sur place en creusant des tranchées.

Aujourd'hui, les effectifs ont atteint une limite au delà de laquelle ils ne progresseront plus que sur un rythme assez lent. Toutes les forces de la nation étant mobilisées en temps de guerre, le nombre des combattants ne pourra augmenter que dans la mesure où s'accroîtra le chiffre de la population. Un palier se trouve donc atteint, qui met un frein à la montée verticale des effectifs. Le volume des forces humaines lancées sur les champs de bataille va tendre à se stabiliser.

1. Général Duval, *le Matériel et les hommes*, *l'Illustration*, n° du 21 mai 1938, p. 88-89.

De ce fait, les armements vont pouvoir rattraper leur retard et se mettre en harmonie avec les nécessités nouvelles. Déjà la portée des canons s'allonge, la cadence de tir se précipite, la rapidité des tanks passe en quelques années de 20 à 120 kilomètres, celle des avions de 200 à 650 kilomètres, sans parler de l'augmentation de leur rayon d'action et de leur charge utile. Régiments motorisés et divisions cuirassées font leur apparition sur les terrains de manœuvre.

La puissance de feu des unités d'infanterie et d'artillerie s'accroît de plus en plus, de sorte que l'on a pu dire, sans exagération, que le matériel de guerre a subi des transformations plus profondes de 1918 à 1938 que de 1914 à 1918.

Cette transformation du matériel a influé directement sur la structure des armées : elle s'est traduite d'une part, par une spécialisation intensive des unités combattantes ; de l'autre, par un élargissement de l'espace ou elles se meuvent.

Jusqu'ici les armées opéraient à ras de terre où à la surface des eaux et ne pouvaient se mouvoir que dans deux dimensions. Depuis la création des avions et des sous-marins, les forces combattantes ont vu s'ouvrir devant elles des espaces presque illimités. Confinées jadis à une surface plane, tassées dans des boyaux étroits ou dans des secteurs exigus, elles peuvent s'évader aujourd'hui en hauteur et en profondeur. « Depuis que la guerre s'est étendue à la troisième dimension, dit le wing commander Slessor, de l'aviation britannique, soit au-dessus, soit au-dessous de la surface, le volume du champ de bataille est devenu tellement immense qu'il est pratiquement difficile d'en concevoir la maîtrise absolue[1]. »

Quant à la spécialisation des unités, elle se manifeste aussi bien sur le front qu'à l'arrière, car les nécessités de la technique actuelle obligent les armées à s'échelonner en profondeur, ce qui tend à restreindre le nombre d'hommes qu'on peut masser sur la ligne de feu. L'unité combattante n'est plus, à proprement parler, que l'avant-garde d'un organisme complexe, qui part des centres de fabrication de l'arrière pour aboutir au front, avec tous les jalons intermédiaires. Le calcul des effectifs indispensables aux industries de guerre

1. Wing Commander Slessor, R.A.F., *Air Power and Armies.*

nous fournit, sur ce point, des indications intéressantes. Le général Debeney estime que chaque petit char de combat immobilise 46 hommes et chaque avion 60. Le général Herr établit de son côté qu'il faut environ 80 hommes par canon en batterie, pour assurer tous les services de l'artillerie, depuis le champ de bataille, jusqu'à la limite arrière de la zone des armées[1]. M. Stephan Possony détermine des ordres de grandeur analogues. « Dans la guerre de type défensif, écrit-il, il faudra compter par soldat, 9 ouvriers ou 9,5 à l'arrière; et pour celle du type offensif 12 ou 12,5 ». *L'Encyclopaedia Britannica*, confirmant ces données, déclare : « Au lieu d'exposer un tiers de nos hommes en service à l'acier, au plomb, aux gaz, nous n'en exposons plus que le vingt-cinquième. » Enfin, le général Douglas Mac Arthur, chef d'état-major général de l'armée américaine conclut, dans son rapport du 30 juin 1935 : « Il est indiscutable que toute guerre importante verra à l'avenir chaque nation belligérante minutieusement organisée en vue de la victoire... Mais ce sera une *nation en guerre* beaucoup plus qu'une *nation en armes*. Les forces combattantes ne seront que le tranchant de cet énorme instrument, leurs caractéristiques obligatoires seront la vitesse de mouvement, la puissance de feu et de choc et une spécialisation extrême des troupes et du commandement[2]. »

La dernière guerre a marqué l'apogée des conflits de *masse ;* les prochaines seront surtout des conflits de *matériel*, ce qui suffira à leur donner une physionomie très différente.

Certains auteurs dignes de foi[3] ont cherché à évaluer les armements, les munitions et les matières premières dont les armées de demain auraient besoin en temps de guerre. A l'aide de dépouillements et de recoupements minutieux, portant à la fois sur les données de la dernière guerre et sur les statistiques les plus récentes, ils sont arrivés à des résultats qui

1. Général Herr, *l'Artillerie.*

2. Dupuy et Eliot, *Op. Cit.*, p. 229.

3. Général Eimannsberger, *Der Kampfwagenkrieg*, Munich 1934 ; Riebecke, *Was brauchte der Weltkrieg*, Berlin 1937 ; Friedensburg, *Kohlen und Eisen im Weltkrieg*, Berlin 1934 ; Stephan Th. Possony, *Die Wehrwirtschaft des totalen Krieges*, Vienne 1938 ; Liddell Hart, *The future of Infantry*, Londres 1933 ; D. Brooks Emeny, *The strategy of war materials*, Londres 1936. On trouvera un excellent aperçu d'ensemble de la question dans Edmond Delage, *les Besoins de la guerre moderne*, *le Temps*, n° du 10 août 1938.

confondent l'imagination. Selon M. Stephan Possony, l'armée d'une grande puissance ayant environ 800 kilomètres à défendre, devra disposer — selon qu'elle fait une guerre de type défensif ou offensif — de 400 000 à 835 000 camions. Elle consommera, *par an*, de 100 000 à 200 000 mitrailleuses ; de 12 500 à 22 000 canons (à raison de 30 batteries par kilomètre pour la défensive et de 47 pour l'attaque) ; 40 000 pièces d'artillerie de D.C.A. (à raison de 12 pièces par kilomètre en double échelonnement) ; 100 000 projecteurs et appareils d'écoute ; 100 000 mitrailleuses de D.C.A. ; de 12 000 à 60 000 lance-mines.

Les besoins en avions seraient du même ordre. L'armée de l'air nécessitée par un territoire comportant 1 000 kilomètres de front avec, derrière celui-ci, une ville de 4 millions d'habitants, 10 grandes villes de 400 000 habitants et 10 villes moyennes, est évaluée (toujours par an) à 60 000 avions de chasse (100 000 appareils avec les réserves, les réparations et l'instruction), l'armée aérienne proprement dite comportant 200 000 appareils. Le général Eimannsberger engage, pour une bataille de 30 kilomètres de front, 6 750 avions — 4 350 appareils de bombardement et 2 400 chasseurs — avec un déficit de 25 p. 100 *par jour*[1]. De son côté, Camille Rougeron, dans son ouvrage capital sur l'*Aviation de bombardement*, prévoit lui aussi le jour où il faudra compter les avions « autrement que par dizaines de mille ».

En ce qui concerne les chars, le même auteur, reconstituant la bataille d'Amiens, considère qu'il faudrait aujourd'hui 12 000 tanks pour la percée et son exploitation, mais pense qu'il faudrait en engager le double pour obtenir un résultat décisif. En prévoyant annuellement, trois attaques de cette envergure, les besoins s'élèveraient à 96 000 chars et voitures blindées. Comme les pertes annuelles sont évaluées entre 250 p. 100 et 300 p. 100, ce sont donc 280 000 chars de tous types qu'il faudrait construire par an. Liddell

1. Ces chiffres paraissent extravagants à première vue. Un calcul schématique permet de se rendre compte qu'ils ne sont nullement exagérés. Supposons une armée de l'air de 2 000 avions, avec la perte de 25 p. 100 par jour prévue par le général Eimannsberger. Estim ns d'autre part que ces avions combattront 20 jours par mois (car il faut tenir compte des réparations et du mauvais temps). Cela représente une perte moyenne de 500 avions par jour, et de 10 000 par mois. Pour maintenir en ligne 2 000 avions de façon constante, il faudrait donc en construire 120 000 par an.

Hart, de son côté estime entre 150 000 et 185 000 le nombre des chars de combat nécessités par une armée de 200 divisions et d'un million et demi d'hommes.

Mais il n'y a pas que l'usure et les pertes de matériel, qui nécessitent à eux seuls une main-d'œuvre formidable. Il faut encore alimenter tous ces canons et ces moteurs en munitions et en carburants — et c'est ici où les besoins des armées modernes atteingnent des proportions astronomiques. Toujours selon Possony, les armées de terre et d'air d'une grande puissance consommeront annuellement 30 à 40 millions de tonnes de carburant (y compris le graissage). Steinberger évalue à 12 millions de tonnes par an les besoins de la flotte de guerre britannique, et de 15 à 20 millions de tonnes les besoins de sa flotte de commerce (en comptant 500 000 à 600 000 tonnes de carburant pour 2 millions de tonnes de vaisseaux).

En ce qui concerne la consommation des métaux, l'écrivain italien Bollati, arrive, pour une année, aux quantités suivantes : armes : 750 000 tonnes (guerre défensive), 2 800 000 tonnes (guerre offensive) ; munitions : 7 millions de tonnes (guerre défensive), 25 500 000 tonnes (guerre offensive) ; fortifications : 8 millions de tonnes (guerre défensive), 9 millions de tonnes (guerre offensive), soit au total, dans le premier cas, la défensive, 15 millions de tonnes ; dans le second, l'offensive, 40 millions de tonnes de fer et d'acier[1]. L'écrivain américain D. Brooks aboutit au même chiffre dans son ouvrage sur la stratégie des matériaux de guerre. Friedensburg évalue de son côté, la consommation annuelle, par tête de soldat, au double de celle de la dernière guerre, mais d'autres auteurs considèrent cette estimation comme trop modérée.

Qui ne voit que, par la grandeur même de ses besoins, la guerre moderne finit par se heurter à des limitations qui, pour être indistinctes, n'en sont pas moins réelles ? Où trouver la main-d'œuvre et les usines nécessaires pour maintenir en ligne, des milliers d'avions ? Comment arriver à former les innombrables spécialistes qu'exigent l'entretien et le maniement d'un matériel aussi délicat ? Où trouver, à moins de les acheter à l'étranger, les millions de tonnes de fer et d'acier, de pétrole et de ciment qu'engloutissent, en quelques mois,

1. Bollati, *Rivista di artiglieria è génio* (mars 1935).

les armées contemporaines ? Enfin, comment payer ces achats gigantesques ?

Le Dr Schacht, dans son ouvrage si documenté sur *La Fin des réparations*, estime entre 200 et 220 millions de dollars — soit plus de 1 000 milliards de francs-or et 7 500 milliards de francs actuels — les sommes dépensées pendant la guerre de 1914-1918 par l'ensemble des belligérants [1]. Ce déplacement de capitaux, joint à une destruction massive de richesses, a donné à l'économie mondiale un choc dont elle n'a pas encore réussi à se relever. Or, il faudra doubler au moins ces chiffres, en cas de nouvelle conflagration, car, comme on l'a dit très justement, « la dernière guerre a été un conflit européen, étendu au monde, tandis que la prochaine sera, dès le début, une guerre mondiale au sens véritable du mot. Elle embrasera simultanément l'Atlantique et le Pacifique, l'Orient et l'Occident ».

On peut en conclure sans risque de se tromper : 1° qu'aucun État, aussi autarcique soit-il, ne sera à même de couvrir à lui seul ses besoins en cas de guerre longue ; 2° que rien ne prouve qu'un conflit généralisé puisse être rapidement décisif ; 3° que l'économie des pays engagés dans le conflit sera ruinée de fond en comble ; 4° que l'économie mondiale subira des perturbations d'un tel ordre, que nul ne peut en prédire les conséquences avec certitude.

IV

Encore ces chiffres ne traduisent-ils que les ravages causés par la guerre en richesses et en matériel. Il y a encore les pertes en vies humaines — et l'on nous permettra bien de dire que c'est là l'essentiel. Selon F. Debyser, dont les calculs se basent sur les estimations les plus prudentes, 8 millions 676 000 hommes ont péri au cours de la guerre de 1914-1918, répartis de la façon suivante : Allemagne, 1 950 000 ; Autriche-Hongrie, 1 047 000 ; Bulgarie, 49 000 ; Turquie, 325 000 ; France, 1 457 000 ; Empire britannique, 1 010 000 ; Russie, 1 700 000 ; Italie, 533 000 ; États-Unis, 60 000 ; Belgique,

1. Dr. Hjalmar Schacht, *Das Ende der Reparationen*, p. 23.

41 000 ; Serbie, 322 000 ; Roumanie, 158 000 ; Grèce, 5 000 ; Portugal, 5 000 [1].

Dans une étude consacrée à la mortalité causée par la guerre mondiale, L. Hersch, professeur de statistique et de démographie à l'Université de Genève, examine les pertes des divers pays, par rapport au chiffre total de leur population. « De tous les belligérants, écrit-il, c'est la Serbie qui a été le plus durement atteint ; plus d'*un quart* de sa population masculine de quinze à quarante-neuf ans a été détruit par la guerre. Le pays d'Europe le moins frappé (l'Irlande et le Portugal mis à part) est la Belgique, qui n'a perdu qu'*un cinquantième* de sa population totale. Les autres nations en perdent généralement d'*un septième à un huitième :* Turquie (15,1 p. 100) ; Roumanie (13,8 p. 100) ; France (13,2 p. 100) ; Allemagne (12,3 p. 100) ; Bulgarie (10,1 p.100) ; Autriche-Hongrie (9,9 p. 100) ; Italie (9 p. 100). De toutes les grandes nations européennes, c'est le Royaume-Uni qui fut le moins atteint, *un seizième* (6,4 p. 100) seulement de sa population masculine de quinze à quarante-neuf ans ayant été frappé. Les États-Unis, eux, ont perdu à peine *un deux-centième* (4,5 p. 100) [2]. »

Revenant sur cette grave question dans une étude publiée dans la *Revue de Paris* [3], le même auteur cite des chiffres beaucoup plus élevés, en se basant sur une argumentation qui semble irréfutable. « On donne couramment le chiffre de 10 millions comme le nombre de morts causés par la guerre mondiale, écrit-il. Ce chiffre ne représente cependant qu'une partie de la mortalité que la guerre mondiale a causée réellement. Il est, en effet, incomplet surtout sur deux points essentiels :

» 1° Il ne tient compte des pertes russes que pour la période pendant laquelle la Russie faisait la guerre comme un des pays « alliés », c'est-à-dire jusqu'au début de l'automne 1917, laissant entièrement de côté les terribles pertes subies après cette date par les États issus de l'ancien empire du tsar.

1. F. Debyser, *Chronologie de la guerre mondiale*, Paris 1938, annexe I, p. 212.

2. Metron (L. Hersch), *la Mortalité causée par la guerre mondiale*, *Revue internationale de Statistique*, Padova, 1925, vol. V, n° 1.

3. L. Hersch, *la Mer morte*, *Revue de Paris*, n° du 1er février 1935, p. 654-673.

» 2° Pour l'ensemble des pays en guerre, le chiffre de 10 millions ne comprend que les *militaires*, faisant complètement abstraction de la recrudescence de la mortalité de la population *civile* causée par la guerre. »

En révisant, d'une part, les pertes *directes*, c'est-à-dire en portant à 5 350 000 le nombre des militaires tués dans l'ancien empire russe et en y ajoutant les pertes subies en Afrique, en Asie et en Océanie ; en y ajoutant, d'autre part, les pertes *indirectes*, c'est-à-dire les décès causés dans les populations civiles par les famines, la sous-alimentation, le manque de soins, les épidémies, l'accroissement de la mortalité infantile et adulte, M. Hersch arrive au chiffre fantastique de 41 millions 435 000 morts [1]. « Tel est, conclut-il, le bilan approximatif encore incomplet de la mortalité causée par la guerre mondiale : *près de* 42 *millions*. Une population dépassant celle de la France ou de l'Italie fut supprimée. En Europe même, la guerre a emporté une population de près de 25 millions, dépassant celle de la Suède, de la Norvège, du Danemark, des Pays-Bas et de la Suisse réunis. Pour ce qui concerne spécialement la France, notons encore le fait suivant : le nombre de la population *de nationalité française* recensée en France en 1921 (y compris celle des trois départements du Rhin et de la Moselle) se trouve être de 420 000 inférieur à celui recensé encore en 1866 (37 660 000 en 1921 contre 38 080 000 en 1866). Comme nombre, les Français de France furent ainsi rejetés à soixante ans en arrière. Aucun autre pays n'a subi pareille catastrophe... La science et l'organisation sociale ont énormément accru nos moyens de protection contre les effets meurtriers de la guerre, mais elles ont beaucoup plus encore augmenté son étendue et son intensité : ses ravages réels ont par suite dépassé toutes les imaginations anciennes. »

Et cependant ces chiffres, aussi saisissants soient-ils, ne représentent encore qu'une partie de la réalité. Ils ne tiennent compte que des éléments tangibles et *mesurables*. Or, pour apprécier d'une façon plus exacte les ravages causés par la dernière guerre, il faut y ajouter les éléments *non mesurables*, qui, bien qu'impossibles à traduire par des chiffres, n'en sont pas moins réels.

1. Soit 13 050 000 pour les militaires et 23 379 000 pour les civils.

Les pertes matérielles, en effet, aussi gigantesques soient-elles, restent néanmoins circonscrites et limitées, en ce sens qu'elles ne s'accroissent plus dès que cesse l'action de l'agent destructeur. Les dégâts causés par un bombardement s'arrêtent dès que les canons se taisent et que les incendies sont éteints. Mais il n'en va pas de même pour les blessures causées à la substance vivante. Celles-ci se prolongent dans le temps, et continuent à grandir, en vertu d'une action mystérieuse, inhérente à elles-mêmes.

Car, chaque être humain tué — qu'il soit militaire ou civil — ce n'est pas simplement un homme qui tombe, deux yeux qui se ferment, un corps qui se refroidit et retourne à la terre. C'est une famille meurtrie et disloquée, des enfants qui ne verront jamais le jour, une somme immense de travail perdue pour la collectivité. Chaque mort emporte avec lui tout ce qu'il aurait accompli s'il avait continué à vivre. Des routes, s'il était terrassier ; des habitations, s'il était maçon ; des labours et des moissons, s'il était agriculteur ; des machines et des marchandises, s'il était ouvrier ou ingénieur ; des statues et des symphonies, s'il était sculpteur ou musicien. C'est seulement quand on envisage les choses sous ce jour, que l'on commence à entrevoir la perte *réelle* que représentent, pour le monde, quarante et un millions de morts. Car les guerres modernes ne fauchent pas seulement la génération du feu. Elles grèvent lourdement l'avenir en tarissant la force vitale des peuples et en laissant les nations exsangues et épuisées [1]. Longtemps après que les canons se sont tus, elles poursuivent leur action dévastatrice d'une façon invisible et sournoise, et ce n'est pas sans raison que le maréchal von Blomberg a pu dire, en 1936 : « Vingt ans se sont bientôt écoulés depuis la plus grande de toutes les guerres, et chaque jour et chaque heure, les peuples souffrent encore de ses conséquences. »

M. Henri Prat, professeur à la Faculté des sciences de Marseille, nous fait toucher du doigt, dans des graphiques impressionnants, cet aspect trop souvent méconnu de la ques-

1. « Dans un des plus beaux bourgs de France, écrit M. Joseph Barthélemy, ce premier trimestre 1938 a donné les résultats suivants : 26 décès, 5 mariages, 8 naissances... Il y a cent ans, le même bourg donnait 150 naissances. Mais la dernière guerre a fauché 150 jeunes hommes, l'élite et la fleur de la commune. La plaie est encore béante. » (*Le Temps*, 17 mai 1938.)

tion [1]. Dressant en face l'un de l'autre les tableaux des populations française et allemande en 1911, puis en 1937, il nous montre à quel état squelettique elles seraient réduites en 1957, si une nouvelle guerre éclatait entre 1939 et 1943. Encore M. Prat, pour écarter tout élément de spéculation, a-t-il supposé que le nombre des victimes de cette nouvelle guerre serait égal à celui de 1914-1918. Or, tout permet de croire que la prochaine conflagration sera infiniment plus meurtrière que la précédente. On frémit devant ces pyramides tragiquement ravinées par les disparus, les mutilés et le déficit des naissances. Nul doute que des schémas semblables ne puissent être dressés pour tous les pays et pour toutes les branches de l'activité humaine, l'économie, le commerce, l'industrie, l'agriculture... Ces colonnes qui s'effritent, comme taraudées par une lèpre intérieure, ces courbes qui oscillent, fléchissent et s'effondrent, c'est, à n'en point douter, la charpente même de notre civilisation qui fond et se désagrège.

Pour la première fois, peut-être, depuis l'origine du monde, la guerre ne répond plus à ses fonctions historiques. Jadis, elle apportait au vainqueur un supplément de force et de richesse ; elle représentait pour lui un surcroît de puissance et ouvrait à son énergie créatrice des possibilités d'action et des débouchés nouveaux. Elle était, pour sa civilisation un facteur indéniable d'évolution et de progrès.

Aujourd'hui la situation s'est complètement renversée. Une limite a été franchie, au delà de laquelle les forces procréatrices de vie se tournent contre elle et s'acharnent à sa perte. « La saignée salutaire, dont les peuples ont besoin de temps à autre pour retrouver leur vigueur » comme disait Moltke, est devenue une hémorragie fatale. Désormais les blessures de la guerre ne pourront plus être pansées. Elles resteront comme ces plaies béantes autour desquelles la chair ne repousse plus. Quelle que soit l'issue du combat, vainqueurs et vaincus en sortiront décimés pour des générations. Loin de favoriser l'expansion de leurs civilisations, la guerre se vengera sur elles et précipitera leur ruine. Tout ce qui peut en naître est un amas monstrueux de chaos superposés : économique et social, moral et intellectuel. « Nous avons déjà pu

1. Publiés dans les *Cahiers franco-allemands*, n° de mai 1938, p. 164-165.

mesurer, écrit Wladimir d'Ormesson, la somme de haines, de malentendus, d'aveuglement, de passions que la guerre dont nous sortons a engendrée. Multipliez cette somme par mille et vous aurez une pâle idée de ce que serait l'Europe après une nouvelle convulsion. On entrerait dans un cycle infernal — sans autre issue que la déchéance commune [1]. »

V

Le fait brutal, inéluctable, devant lequel se brisent les arguments les plus captieux, *c'est qu'il n'existe plus en Europe, aucun enjeu matériel susceptible de contre-balancer les ravages que causerait une nouvelle déflagration.* Cela, les généraux le savent mieux que quiconque, eux qui sont en contact quotidien avec les engins de destruction modernes, et qui seraient appelés à commander les armées, si la guerre éclatait. De là, les avertissements solennels qu'ils nous donnent de temps à autre.

En d'autres termes, nous nous débattons aujourd'hui dans le dilemme suivant : jamais l'*existence* des armées n'a été plus nécessaire ; jamais *leur emploi* n'a risqué d'être aussi désastreux. Mais parce que nous sommes arrivés à une impasse, faut-il perdre tout espoir ? Faut-il croire avec Spengler, qu'il n'y ait aucun moyen d'échapper à la catastrophe, et que notre devoir soit de monter stoïquement la garde devant un continent perdu, comme cette sentinelle romaine dont on retrouva les ossements calcinés devant une des portes de Pompéi, parce que l'on avait oublié de la relever de son poste, lors de l'éruption du Vésuve ? [2]. Ce serait au moins prématuré. Car les événements que nous venons de traverser récemment comportent un enseignement qu'il ne faudrait pas laisser perdre.

Le 30 septembre 1938 a marqué une date cruciale dans l'histoire. Il ne s'agit pas de discuter le résultat des accords de Munich, ni de chercher à établir s'ils auraient pu être meilleurs ou pires. Ce serait entièrement en dehors de notre sujet. Il s'agit d'examiner ce qui s'est passé du seul point de vue qui nous intéresse ici, c'est-à-dire du point de vue des

1. Wladimir d'Ormesson, *La guerre de demain*, *le Figaro*, n° du 9 juillet 1938.

2. Oswald Spengler, *Der Mensch und die Technik*, p. 89.

rapports de la paix et de la guerre. Ce jour-là, nous avons assisté aux faits suivants :

1° C'est au milieu d'une Europe en armes, où plusieurs millions d'hommes étaient mobilisés, où les flottes sillonnaient déjà l'océan, que l'accord a été conclu au dernier instant. « Les soldats étaient aux frontières, face à face ; les marins sur leurs bateaux, les aviateurs dans leurs aérodromes, et c'est parce que tout était prêt et que la bataille pouvait descendre de minute en minute, que la voix de la sagesse a pu se faire entendre [1]. »

2° Les partenaires ont mesuré leurs forces respectives ; ils ont confronté tour à tour l'ampleur des risques et la valeur de l'enjeu. Alors, ayant mûrement pesé le pour et le contre, ils ont préféré se mettre d'accord que de recourir aux armes.

3° En 1914, nous avons eu la guerre sans tension. En 1938, nous avons eu la tension sans guerre. La preuve est faite, désormais que les deux phénomènes ne sont pas nécessairement liés. Bien plus, à la lueur fulgurante de cette journée dramatique, on a vu que ce qui avait sauvé la paix, c'était la tension même où se trouvait l'Europe. La présence des soldats en armes a joué *contre* la guerre.

C'est donc dans cette tension, ou plus exactement *dans l'équilibre des forces dont elle naît*, que réside notre sauvegarde. C'est le seul moyen de surmonter le dilemme tragique auquel nous faisions allusion plus haut. La paix ne sera compromise que si cet équilibre est rompu ; aussi ne faut-il rien négliger pour le maintenir.

S'il est rompu, en effet, le péril de guerre augmentera parce que les risques inhérents à tout conflit armé seront inégalement répartis entre les adversaires. La possibilité d'une intervention courte et foudroyante sera de nature à tenter les audacieux, et certains objectifs secondaires reprendront tout à coup une attraction qu'ils avaient perdue. Si l'équilibre est maintenu, par contre, la guerre deviendra nécessairement un *cas-limite*, une alternative extrême à laquelle les gouvernements n'auront recours que pour des questions de vie ou de mort, et lorsque toutes les autres possibilités auront été épuisées. La guerre jouera le rôle d'une sorte d'épée de Damo-

1. Jules Sauerwein, *Paris-Soir*, 1er octobre 1938.

clès, suspendue indistinctement au-dessus de tous les peuples ; elle influera sur le cours des événements plus par sa menace virtuelle que par sa réalisation effective.

Ce que nous demandons aujourd'hui à nos armées, c'est sans doute, comme par le passé, *de vaincre en cas de guerre*. Mais c'est aussi, d'une façon plus immédiate encore, *d'empêcher la guerre d'éclater*, en formant un bouclier d'acier, une carapace inébranlable, à l'abri desquels pourront s'effectuer, sans effusion de sang, les ajustements politiques et économiques nécessaires.

Ceux-ci devraient sans doute inclure une limitation générale des armements, qui serait le moyen le plus économique de sauver la civilisation menacée. Mais cette perspective est encore trop lointaine pour pouvoir être retenue, dès aujourd'hui, parmi les facteurs déterminants de la réalité.

En attendant, on peut dire que l'état de chose nouveau transformera, qu'on le veuille ou non, la nature même de la paix. Jadis, celle-ci représentait, par contraste avec la guerre, un état de détente, d'insouciance, de « plaisir de vivre ». Ce contraste ira en s'effaçant de plus en plus. A l'avenir, la paix elle aussi sera *tendue*. Elle sera, suivant la parole de Mussolini, « le rameau d'olivier brandi à la pointe d'une forêt de baïonnettes ». Que cette image plaise ou déplaise, peu importe ; elle n'en est pas moins le symbole de l'époque où nous entrons.

Pendant des siècles le soldat a été l'instrument de la guerre. Pendant des siècles, il a répandu son sang sur les champs de bataille, en luttant pour la défense de sa terre ou pour le triomphe d'une idée. Tant que la guerre a conservé une valeur créatrice, tant qu'elle a apporté aux peuples un surcroît de richesse et de vie, son sacrifice s'est identifié aux plus hautes vertus humaines. Mais du jour où toute guerre nouvelle a signifié la ruine de l'Europe et la fin de notre civilisation, le soldat n'a plus semblé être qu'un agent de destruction et de mort...

Et voici que tout à coup, par un renversement imprévisible, le soldat se trouve investi d'une mission nouvelle, plus haute que toutes celles qui lui furent assignées dans le passé, et qui rend à sa fonction sa pleine valeur créatrice : écarter, par sa présence résolue, le fléau destructeur de la guerre : être, par sa vigilance, le protecteur de la Vie.

J. BENOIST-MÉCHIN

J'AI RÉVEILLÉ VLADIVOSTOK

FACE à la pointe sibérienne, Tsuruga est un port de mer japonais. Comme Fontarabie annonce l'Espagne déjà, comme l'Alsace fleure l'Allemagne du Sud, Tsuruga pressent Vladivostok.

Les pontons branlent, les môles en bois penchent, s'enfoncent, la boue englue les quais. Des pistes mal distinctes, entre des terrains vagues, des ornières. Des enclos où l'on vola des planches...

Bien oubliées, hélas! les maisons de poupées de la côte sud, au seuil net, au porche décoré de sentences. Oubliés les hôtels proprets où les servantes susurrent courtoisement en lavant les pieds du voyageur. Oubliés les troncs vernis, de citron pâle, supports des demeures, les kakémonos délicats, les tresses de paille luisante, élastiques aux pieds..., les lanternes où deux sous de papier-accordéon, trois de filoche soyeuse, font mille yens de délicatesse et de goût.

Déjà, comme par delà cette mer, comme en U.R.S.S., les tavernes vacillent dans la gadoue des ruelles, l'hôtelier tonitrue, les servantes reniflent sur les plats, la punaise règne.

A l'écart, face au bolchévisme, les Japonais, fiers de leur beau jardin, ont délimité ici une part sacrifiée du domaine impérial : un quartier réservé.

Le bateau?... Pareil au paysage... Un *Maru* délabré. Quand, dans tous les ports du monde, les navires nippons offrent l'exemple de l'organisation et de la propreté, ici,

les exclus des autres équipages servent des raffiots de rebut qui « font » la Russie.

Le *Maru* largua les amarres au crépuscule du soir. Quelques Anglais, une douzaine d'Allemands, des couples russes et moi. Ayant jeûné à terre, nous avions faim. Or, à neuf heures, le maître d'hôtel poursuivait avec le capitaine une partie de loto... Un de ces agents que le Guépéou fusille quand ils rentrent de l'étranger, un pauvre Lozovski banal, réclama sa pitance. « Ta gueule, Rousski !... » lui répondit un midship avec simplicité. Le midship connaissait son monde. Sa brève harangue rendit Lozovski suave... Nous eûmes, sur le tard, des poissons d'âge et un petit hachis, servi à la volée, plus une bière pétillante qui provoqua une compétition de rots entre les officiers.

Les punaises nous ayant suivis, de l'hôtel tsurugien dans nos cabines, nous nous retrouvions sur le pont, tous, vers deux heures du matin. Alors je m'acoquinai avec Ludwig Renner et Walter. Ludwig ressemblait au héros d'*Émile et les détectives* : une tête de fouine, des yeux pointus, col cassé, jaquette noire et pantalon trop court — un ingénieur évidemment, mais une bonne âme. Et Walter, né à Osaka, partait s'engager dans la Reichswehr ! Pensez s'il fallait fêter cela !... De si bons amis... Ils m'honoraient comme journaliste, écrivain et le reste. J'offris donc le cognac. Alors, nous vîmes le rayon vert.

Quelle heure était-ce? Cinq heures. Un Russe poussait des cris parce qu'il avait égaré sa femme.

Quelqu'un annonça : « *Le rayon vert !* »

Je sus aussitôt quel étrange influx venait de transformer l'horizon, les flots, le navire et de s'évanouir..., pff !...

J'avais lu des pages sur ce rayon : le mot même m'avait fait imaginer un faisceau, une sorte de fusée, comme le pinceau lumineux du cinéma.

Non... Une ondée. Un énorme déploiement (et si subtil !) de gazes aériennes, issues du soleil et baignant l'univers, l'univers teint pour une, pour deux secondes, en vert, et puis rien...

L'astre a paru. Les flots battent nos flancs. Le *Maru* lutte, pousse, crache ses chenilles de suie. Le matin... Et quand

le Russe retrouva sa femme, il pleura encore, et elle aussi.

Walter était charmant. Il me demandait :

— Pourquoi vous raser le crâne ?

— Pour paraître plus vieux, plus sérieux.

— Ah... (un temps)... Vous êtes laid !

— Ah...

Et cela dura deux jours. Les Russes racontaient leurs suicides. Moi, la guerre. Ils m'interrompaient. Je les interrompais. Puis Lozovski battit sa femme et je les raccommodais quand le bateau pilote toucha notre bord. C'était Vladivostok, nous étions en 1929 : les Russes ne nous connurent plus.

◇ ◇

Enfin, m'y voici ! C'est à Vladivostok que nous avons chanté. Nous avons chanté *Valencia* et réveillé la ville et...

Mais, patience... De loin, des croupes verdoyantes. De près, le port mourant et ses ferrailles abandonnées. Et les bateaux rouillés (aux plaques de rouge déteint qui se décollent quand on les regarde), bateaux survivants, penchés, penchés, dont les vagues bousculent l'agonie, dans les ports russes.

Des policiers, des douaniers. Des casquettes ; de vieux canotiers aussi, munis d'insignes. Et des joues moins rases que les crânes. J'ai scrupule d'ajouter qu'en ce temps la petite moustache d'Hitler faisait fureur... Des dolmans en cotonnade effilochée (verts devenus noirs, noirs devenus verts), craqués sous les bras. Des pantalons mi-partis, montrant, nues, des chevilles sales. Des souliers plats, en carton, l'empeigne unie à la semelle par du fil de fer. Mais, certes, des calepins sortant des poches et des stylos en zinc forgé. Et des clameurs.

Aucun incident. La frontière parfaite, car cinq dollars bien répartis avaient résolu tous les problèmes administratifs. Nous étions couverts de fiches et avions signé toutes les souches imaginables quand survint, soufflant, le « Financier » !

Le Financier ne ressemblait pas à nos financiers. Non plus à ses collègues de l'administration soviétique. Non. Gras, ma foi. Presque obèse, avec d'épaisses plaques de lard des-

cendant, le long des joues, pour recouvrir le cou. De la prestance, malgré ses courtes jambes et son ventre trop puissant qu'une ceinture relevait. Un « blanc » colonial de toile, devenu gris ou noir selon les places. Une barbe poivre et sel, frisée, emmêlée, où l'on avait envie de chercher des nids d'oiseaux.

— Hop ! criait-il, ouff, hopp, hé, hopp, *Minoutotchkou !*... La petite minute, camarades, citoyens, étrangers ou non, que personne ne sorte !... Voici la finance...

Il choit sur un siège d'osier et soupire comme une grosse pompe. Alors, nous discernons que ses moustaches ont vingt bons centimètres de long : elles tombent, sans doute, normalement, par-dessus la barbe, mais son souffle les fait voltiger, comme un ventilateur des serpentins, devant sa bouche...

Désespérés, les Anglais le considèrent et branlent du chef. Walter pouffe. Mon Ludwig rit jaune. Les Russes allument des *papirosi* de carton et partent. Restent deux flics, très tristes, vraiment. Restent les plâtras des docks, en face, les tôles tordues, égarées sur l'embarcadère, six douzaines de loqueteux bloquant la passerelle et déjà l'odeur de suint, de poussière, de choux que la ville chasse vers nous, par bouffées... Je reconnais ma vieille Russie fraternelle et immonde.

Le Financier va de long en large et parle :

— Contrôleur aux devises, j'aurais pu envoyer un subalterne. Mais Lénine a dit : « Fais ce que dois... » Et d'autres grands hommes ont certainement dit autre chose... Non ?...

Il bredouille :

— Certes, j'appartiens au parti communiste, mais les hommes sont les hommes...

Il attend.

Avons-nous mal compris ?... Il se fâche...

Oui, il nous observe et soudain, se prend à hurler :

— Camarades ! De l'ordre !... L'alignement !...

Et deux ou cinq minutes de confusion s'ensuivent, les miliciens nous bousculant. Puis ils me placent en tête, car je sais le russe. Et je fume tranquillement.

— Vous fumez du tabac américain ? demande le Financier.

Je lui remets le paquet, oh ! très discrètement... Alors il se renfrogne. Certes, il prend une cigarette, mais une sorte de

labourage s'installe sur son visage et ses yeux disparaissent sous des plis massifs.

— N'espérez pas m'amadouer !... grogne-t-il, en mettant les *Lucky* dans sa poche.

Puis, furieux, il me fixe :

— Votre chaussure droite !

Je questionne, puis je grogne, puis Walter s'esclaffe, puis les Anglais murmurent, puis j'ai tort et le Financier accentue le labour de sa face, et hurle :

— *Votre chaussure droite !...*

Très loin, derrière, une voix dit, en allemand :

— Oui, c'est un homme qui vient pour vérifier les chaussures droites...

Le Financier a saisi mon soulier. Il décolle la double semelle ; il appelle un des gendarmes :

— Camarade, va recoller proprement ceci. Et que ton collègue t'accompagne !...

Vais-je protester ? Le Financier m'adresse, de son œdème oculaire droit, un petit, tout petit signe, et je me tais. Il se tourne vers l'officier japonais, dont la bouche ouverte bave paisiblement :

— Gospodine Offitzière, veuillez dire au commandant que nous avons fini !

Et le Jap sort.

Alors, suave, le Financier avoue :

— La comédie a assez duré... Chambre 123, hôtel Corne d'Or, je change les roubles cinq fois au-dessous du taux officiel. Entendu ? Traduisez...

Tous opinent quand j'ai traduit.

◇◇

Voilà pour la finance. Nous sommes donc une quinzaine. Des fiacres traînent jusqu'à l'hôtel nos bagages mis en commun. Là, nous les entassons dans une soupente en attendant — il est trois heures — le train qui s'en ira vers minuit.

Ensuite nous errons par les rues, suivis d'une foule hilare. *Des étrangers !...* Les gosses tâtent nos manteaux — ils nous chipent aussi nos porte-mines. Les guêtres d'un Allemand

connaissent un succès tout particulier. Et, jeunes ou vieilles, les femmes s'asseoient, de saisissement, sur le trottoir, à la vue de personnages si bien vêtus, si bien rasés, marchant si droit, l'air si sûrs de soi. Mais Vladivostok ne diffère guère des autres villes russes : on y pose les pavés la pointe en haut et deux tours de corso nous mettent sur les boulets ; nous rentrons occuper en force le hall de la Corne d'Or.

A cinq heures, je fis du change. Et quel change !... La vie devenait belle. Nous pourrions nous offrir bamboche à bon compte. Les Anglais se déridèrent et je commençai d'entrevoir que nous chanterions *Valencia*.

Voici comme cela advint :

◇ ◇

Lors de l'intervention, au temps du général Janin et de Kessel, l'hôtel de la Corne d'Or avait connu de retentissantes noubas. Les dames espionnes s'y déchaînaient, pis qu'à Hollywood. Les diplomates de toutes nationalités, les généraux, les escrocs, grands et menus, les missionnaires américains y perdaient leur dignité au chant des tziganes.

Mais, en 1929, la Corne d'Or servait de cantine aux trafiquants du port, aux agioteurs, aux « ci-devant » les plus débrouillards, ainsi qu'à l'élite de l'armée, de la marine, de l'administration.

Un menu, de prix moyen et de pitoyable consistance, avec de la bière, voilà pour le courant.

Les vins du Caucase, des plats à la carte pour les fantaisistes en goguette ou les très hauts communistes... les communistes supérieurs à toute dénonciation (croyait-on, en ce temps...)

Pour les déments ou les étrangers, du champagne, des vins français, des liqueurs françaises, le tout datant d'avant 1919...

Comme je pars, seul, faire un tour de ville, mes Anglais s'attablent à boire. Et mes Allemands s'attablent à boire les roubles si aisément acquis. Depuis longtemps, la Corne d'Or n'a servi de whisky (les marins de passage restent sur leurs bateaux : des grilles enclosent les quais). Elle en sert ce soir et les bouteilles restent sur les tables.

J'achète des gazettes. Je bois du thé dans une *pivnaia* de

la basse ville. Je provoque en vain le factionnaire de la caserne et me laisse ramener par deux officiers vers le quartier chic où la nuit s'affaisse. Froide déjà, malgré la saison, elle s'affaisse, morose, sans lampes, sans espoir, pareille à toutes ces nuits de Soviétie, où nul n'attend rien du jour qui passe, du mois venant, de l'an à venir, que de durer peut-être, si le veulent les dieux nouveaux.

Des boutiquiers mettent leurs volets. Tête basse, le fruitier rentre sa panerée de pommes flétries et le magasin de confection laisse simplement l'ombre engluer ses mannequins misérreux — leur indienne fripée ou leur coton bourru que trois mois d'un gros salaire paieraient à grand'peine... Nuit de lamentations...

Nuit comme les autres...

Passant la passerelle du *Maru*, nous avons tout espoir laissé.

◇ ◇

Il fait bon chaud dans la salle à manger de la Corne d'Or. Mes gens portent des couleurs aux joues. Ils parlent haut. Les cadavres des flacons ornent leurs tables. Les garçons se sont animés. Dans leurs tabliers maculés, ils charrient de la bonne humeur avec les bouteilles neuves. Un drôle... un drôle de vent a soufflé sur le personnel de cet établissement, jadis glorieux... Une bouffée des anciens jours? Une bouffée des anciens jours l'a ravivé, redressé, mis au pas de chasseur. Je ne reconnais plus les loques humaines, les lymphatiques bégayants qui nous ont accueillis...

Voilà mon impression « d'entrée », comme disent les boxeurs. Et je rejoins mes gens qui mènent un sacré tapage, dans leur coin, près l'orchestre. Bloqués en un carré compact, chaleureux, ils y sont le centre des regards, de l'envie. Car, disséminés autour, blêmes, les traits allongés par de vieilles fatigues, de vieilles peurs et la stupeur d'aujourd'hui, les citoyens soviétiques nous considèrent, muets.

Les citoyens soviétiques?... Ils siègent là, une trentaine peut-être, à deux, à trois, par petites tables, autour de la giroflée défleurie qui pleure dans son vase (ébréché... cela s'entend). Ils ne soufflent mot, mais rapprochent, par instants,

leurs fronts et bredouillent des phrases mouillées qui, naturellement, se noient dans le brouhaha des étrangers...

Les citoyens soviétiques ne soupçonnent pas le spectacle qu'offrent leur dégaine, leurs épaules avachies, leurs coudes traînant sur les nappes grises, leurs requimpettes élimées aux boutons flottants, leurs pauvres joues jaunes, leurs yeux jaunes aussi, leurs bouches bées aux coins sales et leurs tifs réglementaires en face de ma section alerte, chairs roses, torses bombés, les cheveux bien brossés, trinquant au voyage, à la vie bonne, au plaisir de trinquer...

Donc, les garçons comprirent, les premiers. Les premiers, ils sentirent l'effluve. Oui, au lieu de lâcher le plat comme une crotte devant le client, l'un d'eux, le premier, osa un sourire de courtoisie, épousseta la table, rectifia le couvert et s'inclina en disant : « A votre service... ». Puis il s'en fût, allègre comme un jeune marié.

Les autres l'avaient vu faire. Au moins avaient-ils perçu qu'il se passait quelque chose... D'où le service guilleret, cordial qui m'avait accueilli.

Vint le tour de l'orchestre.

Une grosse dame à binocles pianotait, en pensant à autre chose, valses et polkas... Un vieillard osseux, avec son violon, ne s'efforçait pas de la suivre. Un piston balourd, moustachu, sous son crâne ras et bourrelé pistonnait, et... va comme je te pousse !... Un jazz...

En son genre, la batterie était l'instrument le plus parfait. Elle provenait sans doute de quelque navire japonais. Des caractères nippons s'y devinaient sous une devise russe surimprimée : « Le Gai-Cornu », allusion au nom de l'hôtel. Caisse, tambours, cymbales tonnaient, roulaient, sonnaient, sans règle apparente, conformément aux lubies, étrangères à toute musique, du musicien... Cet homme n'avait jamais entrevu de jazz. Au hasard, il hochait la tête selon une mesure à lui et, chaque fois, faisait retentir sa batterie... poum... poum... Et voilà...

Ces gens d'orchestre commençaient n'importe comment et finissaient pareil, puis, heureux d'interrompre leur absurde labeur, laissaient s'affaisser bras et jambes, se remettaient à baver...

Pourtant, leur tour vint.

Mike — nous l'appelions Mike sans raison — un Anglais âgé et muet — se leva et leur tendit sa bouteille de whisky. Ils parurent ne rien voir. Lui, parut ne pas voir leur refus. Il demeura debout, bouteille offerte. Alors, tout en tapotant, l'épaisse quinquagénaire secoua son chignon, mâchonna des injures, pinça les lèvres et, pour finir, quêta une approbation de ses collègues en triplant son double menton, en jetant à Mike un coup d'œil haineux. Et Mike ne dit rien, mais il versa une rasade d'alcool et tapa sur l'épaule du piston. Le piston s'arrêta, eut un regard de chien devant un évêque, prit le verre, le vida et se remit à pistonner.

Ce fut une sensation. D'abord, parce qu'en trois minutes, le piston s'imposa nettement et enleva, bon gré, mal gré, les trois autres faiseurs de bruit. Ensuite, parce que les faiseurs de bruit parurent pris d'une gêne soudaine, frémirent sur leurs chaises d'osier, se lancèrent des regards de naufragés et, le morceau fini, ma foi, saisirent leurs verres, circonvinrent Mike.

Mike ne sourit pas. Il versa. Et bonne portion. La dame, seule, boudait. Alors, il alla vers elle et elle but.

Ainsi était venu le tour de l'orchestre.

Son *Beau Danube bleu*, nous le bissâmes. Et le bis dépassa nos espérances. Un rythme, un entrain, mais aussi un velouté, et une langueur sous les reprises ardentes, à rendre Vienne jalouse.

Ma parole, des Russes même applaudirent ! Ils se surprirent à taper des mains, se continrent, mais leur tour viendrait...

Ensuite, pour plaire aux étrangers, à ces gens *étranges* et bienheureux qui vivent hors de la Muraille Rouge, l'orchestre tint conciliabule et joua une « moderne danse », une « vraiment modernistique danse »... *Voulez-vous, mademoiselle, danser le fox-trot.*

1919 !...

Les mânes des Toscaninis soviétiques, fusillés depuis, doivent en frémir encore. Quel événement !... Il y eut du brouhaha dans le fond (russe) de la salle. Un peu de confusion et de terreur. Des rires, chez nous.

Or, Ludwig, mon cher Ludwig, qui s'y entend, grimpe sur les planches. Il explique... « Oui, mais... Non... enfin... Ça n'est pas tout à fait ça... Plus scandé. Tenez... Je vous dirige ! » Et Mike verse à boire et Walter danse sur place et verse à boire aussi.

Un musicien sait l'allemand. Il traduit. Ses compagnons approuvent en riant et Ludwig dirige et l'on entend se trémousser des chaises sous des derrières trépidants.

Et le Guépéou veille sur la ville, certes, mais déjà une autre atmosphère, comme une fumée magique, emplit la *stalovaia*. Déjà des Soviétiques sourient, *d'autres même osent se regarder en souriant*. Les moins expansifs se hasardent à sortir leurs têtes de leurs mains... Déjà les lampes brillent plus fort, oui, et un démon... Un démon exubérant, qui guettait, depuis des ans, aux fenêtres, s'est faufilé dans la Corne d'Or.

Alors se produit le fait décisif de la soirée :

Du vacarme, un peu loin. Du vacarme au fond. Les portes se sont ouvertes. Une équipe braillante fait irruption. Quoi ? Mais... voyons... des gens cossus ? Oui, vêtus, chaussés, rasés, peignés ! Avec des cravates ! Et tout, et tout !...

Ne chantent-ils pas ?

Ils chantent.

Et le Guépéou veille sur la ville, mais ceux-ci chantent !...

Nous sommes tous dressés.

Des *étrangers !...*

Je cours vers eux... Oui, *oui*, ce sont des étrangers !

Ils arrivent d'Europe par le train qui nous remportera.

Par les steppes, par le désert sableux, ils viennent de rouler quatre jours, depuis Tchita, pour contourner la boucle du fleuve Amour...

Ils ont vidé le wagon-restaurant.

Ils se préparent à boire les roubles qui leur restent.

Ils chantent.

Tipperary, d'une part, *Hofbräuhaus*, de l'autre... Anglais contre Allemands.

Et comme, sous son silence, et comme, sous sa terreur muette, Vladivostok sait déjà qu'à la Corne d'Or il se passe quelque chose, on nous les a envoyés...

C'est très beau. C'est très émouvant.

Nous tendons les bras ; ils s'y jettent. Ils nous reconnaissent. Ce sont nos parents, nos frères, nos sœurs. Comme si nous avions passé le reste de nos jours ensemble, nous demandons des nouvelles : « Et votre femme? Et le chien?... Pas fatigués?... »

Ils s'installent. Le cercle s'élargit. Nous empiétons sur les autochtones... Les plus timides des Russes reculent. D'autres osent des mots affables et s'accrochent à leur table. Qui sait? Ils « profiteront peut-être avec... »

Ils profiteront.

Dès lors, le vacarme s'élève bien au-dessus de la moyenne des noces et banquets vers leur fin. Et jusqu'à ce qu'il s'ordonne, durant un bon quart d'heure, on n'entend que chaises remuées, « hello ! » sonores, bouteilles renversées, commandes hurlées aux garçons, saluts vibrants et, plus vibrantes encore, des tapes dans le dos, à croire tous les Espagnols de la création rassemblés.

L'orchestre, un instant interloqué, a repris son crincrin; sans autant de chaleur pourtant : il se croit négligé pour si bel arrivage. Les garçons, eux, éclatants comme des pivoines, courent, servent, fuient, reviennent, et notre frénésie s'est en eux installée — remplaçant la vivacité nouvelle qui, déjà, remplaçait leur léthargie des derniers ans.

Les consommateurs russes consomment aussi. Malgré les reproches de leurs voisins, les rappels à l'ordre, certains s'égarent jusqu'à demander de la *vichniovka* au litre. D'autres avaient filé, craignant les suites d'un début pareil, mais nous reviennent, penauds, après un petit tour dans la rue endeuillée. D'autres, alertés en ville, arrivent. Presque tous rient maintenant. S'ils demeurent à l'écart, ils n'évitent plus nos regards et leur répondent par des clins d'yeux où l'espoir et la complicité font bon ménage.

Seul, le camarade-gérant garde un front soucieux.

◇ ◇

Quand un rythme de joie, un rythme (comme ils disent:) de *célébration* se fut installé dans cette assemblée, il apparut que les caves de la Corne d'Or seraient à sec en fin de nuit.

Tout le monde était en place, parlant haut, buvant sec. Les serveurs galopaient. Les étrangers se tenaient serrés, échangeant des sourires ou des rires larges qui ne se rencontreraient jamais plus. Les Russes, un ton au-dessous, accompagnaient notre vacarme, nos libations... Il eût pu ne rien se produire de plus.

Mais je servais d'interprète et me sentais prodigieusement en vie. Abreuvé de nouveau, l'orchestre avait retrouvé courage et nous dévidait *le Pélican*, *Hindoustan*, *Tango du Rêve*, ces airs qui nous avaient rendus fous après l'armistice.

Je l'encourageais de tout mon russe.

Alors vint à moi un gars puissant, carré, de cinquante ans peut-être, qui beugla :

— Vos cigarettes sont bonnes, hein? Favorisez-nous, nous autres, Russes!...

— Tiens, prends le paquet.

Il saute sur la table. Il distribue mon cadeau. Les Russes se lèvent, m'acclament. La gloriole s'ajoutant au vin, je prends la parole, j'exprime mon amour pour la Russie, pour l'humanité.

Les Russes pleurent. Je suis sur l'estrade.

— *La Marseillaise!...*

Qui a crié? Toute la salle? Grand Dieu, on m'a changé mes musiciens! Ce sont des nouveaux venus, des descendants du train de Moscou qui ont échangé leurs places — de bonnes places, bien abreuvées — contre les instruments de musique. Ils sont cinq maintenant : un accordéon a surgi du néant.

— Une, deux, trois... Vous y êtes?...

Je bats la mesure.

Ma pauvre mémoire devient ici si fidèle qu'elle agit de façon quasi douloureuse sur le malheureux qui rapporte ces simples et symboliques événements.

Ma *Marseillaise*, ce fut...

Valencia!...

Un chant, alors nouveau : *Valencia*. Oui...

Valencia-a-a-a-a-â-A!...
Terre exquise
Qui nous grise...

Vous le connaissez? Mais vous ignorez quel dynamisme en peut tirer un orchestre qui croit à son métier. Le mien y croyait...

Valencia, avec sa trompette victorieuse et ses retournements si câlins, si passionnés, feignant, avec ses splendeurs de fanfare, un soir de fête, en août, *Valencia* éclata dans la Corne d'Or.

Un vrai grand jazz bouleversant la jouait et tout se passa comme si... (Ces Russes n'imaginaient pas même quels accents, depuis dix années, l'Amérique et les nègres avaient donnés à la musique de danse.) Tout se passa comme si, aux Sages d'Athènes, on avait présenté la T.S.F., un avion et Napoléon à la fois et qu'ils se crussent fous, ou morts, ou rêvants, ou transportés en une planète magique.

Tous perdirent leur salive, écoutèrent en silence. Ils se taisaient encore quand eut cessé de résonner le gong final.

Ensuite une bourrasque balaya la salle. Tous debout, hurlant, trépignant d'aise. Rien de pareil n'était survenu dans la vie de quiconque. Jamais leur corps n'avait connu, soupçonné cette libération, cette explosion-là.

Et la bourrasque se prolongea en une immense clameur de joie, d'allégresse, où larmes et rires se mêlaient. Et la clameur se mua en chant quand l'orchestre reprit *Valencia*.

Dressés, nous chantions et buvions. Les garçons chantaient. Et les lèvres du gérant aussi bougeaient. D'abord, nous chantions presque graves, *pour apprendre*, pour attraper quelques paroles. Puis nous chantâmes plus librement. Puis nous chantâmes déchaînés.

Et le déchaînement des corps et des voix, en Russie, quelque part — dans l'oubli soudain des années de servitude, oubli total, car trop de regrets le suivront — déchaînement de Russes et d'étrangers ivres... c'est un fameux déchaînement.

Qu'il leur fallût retourner chercher à boire, qu'ils ne pussent rester là à se trémousser sur place, à délivrer leur gorge, cela désolait, démoralisait les garçons. Mais ils nous devaient tout, nous devant cette soirée, et obéissaient. Ils apportaient un flacon après l'autre et se remettaient à chanter.

Combien de temps cela dura? Longtemps... *Valencia*

régnait, incontestée. Nous en perdions le souffle et, sans mot d'ordre, nous reposions par équipes pour reprendre plus fort, et les bouteilles choquaient les bouteilles en mesure et les fourchettes scandaient le beau rythme resplendissant sur le fond des plats.

Nous réveillions Vladivostok d'entre les morts.

Je regardais un Russe malingre. Les yeux fermés sous sa tignasse de comique, son visage avait pris cette radiation qu'ont les saints de Raphaël. Et son voisin, une de ces faces viles que les Tartares ont composées avec le sang slave, exprimait la même béatitude sereine. Je les regardais rire aux anges, quand...

Ils se taisent, baissent la tête, s'assoient comme des automates. Autour d'eux, mêmes gestes, même contraction. Les deux tiers — russes — de la salle se sont tus et terrés.

Une hésitation. Les portes sont ouvertes. Des bottes. Des uniformes, des fusils. Quelques appels.

Une façon d'officier s'avance. Mon orchestre se hausse sur la pointe des pieds pour mieux voir et le silence est tombé sur nous.

Une voix rauque, puissante, rageuse :

— De l'ordre !... De l'ordre !... *De l'ordre !...* Que le responsable s'avance...

Au silence, à l'immobilité se mêle un cafouillis étrange, car des Russes cherchent à se faufiler. Les gendarmes les repoussent et ils retombent sur leurs chaises.

Les garçons se sont évanouis ; le gérant, contrit, bredouille.

L'officier le prend au collet et glapit. Conscient de mon importance, je crie aussi. D'autres cris... Et une femme des nôtres, une Américaine arrivante, s'en prend au tchékiste et hurle :

— *We're all american citizens !*

Le tchékiste n'est pas content du tout. Il la repousse, il l'admoneste sans doute, mais déjà la rumeur des étrangers s'enfle... L'Américaine jette son chapeau à terre, le piétine et conclut au sommet de sa voix :

— Je paie ! Nous payons ! Les boissons, la casse !... Pour les Russes et pour nous !...

Appellerons-nous ce qui suit une « ovation» ? Il le faut bien. Ovation des nôtres et — chose étrange — ovation de quelques Russes aussi... Les bouteilles recommencent leur danse et les fourchettes contre les plats, et le tchékiste, ennuyé, se gratte (les Russes se grattent souvent). L'Américaine est près de moi, elle m'écarte et ordonne à l'orchestre :

— Gentlemen ! *Valencia-a-a-a-a-â-A !...*

Alors, il se passe ceci que *Valencia* reprend, plus ample, plus puissante, un peu plus grave et, ma foi, des Russes chantent aussi — même un barbichu en uniforme d'ingénieur, debout près du policier.

Le policier se gratte de plus en plus, marmonne des menaces et sort, sous notre chant.

Voilà.

Puis nous avons continué et bu encore. Et toutes les ardeurs de l'Espagne, et toutes les folies mexicaines, et toutes les ivresses du Mississipi s'étaient installées parmi ces misérables éternellement courbés, éternellement muets, éternellement en deuil dans la suie, la pluie, la brume de leur obéissance lancinante... Et le chant libérateur, l'allègre cri vers le ciel clair, le soleil et tous les ors du monde, la joie de toutes les Méditerranées du monde, distribuaient du bonheur aux esclaves. Un petit bonheur ? Le plus beau bonheur humain !...

La police revint. Et cette fois, l'officier — un autre — renvoya ses hommes, s'assit, accepta un paquet de *Lucky* et chanta au bout de cinq minutes.

Mais... Une première fois, le gérant m'avisa que le train allait partir... — Qu'avait à faire le train avec notre béatitude ? Le gérant m'avertit une seconde fois. Cela m'était tout à fait égal. Il prévint Ludwig, qui s'en moquait.

Alors, *on* vint de la gare. Nous étions tout leur chargement — les pauvres ! — pour les quatre jours et quatre nuits autour du fleuve Amour. Vint un lampiste, ou tout comme. Puis vint une sorte de chef de gare suppléant. Nos bagages étaient déjà chargés. On partirait sans nous... Sinon, il serait fusillé pour *atermoiements*.

Non seulement je leur offris à boire, non seulement je les fis chanter et oublier toutes choses... mais, un peu plus tard, je pris la parole et sus me faire entendre :

— Messieurs, camarades étrangers ! Depuis plus d'une heure, le train devrait être parti. Si nous ne filons, le chef de gare sera « *fusillé pour atermoiements...* »

Tous comprirent, car la civilisation est une belle chose. Le chef de gare suppléant partit en tête, les bras chargés de bouteilles et nous le suivions. Nous le suivions tous : les partants, les arrivants et les clients russes, et le gérant et les garçons, et le chef de la police. Et tous, nous chantions *Valencia* qui fut, ce soir-là, par les ci-devant rues de la ville mourante, le plus beau chant des hommes.

JEAN FONTENOY

UN ESSAI D'ÉCONOMIE ORIENTÉE

LE STATUT FISCAL ET SOCIAL DES GRANDES ENTREPRISES DE VENTE AU DÉTAIL

Il existe en France un type d'entreprise qui possède un curieux et double privilège à rebours : d'avoir été grevé par l'État, en faveur de concurrents, d'un régime fiscal qui n'a son pareil nulle part, et, plus récemment, de s'être vu imposer, toujours avec la connivence du même État, des taux de salaires et des « frais sociaux » très supérieurs à la moyenne.

Cette catégorie d'entreprise, dans l'étude de laquelle l'observateur des faits économiques ne peut manquer d'apprendre beaucoup, est l'entreprise dite à « commerces multiples », en d'autres termes, la grande entreprise concentrée de vente au détail réunissant sous un seul toit les marchandises appartenant aux spécialités les plus variées. Les plus connues et les plus anciennes des affaires de ce type sont les grands magasins, qui, à côté des marchandises offertes dans leurs rayons de tissus, d'habillement, de ménage, d'ameublement, d'alimentation, fournissent à la clientèle des services qu'il lui est commode de trouver sur place (salon de coiffure, bureaux de voyage, de poste, de banque, restaurant, etc...). Les plus récentes sont les magasins à prix uniques qui, par la centralisation des achats et les économies obtenues dans les méthodes de vente, sont arrivés à réduire sensiblement les prix des marchandises de grande consommation et ont connu, surtout au début de la dernière crise, une faveur marquée.

Entre ces deux types s'intercalent les magasins de nouveauté,

les « galeries », les grands bazars, toutes maisons qui, à Paris et en province, ont ce trait commun d'assembler, sous une seule direction et dans un local unique, un grand nombre de commerces distincts.

C'est tout cet ensemble d'entreprises, au nombre d'un millier en France environ, qui subit, sous l'empire de causes qui vont être rappelées, un régime d'exception aux traits également accusés, en matière de fiscalité comme sur le plan social.

La fiscalité des entreprises à commerces multiples est l'aboutissement, dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début de celui-ci, des efforts tenaces des associations du petit commerce, dont ni l'esprit de vigilance, ni l'influence politique ne sauraient être mésestimés. Assurément, le petit commerce rend, dans l'ordre social et économique, des services qu'il serait vain de méconnaître et qui, tant que la structure de la distribution restera d'essence libérale, lui assurent une sorte de pérennité. Il était, jusqu'à ces dernières années, la profession-refuge pour l'épargnant modeste, désireux d'échapper au salariat, de travailler en famille, de s'enrichir à bref délai, moins peut-être par l'accumulation des bénéfices que par une revente rapide du fonds. Pour le consommateur, la petite boutique de quartier offre des commodités, fait économiser du temps, permet des achats à crédit qui ne seront réglés qu'au jour de paie ou même plus tard.

Au passif de cette forme de distribution, apparaissent quelques faiblesses que la technicité croissante de l'activité commerciale met en lumière aujourd'hui. Faute d'études professionnelles et de conseils, le petit commerçant exploite souvent une entreprise qui n'est pas rentable, soit que l'emplacement en soit défectueux, soit que les prix de vente ne tiennent pas un compte suffisant des frais généraux ou des prix de remplacement, soit que la vitesse de rotation des stocks soit insuffisante pour la rétribution du capital ou laisse s'accumuler dans les fonds de boutique des marchandises invendables, et, circonstance aggravante, ce n'est souvent que

par le dépôt de bilan ou la fermeture du fonds que sont sanctionnées, trop tardivement, les erreurs commises.

Contre l'organisation plus savante de la grande entreprise que peut faire le petit commerçant? Améliorer ses méthodes d'achat et de vente, accroître la somme des « services » rendus à la clientèle, ou simplement demander aux pouvoirs publics, toujours sensibles aux interventions de masses, une protection réglementaire ou fiscale contre ses concurrents.

Il est certain que l'étude rationnelle du marché, quelque modeste que soit l'envergure de l'entreprise, l'application de quelques règles de comptabilité, l'affiliation à un groupement d'achat ou à une de ces chaînes « volontaires » relevant d'une centrale ou d'une maison de gros, dont les États-Unis fournissent tant d'exemples, jointes à certaines facilités de crédit, seraient pour le détaillant d'un très précieux appui. Il est à noter qu'aux États-Unis, où une grande liberté de développement est assurée aux formes concurrentes de la distribution, mais où a été largement employée la méthode de défense en question, le petit commerce de détail marque une supériorité numérique au moins égale, sinon supérieure, à celle qu'on relève dans les différents pays d'Europe.

Il n'est pas question de méconnaître l'effort de rajeunissement fait en France depuis quelques années par certaines branches du petit commerce, notamment grâce à la constitution d'organismes d'achat en commun, mais force est bien de constater que l'activité principale des groupements professionnels du « détail » dans notre pays a consisté plutôt à obtenir de l'État la pénalisation fiscale ou réglementaire des concurrents jugés dans l'instant les plus redoutables qu'à perfectionner l'éducation technique de leurs adhérents. Ces efforts tenaces s'étalent sur près d'un siècle, depuis la loi du 18 mai 1850 contemporaine des premiers grands magasins et instituant une taxe par tête d'employé, jusqu'à celle du 22 mars 1936 prohibant l'ouverture de nouveaux magasins à prix uniques. Et dans l'intervalle, que de mesures fiscales exclusivement dirigées contre l'entreprise à commerces multiples! Loi du 4 juin 1858 aggravant la taxe par employé, loi du 17 juillet 1889 la rendant progressive, loi du 28 avril 1893 l'aggravant encore, créant la taxe par spécialité et la

taxe progressive sur la valeur locative, loi du 19 avril 1905 aggravant la précédente, loi du 27 février 1912 allant jusqu'à doubler les taxes précédentes pour les entreprises à succursales, loi du 31 juillet 1917 créant la taxe progressive sur le chiffre d'affaires, loi du 23 février 1933 additionnant, pour le calcul de cette taxe, le chiffre des filiales à celui des sociétés mères ! De toutes les armatures fiscales qui enserrent l'organisme économique, celle que nous allons essayer de démonter par pièces est assurément une des plus complexes, des plus paralysantes et des plus nocives qu'ait enfantées le génie commun du fisc et du concurrent.

Sur les impôts communs à toutes les entreprises, les petits commerçants jouissent déjà d'avantages sensibles. Si leur chiffre d'affaires ne dépasse pas 400 000 francs, ils peuvent opter pour une taxation forfaitaire de leurs bénéfices. Quant aux bénéfices réels, ils sont taxés au tarif plein dès qu'ils dépassent 10 000 francs, y compris les premiers 10 000 francs ; les bénéfices inférieurs à 10 000 francs sont taxés à demi tarif ; inférieurs à 5 000 francs, au quart de tarif.

Sur le terrain des phénomènes économiques, le bénéfice n'est plus guère aujourd'hui qu'une bien pâle et rare efflorescence, les entreprises travaillant en moyenne un ou deux jours sur trois pour l'État et n'ayant guère, dans le temps qui leur reste, le loisir, ni le moyen de payer autre chose que leurs salaires et leurs frais généraux. Assurément, il est aisé de dénier toute vertu à l'économie libérale, fondée sur le profit, quand on a au préalable enlevé à ce profit tout espoir de naître, et de juger le capitalisme hors de course dès lors qu'on l'a privé de son principe moteur. Les grandes entreprises du commerce échappent moins encore que celles de l'industrie, dont quelques-unes au moins habitent, pour des raisons diverses, des secteurs mieux abrités, à cette morne servitude d'une activité qui finit par n'avoir d'autre but que d'éviter ou de retarder la déconfiture. La plupart sont en équilibre instable, beaucoup en perte : on s'en étonnera moins

quand on connaîtra mieux l'étendue de leurs charges d'exception.

La taxe progressive sur le chiffre d'affaires ne frappe que les chiffres de vente au détail supérieurs à 1 million. C'est dire qu'elle est en quelque sorte l'apanage des grandes entreprises. Son incidence varie de 0,13 à 0,64 p. 100, singulièrement aggravée par la dévaluation monétaire. L'attention a été trop rarement appelée sur la majoration subreptice du tarif de l'impôt qui accompagne, toutes les fois que le tarif est progressif, la chute de la monnaie. A volume d'affaires égal, le prélèvement admis par le législateur lors de la création de l'impôt s'est trouvé automatiquement accru. Il en est de même pour le revenu des particuliers, à pouvoir d'achat égal, au regard de l'impôt général progressif. La taxe progressive sur la valeur locative fournit, on le verra plus loin, un nouvel exemple de cette pénalisation occulte du contribuable, obligé de tenir ses comptes en signes monétaires dépréciés.

Des chiffres illustreront l'avantage non négligeable que le fisc trouve dans ces à-côté de la dévaluation : d'après les indices de prix, un chiffre d'affaires de 10 millions en 1917 correspond à peu près à 70 millions en 1938. Au tarif actuel, le premier aurait été taxé à 0,17 p. 100, le second l'est à 0,36 p. 100. 100 millions en 1917 auraient payé 0,27 p. 100 ; le même volume d'affaires en 1938 supporterait 0,59 p. 100.

L'incidence de cette taxe d'exception a encore été accrue par une loi de 1933, additionnant, selon un principe assez imprévu, le chiffre d'affaires d'entités juridiques distinctes, sociétés mères et filiales.

Assurément, c'est dans la patente des « tenant magasin de plusieurs espèces de marchandises », réservée aux entreprises de plus de dix employés, que s'épanouit la plus belle floraison de notre législation fiscale. A une taxe par « spécialité » ou rayon, fonction elle-même du nombre d'employés, s'ajoute une taxe par tête d'employé qui constitue, par son exagération présente, une véritable prime au débauchage de la main-d'œuvre. Qu'on en juge : à Paris, l'entreprise à commerces multiples paie 3 015 francs pour le deux mille et unième employé, 4 355 francs pour le trois mille et unième !

Pour le deux mille et unième employé d'un grand magasin, les taxes par spécialité et par employé représentent 20 p. 100 du salaire : quand une maison de deux mille employés en licencie cinq, elle économise le salaire de six !

Une taxe progressive par voiture s'ajoute aux précédentes pour constituer ce qu'il est convenu d'appeler le droit fixe de la patente. Par le jeu de la progressivité et des centimes-le-franc chaque année accrus, rien n'est plus mobile que cette prétendue fixité. Rien n'est moins proportionnel d'autre part que la taxe sur la valeur locative des « tenant magasin », dénommée droit proportionnel de la patente. La fiscalité se complaît en ces euphémismes, ou en ces imprécisions, qui, d'une majoration d'impôt, font un ajustement, voire plus pudiquement encore, un aménagement fiscal.

La progressivité outrancière de la taxe sur la valeur locative des grands magasins, maisons de nouveauté, grands bazars, magasins à prix uniques, n'a pas d'autre exemple dans notre code fiscal. Ici, par surcroît, on retrouve le phénomène d'incidence automatiquement accrue par suite de la hausse des valeurs consécutive à la dépréciation du franc. Le foisonnement des centimes additionnels, plus de 13 à Paris, plus de 22 à Marseille, joue dans le même sens. Et, alors que le petit commerçant le plus imposé, taxé à un vingtième en principal, ne paie, du fait des centimes parisiens, que treize vingtièmes et une fraction, soit moins des trois quarts de la valeur locative, la grande maison imposée au quart en principal, paie, pour le seul droit « proportionnel » treize quarts et une fraction, soit près de trois fois et demie sa valeur locative !

Cette énumération serait incomplète si l'on ne rappelait que les droits de patente sont majorés pour les entreprises à succursales dans une proportion qui peut atteindre 100 p. 100 !

Des comparaisons ont été faites, et récemment fournies au Conseil national économique, sur les charges fiscales des entreprises à commerces multiples et de leurs concurrents. Déjà, en 1934, M. le professeur Truchy, dans une magistrale étude sur les magasins à prix uniques, concluait ainsi : « Les lois paraissent avoir atteint le but de protection des commerçants-détaillants que se proposaient les législateurs :

faire payer très cher aux entreprises concentrées le droit de s'établir et de se développer ».

Sait-on que les commerçants spécialistes payant ensemble le même loyer qu'un magasin à prix uniques de type courant ne supportent que 32 p. 100 de la patente de ce dernier, qu'en admettant même que, pour un chiffre d'affaires égal, le petit commerce soit obligé de se grever de surfaces de vente ou plus exactement de loyers triples de celui de son grand concurrent, on constatera qu'il faut quatre-vingt-onze spécialistes pour payer la même patente que le magasin à prix uniques, cent-six pour payer le total de la patente et de la taxe progressive sur le chiffre d'affaires?

La patente d'un commerçant spécialiste concurrent de l'entreprise à commerces multiples varie présentement à Paris de 60 à 113 p. 100 de la valeur locative. Il est fréquent de trouver des patentes de grands magasins représentant cinq ou même six fois la valeur locative de ces entreprises.

Pour un petit bazar dont le loyer a quadruplé, la patente est dix-huit fois plus élevée qu'en 1913; elle l'est trente-sept fois pour les commerces multiples. Pour un grand magasin parisien, l'incidence de la patente est passée, depuis 1913, de 30 à 478 p. 100 de la valeur locative. Dans une grande ville de province, un magasin de nouveauté et d'habillement qui, en 1913, payait 13 780 francs de patente pour 64 170 francs de valeur locative, paie aujourd'hui 672 238 francs pour une valeur locative de 197 000 francs. Pour une valeur locative triple, la patente est devenue cinquante fois plus forte. Quand le loyer passe à l'indice 300, les prix à l'indice 700, la patente d'une entreprise à commerces multiples s'établit à l'indice 5 000! Aucune corporation ne pourrait fournir l'exemple d'un accroissement de fiscalité aussi exorbitant.

Point n'est besoin, on le voit, de décréter que l'économie sera « orientée » pour fournir à l'État le prétexte d'agir sur la concurrence dans la distribution des marchandises, comme de tout temps, par des moyens dont le plus connu est le droit de douane, il est intervenu pour protéger certaines catégories de producteurs. La fiscalité était jusqu'à ces dernières années son domaine électif d'intervention, où son intérêt rejoignait les intérêts politiquement influents qu'il voulait protéger.

Il a fallu les événements de 1936 pour l'amener à exercer dans le domaine social, sur les mêmes grandes entreprises, mais pour des causes assurément différentes, une action qui aboutit au même ordre de résultats.

Juin 1936. La cour de l'hôtel de Beauvau, à la tombée de cette journée torride — il est neuf heures du soir — achève, un peu poussiéreuse, de se vider des groupes de « militants », délégués d'innombrables ouvriers d'usines, qui, depuis le matin, se relaient sur le gravier, sur les marches du perron et dans les antichambres, devisant et fumant entre deux conférences tenues sous l'égide de quelque fonctionnaire, avec des patrons bien étonnés d'être encore appelés « de droit divin ». D'un pas rapide, le ministre de l'Intérieur, Roger Salengro, qui rentre de « Matignon » où les chefs de la classe ouvrière ont leur grand quartier, regagne son bureau. Il va arbitrer le conflit des grands magasins, occupés par leurs employés depuis plus de quinze jours. Entre la délégation patronale et celle de la C.G.T., dans le cabinet du ministre, le débat se poursuit la nuit entière, sans rémission, sans autre interruption que des suspensions de séance où Roger Salengro, à gestes feutrés, confesse l'une ou l'autre partie, soucieux de ne rien arbitrer qui ne puisse être accepté par la délégation ouvrière. Le principe du Conseil de discipline est posé : le patron devra-t-il, dans sa décision ultérieure, « viser » l'avis du Conseil, en « tenir compte » ou en « faire état » ? Plus d'une heure de nuit se passe à discuter ce texte. Celle où fut signée, une quinzaine plus tôt, l'accord Matignon est passée depuis longtemps. Sur le jardin de l'hôtel de Beauvau se lève, dans les chants de tourterelle, l'aube rosée d'une belle journée de thermidor. A huit heures et demie du matin, après onze heures et demie de discussion continue faisant suite à quinze jours de conférences contradictoires, la sentence arbitrale est rendue. Elle fixe les salaires des employés de grands magasins à un niveau supérieur à celui de toutes les autres corporations et grève leur exploitation de plus de 100 millions de frais supplémentaires.

Décembre 1937. Le cabinet d'un autre ministre de la République : celui du Travail. Une autre décision arbitrale : elle proroge pour neuf mois la clause d'échelle mobile des salaires que la théorie du pouvoir d'achat ne pare déjà plus de son éphémère séduction. Conséquence : les salaires des grands magasins, des magasins à prix uniques et des maisons de nouveauté, déjà fixés plus haut que la moyenne par la sentence de 1936, sont relevés de 34,60 p. 100 au total en avril 1938.

Entre temps, une quarantaine de conventions collectives, conclues sous l'égide ministérielle ou tout au moins préfectorale, créaient des disparités de situation analogues sur presque toute l'étendue du territoire. Il n'est guère présentement de grandes villes où les salaires des entreprises à commerces multiples ne soient supérieurs à ceux pratiqués dans le commerce de détail. Alors que, dans l'industrie, le salaire ouvrier par catégorie d'emploi est pratiquement le même dans l'usine géante et dans le modeste atelier et qu'on ne conçoit guère que la rétribution d'un tourneur, d'un ajusteur ou d'un polisseur puisse varier autrement qu'en fonction des aptitudes professionnelles de l'intéressé, la situation dans le commerce est tout autre : une dactylographe, un comptable, un garçon de magasin, une femme de ménage, un manœuvre voient leur salaire pratiquement dépendre de l'effectif employé. Parmi les innombrables litiges sociaux portés récemment devant la juridiction d'arbitrage, la question a été posée de savoir si une maison de nouveauté de Paris dont l'effectif variait autour de cent employés devait payer les salaires des maisons de cent et plus ou de moins de cent employés : la différence représentait de 4 à 7 p. 100 des salaires.

En province, la différence entre les salaires des grandes et ceux des petites entreprises du commerce de détail est comprise entre 5 et 20 p. 100 des salaires de ces dernières quand il existe une convention collective. Elle est bien plus forte quand il n'existe de convention collective que pour les entreprises à commerces multiples, ce qui est le cas le plus répandu.

A Paris, les salaires des grands magasins, fixés par deux décisions ministérielles en 1936 et en 1937, pratiquement par le fait du prince, sont supérieurs de 30 à 40 p. 100 à ceux

du petit commerce et dépassent ceux des emplois similaires dans d'autres corporations, telles que la chaussure, l'épicerie, la couture, la banque, l'assurance.

Un vendeur ou un employé de grand magasin touche, à vingt-quatre ans, un minimum de 1 716 francs par mois; une vendeuse ou une dactylographe, 1 480 francs. Des taux de 450 à 850 francs pour des vendeuses majeures sont encore courants dans les commerces du centre de Paris : le dépouillement des demandes d'emploi dans les grands magasins et les instances du Conseil des Prud'hommes de la Seine en fournissent l'affligeante énumération. Croit-on que l'État se comporte mieux? Par la voie du *Journal officiel* du 5 octobre dernier, il offrait aux auxiliaires des Assurances sociales des salaires inférieurs de deux fois et demie aux barèmes fixés par lui-même pour de grandes entreprises privées.

Si, à côté des salaires, on mentionne les charges accessoires (indemnités de maladie, de maternité, de service militaire, de congédiement, congés supplémentaires), qui, assurances sociales comprises, représentent de 4 à 9 p. 100 de ces derniers, la stabilité d'emploi, entourée de plus de garantie qu'ailleurs du fait du Conseil de discipline, la durée du travail plus strictement limitée que dans les petites entreprises et moins longue que dans les branches concurrentes de l'alimentation, on aura passé en revue les principaux avantages que les entreprises à commerces multiples assurent à leurs salariés.

Ce n'est pas le lieu de rechercher ici si ce statut fiscal et social d'exception, peu connu du grand public, portait en soi sa justification, ni s'il a procuré aux bénéficiaires, petits commerçants d'une part, salariés de l'autre, tous les avantages que l'État entendait leur assurer. Il ne sera peut-être pas superflu de constater qu'avec une inexorable rigueur, les lois de la concurrence qui ne connaissent pas d'entrave dans le domaine de la distribution où aucune entente de prix ni de zone n'a jamais été esquissée, se sont chargées déjà de le sanctionner. Incorporées dans les prix de vente, les deux catégories de charges, impôts et salaires, montées en flèche depuis 1936,

les ont portés à un niveau que ne rejoint plus le consommateur. Depuis 1936, les ventes des grands magasins ont baissé en volume de 25 p. 100. Le licenciement de milliers d'employés en 1938 n'a pas d'autre cause. Le bon sens public ne s'y trompe pas : aucune dépréciation boursière n'est aussi forte que celle des valeurs de grands magasins qui, en valeur-or, représentent 5,5 p. 100 de leurs cours de 1913. Un actionnaire de grand magasin a perdu depuis vingt-cinq ans, 95 p. 100 de son capital, quand il n'en a pas perdu la totalité par la disparition de l'entreprise.

Autre conséquence aussi frappante pour l'observateur non prévenu : le pullulement de ces économats d'administrations publiques et privées, de ces maisons de commission travaillant sous le couvert de groupements d'acheteurs, qui font justement leur publicité sur l'économie de frais généraux que leur formule représente par rapport à celle des grandes entreprises, peut-être demain le « magasin sans vendeur », inspiré du type en faveur aux États-Unis où la clientèle se sert elle-même et paie à la sortie.

Le magasin sans acheteur conduit au magasin sans vendeur. Puissent les pouvoirs publics, dans leurs tentatives plus ou moins conscientes d'économie orientée, ne pas trop perdre de vue cette vérité de bon sens. Puissent-ils aussi se souvenir que la fiscalité excessive se dévore elle-même et qu'en aboutissant, par ses interventions inconsidérées, à compromettre à la fois le dividende de l'actionnaire, le chiffre d'affaires du fournisseur et l'emploi du salarié, l'État s'est plus durement pénalisé lui-même que tout autre, son système d'impôts étant justement fondé sur les activités qu'il tarit. Puissent-ils constater, devant les mécomptes de cette expérience et les mesures de redressement qui s'imposeront, que le protectionnisme fiscal ou social, quels que soient ses mobiles, ne saurait être générateur ni de prospérité ni de progrès.

JACQUES LACOUR-GAYET

PLAISIRS DE LA TABLE SOUS LOUIS XIV

A en croire le sieur de Chuyes, auteur d'un guide connu, on tuait, à Paris, au milieu du XVIIe siècle, 40 000 bœufs, 400 000 moutons, 200 000 veaux par année. Les chiffres fournis par ce calculateur ne s'éloignaient guère de la réalité, car le sieur de La Roche, approvisionneur et entrepreneur de transports, son contemporain, en donnait d'analogues à la même époque (46 800 bœufs, 416 000 moutons), sauf sur le chapitre des veaux dont il réduisait le nombre à 67 800 ; à cette hécatombe exigée par l'alimentation de la capitale, il ajoutait 25 000 porcs [1]. Le bétail sacrifié venait des provinces de Normandie, Poitou, Limousin, Bourbonnais, Champagne et Berry. Bouchers et charcutiers allaient, chaque vendredi, l'acheter au marché de Poissy d'où ils le conduisaient à leurs abattoirs.

Ainsi les Parisiens, sauf pendant la guerre de la Fronde et la grande disette de l'an 1709, ne manquèrent jamais de viande fraîche. L'échevinage d'ailleurs veillait avec zèle à leur ravitaillement. Par l'entremise des « chasse-marée », voituriers de rapides coches de terre ou d'eau, le poisson arrivait chaque jour des rivages de la Manche, en bon état l'hiver, souvent gâté à la saison chaude. Les salaisons, morues, maquereaux, harengs, saumons, seiches, marsouins suivaient, au ralenti, le cours de la Seine. De différents parcs boulonnais,

1. Marana : (*Lettres d'un Sicilien à un de ses amis*, édit. Dufour), mal informé, donne 78 000 bœufs, 832 000 veaux, moutons et porcs ; Liger : *le Voyageur fidèle*, 1715 : 140 000 bœufs, 550 000 moutons, 125 000 veaux, 40 000 cochons.

mais surtout méridionaux, de septembre à mars, des « diligences », coches de terre qui franchissaient de longues étapes sans arrêts, apportaient, par myriades, avec ou sans leurs écailles, les huîtres dont les Parisiens se montraient friands ; quatre mille marchands en faisaient le commerce.

Les vins, débarqués des chalands sur les ports, étaient vendus à la criée de l'Étape, place de la Grève ; les autres, qui entraient aux portes de la cité, étaient mis aux enchères à la grande Halle. Paris en consommait annuellement environ 250 000 muids débités au détail non seulement par les marchands de vin, hôteliers, taverniers, cabaretiers, mais encore par les fonctionnaires et, en particulier, les archers et arbalétriers de la ville exonérés de certains droits.

En grande partie, les légumes, les herbages, les champignons, fort appréciés à cette époque, provenaient des cultures maraîchères de la périphérie. Les fruits, toujours en « merveilleuse abondance », expédiés de diverses régions de France ou d'Espagne, atteignaient de hauts prix, les melons, les oranges et les citrons surtout. Les beurres, salés ou non, sortaient de Normandie ou de Bretagne ; les oignons et les aulx de quelques autres provinces.

On mangeait plusieurs sortes de pains, pains chalands ou de bourgeois et de pauvres, fabriqués par les boulangers de la ville, grossiers et souvent de méchant goût, pains mollets, pains de Gonesse, plus blancs, plus fins, pétris par les forains de ce village qui le venaient, deux fois la semaine, offrir sur les marchés.

En dehors des grandes Halles, couvertes ou non, sises proche Saint-Eustache, qui groupaient les marchandises par spécialité (blé, marée, salines, beurre, chandelle, draps, cuirs, vins, etc.), la capitale possédait un marché bi-hebdomadaire par quartier, approvisionné de toutes sortes de denrées, auprès duquel étaient assemblées les boucheries et, de plus, un carreau à la volaille et au gibier qui, longtemps établi au long de la Vallée de Misère, fut ensuite transporté sur le quai des Grands-Augustins. Les boutiques de victuailles pullulaient, en outre, dans les rues, ainsi que les rôtisseries où des broches superposées, « enguirlandées de poulets, hérissées de rôtis », animées d'un mouvement perpétuel, tournaient

devant des feux de bois. Par la ville, des regrattiers, au surplus, chargés de hottes ou poussant de petites voitures, revendaient aux passants les menus vivres acquis à bas prix.

Contrairement à ce que l'on imaginerait, la surabondance des marchands et des marchandises ne facilitait guère la quête des nourritures et ne diminuait nullement le prix de celles-ci. Les marchés, ouverts trop rarement, étaient souvent fort éloignés de bon nombre de domiciles. Les commerçants, d'autre part, se livraient à des accaparements et provoquaient, en conséquence, des raréfactions de comestibles, même périssables, qui accroissaient, à leur profit, leur cherté. Aucune des nombreuses ordonnances de police qui menaçaient de rudes châtiments ces monopoleurs sans vergogne n'arrêta le cours de leurs exploits. Pendant de longues périodes de carême, observé — obligatoirement par la population, sauf par quelques libertins astucieux — les arrivages de légumes, de poissons, de macreuses, oiseaux de mer considérés comme poissons, restaient insuffisants. En été, de la Fête-Dieu à la Nativité de la Vierge, les boucheries dont les viandes pouvaient se corrompre n'ouvraient plus qu'à demi. Tous les dimanches et jours de fêtes chômées, les boutiquiers interrompaient leurs négoces. D'où difficultés continuelles de s'approvisionner, surtout pour la petite bourgeoisie et le peuple disposant, d'une part, de loisirs réduits, d'autre part, de moyens limités.

Les seigneurs et les bourgeois opulents souffraient-ils de tels inconvénients ou bien craignaient-ils plus vraisemblablement, pour leurs bourses, que le vol de leurs domestiques ne s'ajoutât à la rapine des commerçants? Toujours est-il qu'ils prirent l'habitude de dresser, avec des pourvoyeurs, des *Marchés de pourvoierie*, qui empêchaient leurs maîtres d'hôtel et cuisiniers de « ferrer la mule », c'est-à-dire de « faire danser l'anse du panier ».

De ces marchés, on connaît fort peu ceux que les officiers du roi contractaient, d'une façon courante, pour les fournitures de bouche de Sa Majesté et moins encore ceux que signaient des particuliers pour le ravitaillement de leurs maisons [1]. L'un de ces derniers, daté du 21 novembre 1652, c'est-à-dire

1. Les marchés particuliers de pourvoierie sont plus rares sous Louis XIV que sous Louis XIII.

de la fin de la Fronde, période de grande misère, est heureusement tombé en notre possession ; il précise, et cela ajoute à son intérêt, quels prix élevés atteignaient alors les denrées alimentaires.

D'après cet acte, Michel Desmoulins, marchand-pourvoyeur et bourgeois de Paris, demeurant rue du Jour, paroisse Saint-Eustache, s'engage à fournir, pour le temps de deux années, la maison de messire Thomas de Savoie, prince de Carignan, et de dame Marie de Bourbon, son épouse, « de toutes et chacunes les viandes, poissons et marchandises..., bonnes, loyales et marchandes » ci-après désignées, et aux prix spécifiés. La livraison en sera faite chaque jour « en quelques lieux et endroits » que lesdits seigneur et dame « soient et puissent aller en ce royaume », en tous temps et saisons, entre les mains de leur maître d'hôtel ou contrôleur argentier. Dans le cas où Desmoulins ne pourrait la faire, lesdites marchandises seraient achetées ailleurs et les majorations de prix mises à ses dépens. Le prince et la princesse s'engagent de leur côté à payer chaque mois à Desmoulins 2 000 livres en deniers comptant ou en rescriptions sur les fermiers de leurs terres et le surplus, qui pourrait lui être dû, à la fin de chaque semestre ; à lui assurer quotidiennement d'autre part, hors de Paris, 6 pains, 3 pintes de vin, le logement ; en outre le fourrage, une écurie, une couverture à leurs armes pour son cheval [1].

La liste des victuailles, insérée dans l'acte, comprend 72 articles de boucherie, charcuterie, venaison, gibier, volaille, œufs, graisse, huile, lard, beurre frais et salé, chandelle et 75 articles de poissons de mer et d'eau douce, crustacés, mollusques, salaisons.

La livre de bœuf y est offerte à 6 sols, alors que, sous Louis XIII, elle se vendait 2 sols 6 deniers [2]. Trois pigeons y sont cotés 24 sols, c'est-à-dire aussi cher qu'un chapon, preuve de leur rareté. Un marcassin vaut 4 livres, un faisan et une gélinotte respectivement 4 livres 8 sols ; une douzaine de poulets de grains 6 livres 4 sols ; une livre de ces crêtes

1. Observons que malgré le désordre économique de cette période, aucune montée des prix n'est prévue dans l'acte notarié.

2. Audiger : *la Maison réglée*, 1692, page 3, compte pourtant, à cette date, la viande à 5 sols la livre.

de coq qui faisaient les délices des épicuriens, 5 livres, un ortolan 50 sols, un cent d'œufs 3 livres, un grand brochet ou une grande carpe 14 livres, un cent d'écrevisses 45 sols, un cent d'escargots ou de grenouilles 15 sols, un saumon de belle taille 30 livres, un cent d'huîtres avec écailles 6 livres, sans écailles 20 sols, etc.

Des prix aussi prohibitifs n'étaient point à la portée de l'artisan, mal rétribué, ni même du bourgeois qui, selon Furetière, « faisait son ordinaire du bœuf et du mouton » [1]. Les mets délicats étaient en définitive réservés aux gens fortunés ou jouissant de fonctions bien rémunérées.

Les plaisirs de la table tenaient alors dans l'existence une place considérable. Le siècle de Louis XIV, d'aspect si sévère par ailleurs, apparaît comme une époque de « mangerie » effrénée. Les goinfres et aussi les friands y pullulèrent. Le roi leur donnait le ton, bien que désapprouvant les mœurs de leurs cabales infestées de sectateurs d'Épicure. Nul mieux que lui, sauf peut-être le fameux écornifleur Montmaur, maître ès langues helléniques au Collège de France, ne fournit à table de si belles preuves de capacité et d'endurance stomacales, n'affronta avec tant de sérénité, de grandeur et d'appétit tant de plats composant son service de bouche, ne retira tant de plaisir de leur saveur et ne ressentit, aux promenades qui suivaient ses repas, tant de contentement à les digérer. De même que Madame, duchesse d'Orléans, habile pourtant, de son côté, en l'art d'avaler, Saint-Simon considéra toujours le spectacle de Sa Majesté, attablée dans une auguste solitude et dévorant dans un religieux silence, comme l'un des plus magnifiques qu'un humain pût contempler. Maints menus royaux nous ont été conservés, notamment les menus de Marly où paraissaient, à l'ordinaire, dix-huit bassins d'argent débordant de rôtis et de ragoûts, sans compter les desserts et les fruits. Même lors de sa vieillesse, atteint de douloureuses gênes digestives, Louis XIV absorbait encore, au dire de ses médecins, comme régime de malade, un potage aux pigeons, une croûte faite de purée, quatre ailes, une cuisse et les blancs de trois poulets rôtis, confitures et pâtisseries au surplus.

1. Il semble probable que Furetière envisage le bourgeois aisé, non le petit bourgeois.

Sa Majesté donnant de si nobles exemples, ses sujets ne se trouvaient-ils pas dans l'obligation de les suivre? Ils les suivaient avec zèle. Tous ceux d'entre eux, en effet, qui possédaient quelques écus en bourse, les dispersaient sans regrets en ripailles. Comment eussent-ils agi autrement? Les gens de plume, dont les écrits tombaient entre leurs mains, leur prodiguaient les conseils pernicieux. Le gazetier Loret, en particulier, si enclin à lever le gobelet, si asservi aux exigences de son ventre, emplissait sa *Muze historique* de descriptions mirifiques de festins et encourageait de la sorte, qui lisait ses huitains rieurs, à sacrifier, avant tout, à la chère-lie. Cent autres poètes, même les plus fades, multipliaient les chansons à boire que Robert Ballard éditait complaisamment en recueils, après les avoir fait mettre sur des airs folâtres par les musiciens à sa solde. Scarron, ayant acquis, à travailler des dents devant des tables bien servies, la certitude que manger procurait plus de délices que boire, venait d'inventer « la chanson à manger ».

Plus audacieux que Saint-Amant et Vion d'Alibray, ses modèles, qui chantèrent la gloire du melon, du fromage et de l'éclanche de mouton, un petit rimeur, César Pellenc, s'avisa de lancer, au milieu du siècle, sous le titre *les Plaisirs de la Vie*, un opuscule où il élevait l'acte de manger à la hauteur d'une religion. Aux yeux de cet homme singulier, en effet, qui exaltait en plus de cent dizains passionnés tout ce que la création offrait de comestible dans les airs, sur la terre et parmi les eaux, la cuisine apparaissait comme une sorte de sacristie et la salle à manger comme un temple, la table comme un autel, les ustensiles de cuisine comme les objets sacrés du culte, le cuisinier revêtu de sa tunique blanche, ainsi que d'un surplis, comme l'officiant, le boulanger comme le distributeur de pain bénit, le buffet comme le reliquaire dont les desserts formaient les reliques, enfin les convives comme les fidèles.

Vers le même temps, les « nappeurs » épars dans les tavernes, adversaires des gens de ruelles, façonniers et minaudiers, proclamaient la suprématie de Bacchus sur Cupidon, opposaient *l'Almanach bachique* avec sa lune en forme de bouteille à l'*Almanach d'Amour* avec sa lune en forme de cœur, et le

gaillard *Recueil de tous les plus beaux airs bachiques* au douceâtre *Recueil de tous les plus beaux vers mis en chant*, dont les niaiseries galantes leur donnaient la nausée. Comme le cuisinier apparaissait, en cette période de galimafrées unanimes, ainsi qu'un héros digne des plus grands honneurs, Balthazar Moncornet, graveur en taille-douce, crut légitime de l'introduire, en la personne du sieur Robert Vinot, rendu notoire par maintes prouesses de marmites et de broches, dans la galerie de ses portraits où paradaient les illustres. Madame de Sévigné partageait si bien le sentiment de l'intelligent graveur que, plusieurs années en ça, elle « pleurait » de céder, même à sa fille, son maître-queux, personnage inestimable, qui témoignait d'un véritable génie dans la préparation « du ragoût d'aloyau aux concombres ».

Ainsi entretenir une bonne table était le vœu secret de gens qui semblaient les plus désintéressés des questions matérielles. On vit même, à cette surprenante époque, des voleurs entreprendre des expéditions pour ravitailler la leur. S'étant introduite, en effet, par une nuit ténébreuse, dans la maison du conseiller d'État Garnier, une de leurs bandes dédaigna l'argent et les objets de prix, alla droit à la cave, en enfonça les portes et en déroba les provisions d'huile, de fromage et de beurre, l'hypocras, le vin d'Espagne, le muscat et cette liqueur savoureuse que l'on nommait le « populo ».

Par les nombreux faits assemblés ci-dessus, nous croyons avoir montré quelle importance les gens du grand siècle, du roi au dernier fripon, accordaient aux plaisirs de la bouche. Ils jouissaient de ces plaisirs de façon assez incommode. La salle à manger n'existait alors ni dans les palais royaux ni dans les logis particuliers. On la voit apparaître, dans les inventaires de biens, après 1690 seulement; encore reste-t-elle assez rare. Les repas étaient servis dans les antichambres, les chambres, les salles de réception. L'absence de la salle à manger dans les appartements explique la longue faveur du cabaret où l'on pouvait festiner, à l'abri des indiscrétions, dans des pièces réservées. Cependant le cabaret, sous Louis XIV, n'attirait plus les belles compagnies qui précédemment y faisaient bombance. Devenu lieu de vente du vin au détail, il avait cédé la place à la taverne, où l'on buvait et mangeait

sur nappe [1]. La taverne ne connut point, ce semble, la fortune du cabaret. Soumise à la surveillance de la police, elle devait fermer ses portes à huit heures en hiver, à dix heures en été et le dimanche pendant toute la durée des offices (messes et vêpres). On y disposait, en conséquence, de libertés réduites pour « caqueter le vin », organiser ces repas nocturnes, ces concerts, ces « parleries » secrètes que présidèrent, sous Louis XIII, Théophile de Viau, Vion d'Alibray, Saint-Amant, aux cabarets de Cormier, du Bel-Air et de la Pomme de Pin. Molière, Boileau, Racine, Furetière et leurs amis paraissent avoir formé l'un des derniers groupes d'écrivains tenant ses assises sous des voûtes empétunées des tavernes.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les « bien-mangeants » et les « biberons » délaissèrent tout à fait les tavernes et s'entr'offrirent des festins à domicile, malgré la gêne que leur causait l'exiguïté des salles à leur disposition. On peut distinguer, dans leurs troupes nombreuses, deux catégories bien distinctes : celle des « gastrolâtres », que Furetière définit : « Goulus faisant un dieu de leur ventre », et celle des « friands ».

A la première de ces catégories appartint la cabale bachique d'Étienne Martin de Pinchesne, neveu de Voiture, contrôleur des cuisines royales, goinfre de haute volée, bon poète au surplus. Elle comprenait, outre son directeur, une vingtaine de membres, parmi lesquels figuraient cinq académiciens : François Charpentier, Guillaume Colletet, Jules Pilet de La Mesnardière, Paul Pellisson, François Tallemant, les poètes Scarron et Lignières, le grammairien Gilles Ménage, Paul et Roland Fréart, sieurs de Chantelou et de Chambray, Alexandre d'Elbène et quelques autres personnages de moindre qualité, tous épicuriens impénitents. Elle dut fournir une longue carrière ; par malheur, six années seulement de son existence nous sont connues, années pendant lesquelles un chanoine du Mans, Pierre Costar, lui-même ami des plats et des pots, s'étant avisé de l'approvisionner en chapons et en gélinottes, reçut, en récompense de sa générosité, la gazette en vers et en prose de ses banquets.

Successivement offerts aux frais et sous le toit de chacun

1. Furetière : articles « cabaret » et « taverne ».

de nos gloutons, ces banquets étaient préparés par Guille, fameux traiteur de cette époque. Plusieurs de leurs menus nous ont été transmis de façon assez confuse par la gazette susdite. Du galimatias de cette rimaille, on peut déduire que la compagnie avala, chez Martin de Pinchesne : deux potages, l'un de perdrix, l'autre de pigeonneaux, parsemés de béatilles, c'est-à-dire de ris de veau, de crêtes de coqs, de culs d'artichauts et de pistaches ; un premier service composé de boudins blancs, d'un chapon confit à l'étouffade flanqué de poulets mitonnés dans une marinade de vinaigre, sel, poivre, citron, clou, orange, oignon, romarin, sauge ; un deuxième service comprenant pêle-mêle, dans un vaste plat, avec un nouveau chapon, des grives, perdrix, pluviers, faisans ; un troisième service de pieds de porcs à la gelée, truffes, champignons de divers genres ; enfin les desserts, pommes d'api, poires de bon chrestien, confitures sèches et liquides. Chez Paul Fréart de Chantelou, qui reçut ensuite la bande affamée, la liste des victuailles ne varia guère : potage aux pois piqueté de lardons ; chapon chamarré de cardes, de culs d'artichauts, de crêtes ; andouilles, fraise de veau ; chapons encore, l'un au court-bouillon, l'autre en daube ; agneau bien potelé trempant dans un jus d'oranges et de citrons mêlés d'olives de Lucques, de cardons d'Espagne et de persil de Macédoine ; mêmes desserts.

En somme, nulle imagination, nul raffinement, nul goût même ne présidaient aux repas de cette académie bachique. Loin d'entourer de mets légers, de saveurs différentes, les chapons manceaux aux chairs grasses et pesantes, ses hôtes successifs corsaient la lourdeur de ces volailles par des entassements de charcuteries et de gibiers indigestes, que venaient humecter des vins épais de Rivesaltes et d'Espagne, et l'hypocras, et le Rossoli. De leur propre aveu, les convives de ces agapes sortaient de table étouffés de nourriture, vacillant sur leurs jambes, tirant une nébuleuse euphorie de l'empiffrement et de l'ivresse.

Bien différents de ces boulimiques aux visages émerillonnés, aux panses rebondies, s'offraient aux yeux de leurs contemporains, messires les « friands ». Ceux-ci n'attendaient point leurs délices de la plénitude de leurs estomacs, mais du

ravissement de leurs palais. Tous goutteux ou menacés de l'être, ils l'étaient devenus où ils allaient le devenir non par excès de nourriture, mais par recherche de l'exquisité dans la nourriture. Aidés de cuisiniers doctissimes dans leur art, ils faisaient, sans le savoir, une chimie de la cuisine, combinant, en savants dosages, les épices et les parfums avec les chairs, utilisant leurs alambics à l'invention d'essences inusitées, demandant aux sucs des simples de communiquer une âme à leurs ragoûts, poursuivant avec diligence le renouvellement de leurs sensations gustatives. Au royaume de la mangeaille, ils prenaient figures d'artistes ou encore de découvreurs de terres inconnues. A table, ils se contentaient, au besoin, d'un plat et d'un vin, pourvu que ce plat fût un chef-d'œuvre et que ce vin leur apportât l'arome du terroir qu'ils avaient élu.

Au contraire de leurs médiocres émules, les goinfres, qui entremêlaient leurs repas de bavardages, de brindes et de chansons, ils estimaient que le geste auguste de manger se devait accomplir dans le recueillement. Peu sociables, ils fuyaient le monde dont les tables leur réservaient plus de déceptions que de plaisirs. Ils résistaient aussi aux tentations de l'amour, lequel supporte mal, dans l'esprit de ses sectateurs, la présence d'une passion rivale.

Ainsi, par excès de discrétion, ont-ils laissé peu de traces de leurs glorieux travaux. On reconstitue avec difficulté leurs groupes et les lieux où ils acquirent leur prestige. On sait pourtant que l'une de leurs plus fameuses officines s'ouvrait rue de la Bourbe, à l'ombre du monastère du Port-Royal. Là, madame de Sablé avait bâti, attenant à ce monastère, la maison où elle se repentait d'avoir oublié Dieu dans les bras de ses amants. Cette déconcertante créature était-elle venue à la cuisine pour emplir de distractions la monotonie de sa retraite ou pour échapper au regret de ses amours ou pour guérir, par des mets appropriés à son état, ses maladies imaginaires ou, plus simplement, par gourmandise naturelle? On ne le peut déterminer. Toujours est-il qu'elle y excellait au point d'en être la fée ou la magicienne. De son particulier ami, le duc de La Rochefoucauld, elle avait fait, sans aucune peine, son disciple en cette matière, car il était fin gourmet

et il trouvait comme elle, dans la bonne chère, une consolation à son désabusement.

On a maintes fois conté que, sous le toit de la marquise, naquirent une à une, sans cesse reprises et amendées, les maximes du goutteux moraliste. On a laissé dans l'ombre les problèmes culinaires qui y furent posés et résolus. La Rochefoucauld apporta, sans aucun doute, son concours théorique à leur solution. Il se montrait, en effet, passionné de cuisine au point de souhaiter à son pire ennemi « un méchant cuisinier » ; mais, privé d'imagination, il ne parvenait point à innover dans un art dont seuls les produits lui importaient. Madame de Sablé restait en cet art la créatrice et l'exécutante. « Elle inventait toujours, dit Tallemant, de nouvelles friponneries (pâtisseries). » Les portefeuilles de Valant, son médecin et son archiviste, fourmillent de ses recettes. Un paragraphe de ces portefeuilles nous révèle de quelles épices elle assaisonnait ses mets. On y voit figurer « la tormentille, le santal citrin, les dattes, le girofle, le gingembre, les poivres longs et ronds, le grain de paradis, les baies de laurier, l'aloès, les roses rouges, les semences de fenouil, les fleurs de basilic, l'origan, les écorces d'orange et de citron, la muscade, la cinamone, le miel de Narbonne, le lis de Florence, l'eau séraphique ». Pour les confitures et les marmelades, elle employait, à l'exclusion de tout autre, le « pain de sucre royal » ; elle faisait acheter ses jujubes chez un épicier « au bout de la rue des Fourreurs » et ses simples chez une « femme herboriste » au Marché Neuf, vis-à-vis Saint-Germain-le-Vieil. Elle passait de longues heures devant le matras et l'alambic où elle préparait et distillait les essences utiles à sa pharmacopée et à ses sauces.

Jamais elle ne faisait servir un plat avant qu'il eût atteint son suprême degré de succulence. Ainsi se présentait la recette d'une omelette telle qu'elle la concevait : « Mettre dans une douzaine d'œufs battus une pincée de ciboulette verte, une ou deux feuilles de coq, six feuilles de souci, trois ou quatre branches de pimprenelle, deux ou trois feuilles de bourrache, autant de buglose, cinq ou six feuilles d'oseille ronde, une ou deux branches de thym, deux ou trois feuilles de laitue tendre, un peu de marjolaine, d'hysope et de cresson. »

Savourant cette friandise, ou quelque autre, de composition aussi docte, La Rochefoucauld avait le sentiment de devenir un dieu se repaissant d'ambroisie. Il était littéralement asservi, par la bouche, à son amie. Il sollicitait avec humilité ses invitations. « Je vous demande, lui écrivait-il, un potage aux carottes, un ragoût de mouton et un autre de bœuf comme ceux que nous eûmes lorsque M. le commandeur de Souvré dîna chez vous, de la sauce verte et un autre plat. Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritais pas de manger autrefois, je croirais vous être redevable toute ma vie. » Il témoignait vive jalousie quand la bonne dame traitait, sans le convier, d'autres personnes ; il en faisait des plaintes. Il regrettait amèrement de ne lui offrir, en échange de ses douceurs, que ses maximes ; car, hélas! elles souffraient mal la comparaison avec quelque plat de truffes de sa façon.

La marquise savait son pouvoir sur lui et qu'elle le réduisait à merci en lui faisant humer un pot de marmelade. Longtemps elle lui refusa la formule de ce potage aux carottes qui, chez elle, l'avait ravi en extase et peut-être ne lui révéla-t-elle jamais ce qu'il nommait « le mystère de ses véritables confitures ». Sa coquetterie, à son endroit, avait un aspect culinaire. Pour renoncer à cette amitié, cimentée par la gourmandise autant que par les exercices d'esprit et donner son cœur à madame de Lafayette, indifférente aux joies de la table, La Rochefoucauld dut recourir à toutes ses facultés d'héroïsme.

A l'exemple de madame de Sablé, la plupart des friands de cette époque ne se contentaient pas d'entretenir, pour la délectation de leurs goûts, un bon « écuyer de cuisine » ; ils prenaient eux-mêmes le tablier et, sans vergogne, ils instrumentaient en personne. Ainsi agissait M. de Bernay, conseiller au Parlement, surnommé le « cuisinier de satin ». C'était, disait-on, un « pédant de bonne chère » bourré de préceptes. Il considérait comme déshonoré un gourmet qui mettait du persil sur une carpe ou bien qui servait, après Pâques, une bisque de pigeonneaux. Il légua, par testament, son maître-queux au président Le Coigneux, seul digne, à son avis, parmi les amateurs de « frairie », d'hériter ce serviteur de génie.

Cependant, il ne laissa, en mourant, aucune recette capable de lui assurer l'immortalité. Louis de Béchameil, par contre, surintendant des bâtiments de Monsieur, son confrère ès œuvres de cuisine, établit solidement la sienne en composant, dans une inspiration magnifique, la sauce qui garda son nom.

Heureux Béchameil ! Tous les fervents de franches lippées qui eussent dû figurer à son côté sur l'almanach du pays de Cocagne, ne connurent pas, comme lui, les sourires de la postérité.

On soupçonne, par exemple, sans arriver à en préciser les effets, quelle heureuse action exercèrent, sur la cuisine, ces délicats qui rêvèrent, eux aussi, de l'élever à la hauteur d'un art et qu'un jaloux surnomma « les coteaux » [1]. Au lieu de seconder leur entreprise, Boileau les mit dans sa *Satire III* et le sieur de Villiers sur le théâtre [2] pour railler leurs manies de raffinement. Pourtant, leur cabale comprenait des gens d'importance, le marquis de Rochechouart de Mortemart, le comte de Broussin, le marquis de Villandry, le chevalier de Boisdauphin, le commandeur de Souvré, le comte d'Olonne, Bussy-Rabutin et Saint-Évremond, dont les propos et les gestes eussent dû retenir une attention bienveillante. Décidés à vivre en bons épicuriens dans l'indolence et les plaisirs, ils avaient assigné à la table une place éminente dans leur carrière et ils ne cultivaient, de leurs sens, que le goût et l'odorat. Tous, à humer un gibier, étaient capables d'en désigner le pays d'origine. Point de potage chez eux qui ne fût parfumé à la muscade ; point de veau qui ne fût « de rivière », c'est-à-dire nourri dans les pâturages normands ; point de lapin qui ne sortît des bois de La Rocheguyon ou de Versines. Difficiles sur le fruit, ils l'étaient plus encore sur la boisson. Foin pour eux des crus de Bourgogne, de Bordeaux, d'Orléans, de Chablis, d'Espagne ! Dans la querelle des vins qu'ils suscitèrent, ils soutenaient avec frénésie — et de là leur surnom — que seuls trois coteaux de Champagne, Ay, Hautvilliers et Avenay, produisaient un nectar digne d'enchanter les palais subtils. Ils allaient, par la ville, impertinents, fanfarons, glorieux de leur prestige, tournant en ridicule les repas qui

1. Philibert de Lavardin, évêque du Mans, autre gourmand réputé.
2. Villiers : *les Costeaux ou les marquis friands*, 1665.

n'avaient pas reçu leurs soins, bravant les quolibets, certains que leurs expériences culinaires rallieraient à leur cause les sybarites de ce monde.

Ainsi, dans le Paris du XVIIe siècle, vivaient côte à côte deux écoles de « nappeurs », l'une soucieuse du poids des aliments, l'autre de leur qualité ; la première obéissait aux lois du matérialisme et la seconde prétendait ennoblir, spiritualiser même la cuisine. On ne surprend entre elles aucun antagonisme : les engloutisseurs ne s'inquiétaient nullement des becs fins et ceux-ci pas davantage de leurs confrères égarés.

On cherche donc vainement quelles raisons déterminèrent des quidams, jusqu'alors tranquilles et inconnus, à intervenir dans les affaires de cuisine. Souhaitaient-ils concilier deux tendances opposées et, prenant à l'une et à l'autre ce qu'elles offraient d'utile et de raisonnable, créer un corps de doctrine culinaire qui satisfît à la fois les friands et les gastrolâtres? Nous croyons plutôt qu'ils obéirent à l'esprit du temps, lequel voulait que, dans tous les domaines de la vie et des mœurs, s'immisçât la pédagogie. Des officines des libraires sortaient, en effet, presque chaque semaine, des traités prodiguant à des ignorants présumés, les enseignements, les conseils, les admonitions, les règles de conduite. De même que l'on avait vu des moralistes improvisés établir, en des livres plus pesants que judicieux, les lois de « l'honnêteté », de même on vit des grimauds, s'érigeant en arbitres de la gastronomie et en réformateurs de la table, instituer un art du bien manger et le cérémonial de cet art.

Cette croisade culinaire commença au milieu du siècle. En 1650 parut, en effet, sous l'anonymat, un premier *Confiturier françois* qui contenait à la fois une méthode pour accroître la saveur des pâtes, gelées, cotignacs, dragées et autres confiseries, liqueurs, et une ingénieuse instruction pour plier les serviettes « en toutes sortes de figures ». L'année suivante, le sieur Nicolas de Bonnefons, jardinier de son état et cultivant plus spécialement les arbres fruitiers et les herbes potagères, lança, à son tour, un opuscule où il donnait les moyens de maintenir les fruits cueillis dans leur fraîcheur, de les mettre en conserve et d'en faire de succulentes marmelades. Cet opuscule, ayant éveillé, plus que le précédent,

l'attention des ménagères, acquit une immédiate popularité [1].

Excita-t-il la jalousie et l'émulation des maîtres-queux, distancés sur leur terrain professionnel, par un homme des champs? On pourrait le croire, car, dès 1651, le sieur François Pierre, dit La Varenne, publiait, de son côté, un *Cuisinier françois* où, pour la première fois, il réunissait, en une espèce de somme, les recettes de tous les mets qu'un gaillard d'estomac résistant pût rêver d'avaler au cours d'une longue vie. On y rencontrait par centaines les potages, les rôts, les gibiers, les poissons, les pâtisseries et autres desserts accommodés de tant de façons que l'être le plus rebuté de nourriture trouvait, à le parcourir, des raisons de reprendre appétit. Cependant, si ce recueil enthousiasma les gloutons par la diversité de son contenu, il déçut les délicats. L'ayant lu avec application, madame de Sablé dit, de son auteur, écuyer de cuisine du marquis d'Huxelles, seigneur pourtant de bon goût :

— Il ne fait rien qui vaille dans son fatras. Il le faudrait punir d'abuser ainsi le monde !

Malgré ce jugement défavorable, l'ouvrage faisait belle carrière, devenait le bréviaire des bourgeois bien mangeants [2]. Son succès prodigieux encouragea d'autres cuisiniers qui, non sans raison, considéraient La Varenne comme un médiocre gâte-sauce, à entrer en lice et à prendre figures d'auteurs. De 1654 à 1715, on ne rencontre pas moins d'une vingtaine de traités visant à faire de la salle à manger une sorte d'abbaye de Thélème. D'aucuns, parmi ces petits volumes, consacrés à la cuisine générale, montrent que leurs auteurs, Pierre de Lune, Robert, Massialot [3], se rapprochaient sensiblement des concepts culinaires des « friands », évitaient la vulgarité et la lourdeur des mets, l'excès des épices, des parfums (ambre et musc) et des eaux de senteur alors fort à la mode, tendaient à la saveur par l'accord plutôt que par la multiplicité des

1. On relève, de 1651 à 1683, une quinzaine d'éditions, parisiennes, provinciales et hollandaises, du *Jardinier françois* de Bonnefons.

2. Les réimpressions de ce livre sous différents titres : *la Cuisine méthodique*, *le Cuisinier françois... suivi du parfait confiturier*, *l'Escole des Ragousts*, furent innombrables. On en faisait encore au milieu du XVIIIe siècle.

3. Pierre de Lune : *le Cuisinier*, 1656 ; Robert : *l'Art de bien traiter*, 1674 ; Massialot : *le Cuisinier royal et bourgeois*, 1692. Auparavant Bonnefons avait publié : *les Délices de la campagne*, 1654, et, plus tard, Liger lança : *le Ménage des champs et de la ville ou Nouveau cuisinier françois*, 1714.

matières employées dans leurs préparations ; d'autres révélaient des maîtres-queux soucieux de n'altérer point la santé des festineurs [1]. Parurent également des écrits spéciaux apportant de nouvelles formules de pâtisserie, de confitures, de liqueurs [2], d'ingénieux recueils de *plats de carême* aussi permettant aux épicuriens de gaillardement supporter les restrictions de ce temps sans gaîté [3] ; enfin des instructions de tous genres dictant leurs devoirs aux officiers de bouche et fournissant aux maîtres d'hôtels les moyens de dresser des tables bien ordonnées [4].

Grâce à tous ces ouvrages particuliers et à un autre, d'un ordre différent, *le Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, paru en 1671 [5], les amphytrions, leurs domestiques et leurs convives apprirent quelle complexité offraient leurs situations respectives. Sans doute ne s'en étaient-ils pas avisés auparavant.

Le cérémonial nouveau de la table exigeait, en effet, que celle-ci fût ornée de beau linge, d'un surtout, de flambeaux, de girandoles, de corbeilles fleuries et de toute l'argenterie disponible, que chaque invité eût son couteau, sa fourchette et sa cuiller, ustensiles encore rares, que les serviettes, sur les assiettes, eussent reçu l'une des vingt-sept formes inventées par les maîtres en pliage, que l'on apportât, *par service*, un nombre de plats proportionnel au nombre des convives (sept pour sept à huit convives, quarante-trois pour trente à trente-cinq), que ces plats fussent rangés en carré, en losange, en chevron, au fur et à mesure de leur apparition, que les desserts

1. D'Émery : *Nouveau Recueil des secrets les plus rares*, 1685 ; Lémery : *Traité des aliments*, 1702.

2. *Le Pastissier françois*, 1653 ; Massialot : *Nouvelle instruction pour les confitures*, 1692.

3. Barthélemy Linand : *l'Abstinence de la viande rendue aisée*, 1700 ; Nicolas Andry : *Traité des aliments de carême*, 1713. Le fameux physicien, Denis Papin, le maître de la vapeur, travailla lui-même pour la cuisine, inventant, à cette époque, une sorte d'autoclave dont il donna le secret dans *la Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais, avec la description de la machine dont il faut se servir pour cet effet...*, 1682.

4. Pierre David : *le Maistre d'hostel qui apprend l'ordre de bien servir sur table*, 1659 ; Pierre de Lune : *le Nouveau et parfait maistre d'hostel royal enseignant la manière de couvrir les tables*, 1662 ; Anonyme : *l'Escole parfaite des officiers de la bouche*, 1662 ; Anonyme : *le Sommelier enseignant la manière de ployer le linge*, 1662 ; Audiger : *la Maison réglée*, 1692.

5. Par Antoine de Courtin.

affectassent, sur leurs bassins, l'apparence de pyramides, que le maître de céans sût découper les viandes et connût, pour les distribuer à ses hôtes, leurs bons morceaux, ailes d'oiseaux, cuisses de volailles, oreilles et peaux de cochons de lait, râbles des lièvres, hures des saumons, etc...

Les convives, de leur côté, ne manquaient pas d'obligations. Ils devaient s'abstenir de plonger leurs doigts ou leurs cuillers maculées dans les plats, d'y tremper leur pain, d'en dérober les aliments de leur choix ou d'y remettre ceux qu'ils n'avaient point consommés, de lapper en mangeant comme des bêtes, de tendre et de nettoyer, ainsi que des affamés, leurs assiettes, d'essuyer leurs bouches d'un revers de main ou d'une mie de pain, enfin de témoigner d'incivilité envers les personnages de distinction.

Que de semblables admonitions figurent dans les traités signalés plus haut, cela démontre, de façon évidente, que l'urbanité n'avait pas encore atteint, au deuxième tiers du siècle, le degré de raffinement auquel on la croyait parvenue. Elle s'instaurait peu à peu dans les mœurs, ainsi que la discipline de la table. Dès 1673, *le Mercure galant* annonçait que l'on ne présentait plus, aux festins des sociétés policées, d'immenses plats où s'accumulaient les viandes de toutes sortes. Des contemporains nous disent, d'autre part, que l'on avait perdu l'habitude fâcheuse de manger avec les doigts et que l'usage de la fourchette s'était répandu dans les diverses classes sociales. En 1681, Louis XIV réforma en personne son service de bouche et lui imposa une étiquette rigide. En 1692, Audiger, officier de ce service, transportait cette étiquette dans sa *Maison réglée* en l'adoucissant à l'usage de seigneurs de moindre importance. Dans les écoles, d'autre part, on apprenait aux enfants les règles de la politesse, à table aussi bien que dans toutes les circonstances de la vie. Tant d'exemples, d'écrits, d'enseignements portaient leurs fruits. A la fin du siècle, les voyageurs signalaient avec admiration l'accortise et la bienséance des gentilshommes et des dames de France.

ÉMILE MAGNE

LES ESPÉRANCES ITALIENNES

Depuis le moment précis où, le 30 novembre dernier, dans l'hémicycle de Montecitorio, les « aspirations italiennes » furent évoquées par le comte Ciano, une campagne ininterrompue dont la France est l'objet ne cesse d'agiter l'opinion de la péninsule. La presse, la radio, les manifestations de rues, les conférences des secrétaires fédéraux dans chaque province fasciste ont eu pour mission de créer une atmosphère de fièvre et d'indignation, dans laquelle les décisions les plus téméraires pourraient être prises d'un moment à l'autre. Peut-on dire que ce but soit atteint?

Sans doute, le peuple italien est-il le plus sceptique de la terre, et l'exemple fameux du voiturier des « châteaux romains » qui continuait à sommeiller sur son siège en croisant sur le pont Saint-Ange le cortège du pape est typique de cette indifférence profonde. Une propagande trop constante, trop bien organisée a encore émoussé, en un certain sens, la sensibilité de la masse, qu'elle est pourtant chargée de tenir en éveil. L'excès même de l'invective, dans laquelle certaines feuilles italiennes se sont spécialisées, en diminue la valeur, et l'artisan des Prati ou le petit bourgeois de la Porta Maggiore ne s'y trompent pas. Ils mettent d'instinct les choses au point. Et cependant, il n'est pas douteux que, cette fois, la campagne a porté ses fruits. La chose paraît d'autant plus surprenante que, pendant longtemps, l'entente chaque mois plus intime avec l'Allemagne n'a pas été populaire. L'application des

méthodes allemandes, l'adoption d'un uniforme à l'allemande pour les fonctionnaires, l'antisémitisme importé d'Allemagne ont blessé le bon sens et l'amour-propre de la plupart des gens, et la splendeur de l'accueil officiel fait à Hitler, lors de son voyage en Italie, ne faisait qu'accentuer la froideur d'une foule plus curieuse que sympathique. Par suite de quel mystère les langues à l'ordinaire si prudentes se délièrent-elles? Toujours est-il que pendant quelques mois on parla, et ce que l'on disait n'était pas toujours — il s'en faut — favorable aux amis de Germanie.

On aurait pu croire qu'un mouvement d'opinion dirigé contre la France aurait été d'autant plus difficile à créer que la masse demeurait, à l'égard de l'Allemagne, sur la réserve. Il n'en a rien été et c'est l'une des trouvailles de la psychologie de M. Mussolini que d'avoir du même coup dressé son opinion publique contre la France et obtenu pour sa politique pro-allemande une adhésion sentimentale qui ne s'était pas jusqu'alors déclenchée.

Ce n'est certes pas par hasard que la campagne de revendications italiennes fut ouverte au cri de « Tunisia ! ». Djibouti, Suez, la Corse, vinrent par la suite. Mais le paysan des Pouilles ou des Marches se passionne peu pour l'abaissement des droits de passage par le canal de M. de Lesseps, pour les actions du chemin de fer d'Addis-Abeba, pour la Corse même, dont le sort est réglé depuis si longtemps et dont personne, sauf un petit groupe à Livourne, ne s'occupe en temps ordinaire. Il n'en va pas de même de la Tunisie, dont le statut actuel est postérieur à l'unité italienne, c'est-à-dire sur laquelle tous les Italiens, de quelque région qu'ils soient, ont toujours eu des vues identiques. Entretenu par une littérature abondante et largement diffusée, d'où se dégage toujours la même « vérité », le sentiment tunisien s'est jamais mort en Italie. Rien n'était plus facile que de le réveiller. On l'a bien vu.

L'autre corde sensible de l'opinion italienne, c'est le courage militaire. Pourquoi faut-il que certains journaux français soient tombés dans le piège, et, répondant à quelque fanfaronnade de confrères italiens, soient revenus imprudemment sur des thèmes oubliés? Des centaines d'éditoriaux vengeurs leur ont répliqué, des pétitions ont été faites pour

que les corps des soldats de Bligny, qui reposent en France, soient ramenés en Italie, pour que les décorations françaises soient renvoyées. Des lettres innombrables d'anciens combattants ont été publiées, qui, toutes, relatent quelque épisode où le fantassin en uniforme gris vert, seul, fait figure de héros. L'unanimité de l'opinion italienne était réalisée. Et désormais tous les arguments auxquels seule une jeunesse extrémiste prêtait l'oreille furent écoutés avec complaisance : la décadence française, la « pourriture » parisienne, et tant d'autres amabilités, qui donc en douterait maintenant? Bien des Italiens sans doute, qui sont gens raisonnables et prudents, mais l'ensemble de la nation, la foule, en sont convaincus.

Faut-il en conclure que le peuple italien désire la guerre contre la France? Non. Mais il n'en faut pas conclure davantage qu'il refuserait de faire la guerre parce que celle-ci serait dirigée contre la France.

*
* *

La dénonciation de l'accord de 1935 fut donc apprise par l'Italien moyen sans étonnement, presque avec satisfaction. L'argument invoqué était non seulement que cet accord n'avait jamais été appliqué — ce qui n'était pas tout à fait exact — mais aussi que, depuis sa signature, les choses avaient changé. Naturellement, la responsabilité de ce changement était attribuée à la France seule, coupable de s'être associée aux sanctions de Genève pendant la campagne d'Éthiopie. En réalité, c'était bien l'état de fait nouveau qui poussait l'Italie à remettre en question un problème résolu à l'amiable, mais c'était moins la situation en Méditerranée qui n'était plus la même que la situation en Europe centrale. L'accord de 1935, en effet, prévoyait une sorte de collaboration franco-italienne dans la région danubienne. Il aurait pu être l'origine d'une réconciliation entre l'Autriche et la Hongrie d'un côté, toutes deux signataires avec l'Italie des protocoles de Rome, et la Petite-Entente de l'autre, que des liens d'amitié rattachaient à la France. C'était en Europe centrale, beaucoup plus qu'en Afrique, que l'Italie pouvait tirer profit de son entente avec

la France. Mais la campagne d'Éthiopie détourna pendant de longs mois l'attention italienne de cette zone voisine et ce n'est pas un des facteurs les moins importants qui amenèrent l'Allemagne à faire des avances au Gouvernement fasciste. Certes, le rapprochement du Reich et de l'Italie réservait théoriquement à cette dernière sa part d'influence continentale, certes le Gouvernement de Rome s'est efforcé de maintenir ses positions — et les voyages récents du comte Ciano à Budapest et à Belgrade en sont une preuve — mais le dynamisme allemand l'emporte sur le dynamisme italien. C'est le développement du germanisme beaucoup plus que les sanctions qui explique ce bouleversement des circonstances que M. Mussolini invoque pour déclarer caduc le traité qu'il signa lui-même il y a quatre ans. Les possibilités offertes en Europe centrale devenant désormais illusoires, c'est vers la Méditerranée seule que l'Italie peut chercher des compensations. Et elle le fait d'autant plus volontiers, que ce *Mare Nostrum* est depuis toujours le champ d'expansion idéal dont rêvent les visionnaires de la plus grande Italie. Il n'est peut-être pas permis de penser qu'en concluant avec la France un règlement déclaré officiellement définitif, le Duce songeait déjà au jour où il renoncerait aux engagements réciproques. Et pourtant on trouve aujourd'hui plus d'un Romain pour vous expliquer que le traité n'était que provisoire, que — l'affaire d'Abyssinie étant alors décidée et les rapports italo-allemands assez tendus — le succès de l'entreprise coloniale exigeait la complaisance, sinon l'aide de la France et de la Grande-Bretagne, et que l'amitié anglaise étant depuis longtemps acquise à l'Italie, c'était celle de la France qu'il fallait gagner. L'empire fondé, et les portes du Danube murées, quel avantage aurait l'Italie à demander l'application, jusqu'ici à peine amorcée, d'un traité dont la valeur ne résidait pas en fait dans les rectifications de frontières que les experts du palais Chigi avaient minutieusement discutées, mais pour lesquelles M. Mussolini, lui-même, avait toujours montré assez peu d'intérêt? D'ailleurs, le Duce a toujours en poche le fameux chèque en blanc que le Führer lui a adressé après l'Anschluss, le « je n'oublierai pas cela » historique qu'il importe de ne pas laisser périmer. En quelques mois, le Reich s'est agrandi

de l'Autriche, de la région des Sudètes. Déjà, il prépare sa marche vers l'est. C'est maintenant ou jamais qu'il faut se faire entendre.

Un certain nombre de conditions sont nécessaires au succès. Il ne s'agit pas de faire la guerre, mais d'obtenir une victoire, c'est-à-dire de réunir entre ses mains tous les atouts, de façon à n'avoir plus qu'à les étaler, le moment venu, sans qu'il soit besoin de jouer la partie. Ces atouts, c'est, pour l'Italie, l'assurance qu'elle peut compter sur l'assistance de l'Allemagne et que personne n'en doute, c'est d'autre part un affaiblissement stratégique, diplomatique et moral de la France tel que les chances de résistance de celle-ci soient réduites au minimum.

Dans quelle mesure l'Allemagne est-elle prête à s'engager dans un vaste conflit pour assurer la grandeur italienne? Si l'on en croit les propos qui circulent à Rome, la question ne se pose même pas, le bloc italo-allemand est un bloc « de granit », une armée de vingt millions d'hommes est prête à se battre pour la cause de l'un ou de l'autre des associés. Quant à l'affaiblissement stratégique de la France, la participation des légionnaires italiens au conflit espagnol est destinée à l'assurer. Voici longtemps que l'interprétation idéologique d'une croisade contre le bolchevisme international est passée au second plan. Ce qu'il faut, c'est empêcher que l'Espagne ne serve à l'avenir de trait d'union entre la France et l'Afrique du Nord, c'est — pour reprendre l'expression d'un Italien — « s'opposer à l'impérialisme français ». Il est permis de se demander si le général Franco, une fois sa victoire assurée, aura intérêt à prendre à l'égard de la France une attitude nécessairement méfiante ou hostile. Pourtant sur ce point on ne connaît pas d'hésitation à Rome — où l'on postule que l'Espagne nouvelle suivra l'Italie dans toutes ses entreprises.

L'affaiblissement de la position diplomatique française est la troisième condition du succès italien. Le Gouvernement de Rome y travaille depuis longtemps. Pendant deux ans, en 1936 et en 1937, les deux puissances qui, depuis tant de temps, et en dépit de tant de vicissitudes, perpétuent l'Entente cordiale, furent mises sur le même plan, également décriées, également enviées en secret. Puis, un mouvement de dissociation s'opéra

en faveur de la Grande-Bretagne. L'accord du 16 avril dernier, conditionné par un retrait substantiel de troupes italiennes d'Espagne, fut mis en vigueur. De nouveau, il fut question de « l'amitié traditionnelle » entre l'Angleterre et l'Italie. Visiblement on cherchait à revenir aux rapports d'avant 1935, qui avaient valu à l'Italie de devenir, avec l'Angleterre, l'arbitre de l'équilibre européen, résumé alors dans l'opposition de la France et de l'Allemagne. Pendant le mois de décembre, l'espoir d'une intervention britannique, menaçant la France d'isolement et l'invitant à aller au devant des ambitions italiennes, fut étrangement cultivé. Quand il fut question d'un voyage de M. Chamberlain à Rome, on considérait comme probable qu'en Espagne la guerre civile serait alors terminée et que le ministre anglais apporterait dans ses bagages la promesse d'une soumission française. M. Chamberlain descendit du train au son du *God save the King*, la foule le salua avec une joie sincère, mais le « messager volant de la paix » déclara que la collaboration avec la France était une des bases de la politique anglaise, et l'entretien — tout amical qu'il fût — tourna court.

Depuis lors, la perspective d'une dislocation de l'entente franco-britannique survit. Mais cette perspective, la récente déclaration de M. Chamberlain aux Communes nous le prouve assez, est comme ces routes dont on rêve parfois et le long desquelles on marche, on marche, sans arriver jamais.

Enfin, dernière condition du succès italien : l'affaiblissement moral et social de la France. C'est un des thèmes quotidiens des journaux et des discours. Il est symbolique que le jour choisi par les députés italiens pour donner le signal de la campagne antifrançaise ait été précisément le jour où la grève générale devait éclater en France. Il n'est pas moins symbolique que la grève générale ait échoué et que les ambitions italiennes aient contribué plus que tout autre facteur à la renaissance de l'unité française.

Des quatre conditions énumérées tout à l'heure, combien existent réellement? Fussent-elles toutes réunies que l'opération serait encore incertaine et pleine de dangers.

Les semaines qui vont venir montreront comment M. Mussolini entend poser le problème dont les données ont pour l'ins-

tant été présentées sans ordre et sans précision. Il a assuré M. Chamberlain de ses intentions résolument pacifiques. C'est le seul point de la méthode qu'il veut suivre dont le monde soit encore averti. Mais les exégètes de la pensée fasciste ajoutent qu'il n'est de paix que dans la justice et de justice que dans la satisfaction des aspirations italiennes.

★ ★ ★

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Mauriac a écrit, en composant les *Chemins de la mer*[1], un de ses plus beaux livres. Il n'y a qu'un cri là-dessus.

Mais si on y regarde de plus près, on trouve quelque chose de changé, sinon dans les apparences, au moins dans la profondeur du roman. Le drame, qui était jusqu'ici une catastrophe individuelle, l'orage d'une conscience, perd un peu de son caractère personnel et pour ainsi dire racinien. Bien mieux : ce drame est relégué dans la coulisse. C'est l'aventure du notaire Révolou, qui se ruine et qui se tue sans que nous l'ayons vu. Ce que l'auteur nous montre, ce sont les conséquences du drame sur deux familles, qui sont des exemples normaux de l'humanité, c'est-à-dire effroyablement médiocres.

La famille Révolou, d'abord. La veuve du notaire a toujours été une de ces femmes très ordinaires qui constituent excellemment, dans les villes de province, la classe des notables, des dames de charité et des mères de l'Église. Elle reçoit le coup avec une molle constance. Elle se dévoue et se sacrifie avec beaucoup de simplicité. Comme il faudrait lui faire une opération coûteuse, elle renonce à vivre et meurt en poussant l'inertie jusqu'au stoïcisme. Madame Révolou a deux fils et une fille. Le fils aîné, Julien, qui existait seulement par le rang qu'il tenait, s'effondre en même temps que sa fortune. Il se déclare malade, se couche, devient malade tout de bon

1. Grasset.

et meurt de l'impossibilité de vivre. Le fils cadet, Denis, est encore au collège au moment du drame. Comme sa mère et son frère, il a une âme de vaincu ; mais c'est un vaincu qui s'adapte. Il s'acoquine avec la fille d'un régisseur ambitieux, épouse cette demi-paysanne, remet en valeur, avec l'aide et l'argent de son beau-père, une propriété sauvée du naufrage et, finalement, se tire d'affaire, si c'est se tirer d'affaire que de vivre avec une harpie ignorante.

La sœur de Julien et de Denis, Rose Révolou, est le personnage central du livre. C'était au début du livre une jeune fille choyée. Au lendemain de la ruine, elle trouve du travail chez le libraire où elle achetait des livres, et c'est tout de suite une petite employée aux cheveux ternes, à la robe mal brossée, aux souliers tournés, qui se néglige.

Ces bourgeois sans argent tombent à rien. En face d'eux, les Costadot, leurs amis de la veille, sont encore plus affreux. Madame Costadot, en apprenant la ruine imminente du notaire, a couru chez madame Révolou et, séance tenante, lui a arraché 400 000 francs qu'elle avait confiés à l'étude, sûre d'agir selon son droit et pour le bien de ses enfants. De ces enfants, l'aîné, Gaston, ne paraît pas ; le second, Robert, est quasi-fiancé à Rose Révolou. Va-t-il épouser cette fille qui est maintenant sans argent ? Dans des pages qui sont parmi les plus belles qu'il ait écrites, M. Mauriac a montré ce garçon non pas méchant, mais faible, tiraillé entre son amour très réel pour Rose et la crainte de sa redoutable mère, nettement hostile au mariage ; partagé entre sa générosité et son égoïsme ; inégal au sacrifice qu'il devrait faire. Il est vrai que les Révolou, qui commencent déjà à l'exploiter, ne lui rendent pas le sacrifice très facile. Il désire Rose et, dans sa négligence de pauvre, elle le dégoûte un peu. L'auteur a montré avec un réalisme féroce, ces conflits de l'égoïsme universel. Enfin, un beau jour, soudainement, il déclare à Rose qu'il ne l'aime plus. Le coup est porté ; voilà Robert délivré. Le malheureux ne se doute pas que le sacrifice qu'il se serait imposé en épousant une fille sans fortune était la seule chance qu'il eût de s'élever au-dessus de lui-même. Ayant renoncé à l'héroïsme, il retombe à la médiocrité, qui est son état naturel.

Robert a un jeune frère, Pierre, dont le caractère est une

générosité entière et dure, et qui est né avec une âme de poète révolté. Pierre assiste avec indignation à tout le drame. A la fin, écœuré des hommes qu'il voit, il part pour servir au Maroc. J'imagine que nous le retrouverons un jour. C'est évidemment pour lui que l'auteur a composé la phrase mystérieuse qu'il a mise en épigraphe : « La vie de la plupart des hommes, nous dit-il, est un chemin mort et ne mène à rien (c'est évidemment vrai pour Denis et pour Robert). Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres — jusqu'à ce que, la dernière dune franchie, cette passion infinie les soufflette de sable et d'écume.» Ce goût amer, cette marche vers un infini encore invisible, c'est toute l'histoire de Pierre. C'est aussi l'histoire de Rose, qui, lasse de vivre chez ce frère qui s'est si misérablement marié, quitte un matin la maison. Je ne peux croire que M. Mauriac abandonne Rose et Pierre quand ils n'ont pas encore, comme il dit, franchi la dernière dune. La citation qu'on vient de lire n'est pas complète. Elle s'achève par une phrase ambiguë. Cette dernière dune passée, le voyageur, le visage fouetté de sable et d'écume, n'a plus, dit le romancier, d'autre parti que de s'abîmer dans cette passion infinie ou de revenir sur ses pas. Que feront les deux jeunes gens?

Sauf ces deux là, qui sont provisoirement sauvés, les autres personnages du livre sont d'une médiocrité écœurante, assurément, mais conforme à la condition moyenne de l'humanité. Au milieu de ces pauvres hères, il fallait un damné. C'est un compagnon dont M. Mauriac ne saurait se passer. Il l'a donc ajouté au roman. Il a composé pour lui un petit drame adjacent qui ne sert à rien d'autre qu'à fournir à l'auteur la ration d'atrocité dont il a besoin. Le personnage se nomme M. Landin, et il est le premier clerc de l'étude Révolou. M. Mauriac a fait de lui un portrait cruel : « Une barbe noire très fournie et qui partait des yeux ne pouvait rien contre la mollesse des joues. Ses épaules tombantes que M. Oscar Révolou comparaît à celles de l'impératrice Eugénie, son dos rond, l'œuf de son ventre excitaient les moqueries des enfants Révolou, mais moins que son crâne miroitant et qui avait cet aspect informe, bosselé au hasard d'un ustensile de rebut. » Ce

Landin, d'humble naissance, a été le camarade de collège du notaire : camarade ébloui qui est devenu le serviteur le plus dévoué. A l'étude, c'est lui qui fait tout. Malgré les rebuffades de tous, sa fidélité est inaltérable. C'est grâce à son travail, à son habileté ingénieuse qu'Oscar Révolou peut se livrer à ses fantaisies : en quoi Landin apparaît déjà, à travers son zèle éperdu, comme un mauvais génie. Il est pis que cela, le malheureux ! Là, M. Mauriac a cédé à ses tendances augustiniennes qui sont au fond le plus sombre de son âme. Landin est un damné de toute éternité et tout son mérite ne peut rien contre sa nature. Pour faire éclater la vérité de celle-ci, il ne faut qu'un incident. Dans les papiers du notaire, Landin trouve un carnet, où il est appelé l'immonde, et traité avec un mélange de mépris, d'aversion et de haine. Cette lecture est le choc qu'il fallait pour le révéler à lui-même. Il va à Paris, entre dans un journal de chantage, gagne de l'argent, se transforme, prend sa vraie figure et meurt victime d'un assassin immonde. Telle est l'histoire riche de sens que M. Mauriac a tracée en marge de son livre. Mais, est-il sûr d'avoir accordé à Landin la grâce suffisante, qui n'est refusée à personne ?

*
* *

Le dernier roman de M. Edmond Jaloux, *l'Oiseau-Lyre* [1], nous est raconté par un témoin qui parle à la première personne. Ce narrateur est un médecin, Lucien Gregory, malade, et qui fait sa convalescence à Nice. Là, se passe l'action, dans ces paysages que M. Edmond Jaloux peint avec une grâce et une variété qui ne se lassent point. « Autour de nous, le jardin étageait ses amas de lumières, ses édifices sombres. Un grand bougainvillier brandissait, comme une nuée de drapeaux, ses triangles de pourpre bleuissante. Les violettes blanches montaient entre le gazon et les cailloux et formaient la dernière résistance de l'hiver à cet orage d'or et de sinople qui déferlait sur nous. Partout, les oranges se gonflaient... »

Le roman se joue entre quelques-uns des amis de Gregory. On voit sans peine les avantages du procédé employé par M. Jaloux. Tout ce qu'on nous raconte nous arrive à travers

1. Fayard.

une sensibilité, et chargé de l'émotion du malade. Le pathétique n'a pas à se former dans l'esprit du lecteur ; on nous l'apporte déjà tout frémissant. On voit aussi les inconvénients : rien ne nous parvient de la tragédie qu'à travers une personne interposée, qui n'y prend elle-même qu'un assez faible intérêt. Comment pourrions-nous être plus touchés que ne l'est ce premier témoin? Le récit nous est fait par Gregory bien des années plus tard, et ce qu'il nous conte est un drame déjà refroidi. Enfin, Gregory ne peut pas tout savoir. A un moment, l'auteur lui fait dire des choses qu'il n'a manifestement aucun moyen de connaître. L'extrapolation est si forte que M. Jaloux s'en aperçoit et la corrige par un petit paragraphe d'excuses : « J'appris tout cela longtemps après... Mais je place cette explication entre les deux amants au moment où elle eut lieu et non à celui où j'appris moi-même la vérité. »

Que l'on excuse cette petite discussion préliminaire sur un point de méthode. De quelque façon qu'il nous soit conté, le roman de M. Jaloux est très attachant, très vivant, très intelligent. C'est la tragédie d'un jeune esprit, Hervé Amalric, merveilleusement doué, qui écrit à vingt ans un livre de génie et dont le talent se dissipe. L'oiseau-lyre, dont parle le titre, est une allégorie. C'est un très bel oiseau, originaire des îles Salomon, qu'Hervé achète et qui vit juste autant que le talent du jeune écrivain. De sorte que le temps de l'oiseau-lyre devient le symbole de ce génie apparu et disparu à qui l'homme survit. « Feu d'artifice... que le temps de l'oiseau-lyre : ce matin de la vie où les promesses scintillent comme des étoiles au-dessus des hommes, où tout ce qui paraît beau semble facile, où les espérances sont près de se réaliser. J'avais participé moi-même avec une ardeur de néophyte, à cette naissance d'un monde. J'en avais vu percer les premiers bourgeons. Que s'était-il donc passé? Rien ou peu de chose... A aucun moment je n'avais eu le sentiment que quelque chose eût été précisément détruit. Mais chaque moment avait eu son action corrosive ; chaque geste un pouvoir annihilant. »

M. Edmond Jaloux a touché là un des plus grands et plus troublants sujets : l'évanouissement subit du génie. Quelqu'un disait : « Ce qui est difficile, ce n'est pas d'avoir du talent, c'est de le garder. » On dirait que ce don du ciel est un com-

pagnon infidèle et qu'il ne demande qu'à quitter l'homme. Que d'enfants admirablement doués deviennent des adolescents assez ordinaires ! Que de jeunes écrivains, après un livre éclatant, cessent soudain d'avoir rien à dire ! Le phénomène n'est même pas limité à l'homme. Passé le temps des amours, le rossignol n'a plus qu'un cri rauque et faux.

C'est peut-être chez les peintres que le phénomène est le plus dramatique (et, au fait, c'est peut-être là que M. Edmond Jaloux, qui aime la peinture, l'a observé). Un peintre change de manière sans même s'en apercevoir et sans y pouvoir rien. Un de mes camarades de jeunesse, après avoir copié des natures mortes d'une touche éclatante et fidèle, commença un jour à travailler dans une espèce de poudre rose, sans consistance et sans forme. Après une lutte contre cette manière qu'il détestait et qui s'imposait à lui, il se pendit. Et que dire des deux manières simultanées de Fantin-Latour, l'une large, grasse, colorée, l'autre vaporeuse, grumeleuse et féerique ! En vérité, l'homme n'est que le manœuvre inconscient d'un art qui le dépasse.

M. Jaloux ne s'est pas proposé de traiter le problème dans son ampleur, je veux dire quand il n'a pas de cause apparente. Et il a supposé qu'Hervé Amalric perdait son talent sous l'influence d'une femme. Cette femme s'appelle Valentine Ayrault. Elle est la médiocrité même. Elle est acoquinée à un fâcheux personnage nommé Cingoli. Mais Hervé, avec la candeur du génie et de l'enfance, ne voit rien. Le roman nous ramène à Nice quelques mois plus tard, pour le dénouement. Ce dénouement, c'est que Valentine Ayrault a définitivement abaissé Hervé à son propre niveau. Il est médiocre, trompé, content, fini.

*
* *

Que le roman de Colette, *le Toutounier* [1], soit une suite de *Duo*, il importe assez peu. Il suffit pour le comprendre d'imaginer qu'une femme vient de perdre son mari et qu'elle éprouve les sentiments les plus divers : un chagrin mêlé d'indignation, de rancune, de privation et d'un vague effroi du mort. Ce sont là des sentiments très primitifs, mais le primitif n'est jamais

1. Ferenczi.

très loin de nous. A cela se mêle un autre sentiment encore : la sécurité donnée par l'argent ; le mort avait souscrit une assurance.

Veuve, Alice revient à Paris et retrouve ses deux sœurs, qui vivent dans l'atelier où leur père a vécu. Ces trois filles forment une tribu, qui emprunte son nom à un vieux canapé de cuir, qui sert de lit, et qu'elles ont baptisé le toutounier. Elles-mêmes sont les toutounières, et ont un code qui est fait de discrétion et de fierté. L'attendrissement est interdit. Elles ont d'ailleurs le plus grand besoin de ces lois qu'elles se sont faites, car elles sont par nature véhémentes, avec un grand besoin de rire et de pleurer. Elles raillent, elles se fâchent, mais elles sont liées par une étroite intimité, un attachement profond, une amitié du sang.

L'aînée, Colombe, est une musicienne et elle aime un pauvre diable dont toute l'ambition est de diriger une opérette à la rentrée. Elle n'est pas sa maîtresse. L'un et l'autre se tuent de travail ; Colombe donne des leçons et trouve encore le temps de faire des bouts d'orchestration pour celui qu'elle nomme le Balabi. A la fin, le Balabi trouve pour la saison une place de chef d'orchestre à Pau, et il emmène Colombe.

La cadette des trois sœurs, Hermine, est la plus mystérieuse. Comme les deux aînées, elle est farouchement monogame. Elle a choisi son patron, qu'on appelle dans le langage de sa famille M. Weekend, et qui ne paraît pas un méchant homme. Elle a décidé qu'il serait à elle. Et comme le clan des toutounières ne connaît pas bien les lois qui régissent les autres hommes, elle tire un coup de revolver sur madame Weekend. Le revolver ne part pas et la vaine meurtrière, promptement désarmée, est ignominieusement pardonnée. Mais ce trait a levé les hésitations de M. Weekend qui divorce pour l'épouser.

Ainsi Colombe comme Hermine a obtenu l'homme dont elle était assotée. Alice, la veuve, déduit silencieusement la morale commune de la double aventure : « Nous ne résistons jamais à un homme. Il n'y a que dans la mort que nous ne le suivons pas. » A la suite variée, et si pathétiquement vraie de ses romans, Colette a ajouté celui de la servitude féminine. Mais cette servitude consiste encore à conquérir.

*
* *

Le *Voyage d'Edgar*[1], de M. Peisson, est une lecture pour laquelle il faut se refaire d'abord une âme de treize ans. Mais ce n'est pas là un si grand effort. Il faut retrouver le goût des aventures pathétiques, ne pas trop s'occuper des vraisemblances, appartenir à la page qu'on lit et suivre avec sympathie un adolescent persécuté, mais plein de cœur, au milieu de périls toujours renaissants. Je ne saurais donner cette sorte de livres comme un modèle de la bonne littérature, mais il faut avouer qu'on lit celui-ci avec beaucoup de plaisir. Ajoutez que l'auteur a un don d'écrivain qui est de premier ordre, qu'il connaît les choses de la mer comme Fenimore Cooper et la géographie comme Jules Verne, et si vous rencontrez une page un peu scolaire, qu'il aura mise là pour l'instruction de ses jeunes auditeurs, faites-en votre profit.

Le personnage est, comme de juste, un enfant. Il a huit ans au début du livre. Il se nomme Edgar Legrand et il vit, avec sa mère, dans une petite maison sur la pointe orientale de la rade de Marseille : côte basse, brûlée et éventée, ligne de rochers blancs, plage de galets. Le père, charpentier de marine, est toujours absent. Edgar est un enfant curieux et intelligent. Comme il boite, il ne peut aller à l'école, trop éloignée, et sa mère lui a appris à lire et à compter. La plupart du temps, l'enfant vagabonde sur la côte sauvage, témoin des jeux terribles de la mer et du vent. « Lutter contre le vent le rendait joyeux. Accroupi, il levait la tête pour être giflé par lui. Par moments, il ne pouvait plus respirer. Par moments, l'eau, le vent et la poussière formaient devant ses yeux un rideau si épais qu'il n'y voyait pas à deux mètres devant lui. Jamais l'odeur de la mer n'avait été si forte ; elle le pénétrait, elle emplissait sa poitrine. Pour libérer la joie qui était en lui, parfois il criait, mais le bruit du vent et des lames était si grand qu'il n'entendait pas ses propres cris. » Il vit dans une tempête un petit voilier se briser sur une île, et eut la fièvre.

Edgar avait dix ans quand sa mère mourut. On le mit dans

1. Grasset.

un internat, sur les collines qui dominent l'Huveanne, dirigé par M. Cric. C'était un homme à redingote, éternellement pareil à lui-même : on eût pu croire qu'on le rangeait le soir dans un placard d'où il sortait le matin, épousseté. Edgar en eut si peur qu'il s'enfuit sur-le-champ. Le soir même, il était rattrapé. Celui qui le ramena était un nègre, Sam, cuisinier pour le moment dans l'internat, mais, de son métier, navigateur. Et Sam devint l'ami de l'enfant. Quant au père, il naviguait toujours. Il était maintenant embarqué sur l'*Aventure*, dans les eaux du Groenland. Cette dernière campagne devait l'enrichir assez pour lui permettre de vivre avec son fils. Mais un jour, on retrouva l'épave de l'*Aventure*. De l'équipage, pas de nouvelles. Edgar ne pouvait penser que son père fût mort. Et il rêvait d'aller à sa recherche.

Quand Sam, las d'être cuisinier à terre, dut se rembarquer sur le *Neptune*, l'internat devint intolérable à Edgar, qui, s'échappant une seconde fois, arriva par la route à Marseille. De telles évasions la nuit, au milieu de mille terreurs (car Edgar est un mélange de poltronnerie et de courage), feront battre le cœur des lecteurs. L'enfant, arrivé enfin au Vieux-Port, se cache dans la carcasse d'un bateau abandonné. Or, ce bateau est habité par un vagabond, assez bon homme, qui conduit Edgar en secret jusqu'au *Neptune* et le fait cacher dans une embarcation. Alors commence la partie héroïque du roman. Quand le *Neptune* a pris la mer, Edgar sort de sa cachette, erre dans le bateau, se réfugie dans un coffre de la salle à manger, dérobe une carafe d'eau et des vivres, vol mystérieux dont le steward reste ahuri, s'endort enfin sur un canapé et se fait prendre.

Le commandant du bateau n'est pas méchant, non plus qu'aucun personnage du livre. Et que ne ferait-on pas pour le fils d'un navigateur disparu en mer? Edgar apprend avec stupeur que Sam n'est pas à bord. Nous saurons plus tard pourquoi. Le bon nègre s'est grisé et a fini par se faire embarquer sur un autre bateau. Mais cette déconvenue est bien compensée par la gentillesse de l'équipage. Seulement, comme on touche au Havre, il va bien falloir remettre le fugitif au commissaire de police. On cherche Edgar : il est introuvable. Et le lendemain, M. Aymon, professeur d'histoire naturelle

au lycée du Havre, qui attendait une caisse de pièces de collection envoyées d'Égypte, a la stupeur de trouver dans cette caisse un enfant évanoui.

Le professeur est, lui aussi, un brave homme, et sa gouvernante n'a pas moins bon cœur. Ils se prennent d'affection pour cet hôte imprévu. Mais il faut bien faire les démarches exigées par la loi, et voici que M. Cric redemande son pensionnaire. Qu'à cela ne tienne ! Edgar s'évadera pour la quatrième fois. Il a écrit à Sam à une certaine adresse, à Londres. O merveille ! Sam est justement au Havre, à bord du *Nuage Volant*. L'histoire du *Nuage Volant* mérite d'être contée, d'autant plus qu'avec elle le merveilleux s'introduit dans le roman d'aventures. Quarante ans avant le moment où nous sommes parvenus, par une nuit de tempête, un enfant de deux ans, vêtu de fourrures et qui ne savait pas encore parler, vint frapper à la porte du médecin du Havre-Aubert, dans une des îles qui sont à l'entrée du Saint-Laurent. Le médecin recueillit ce mystérieux enfant qu'il nomma Sylvestre Tousseul. Sylvestre semblait reconnaître la mer plutôt que l'apprendre. Devenu grand, avec 2 000 livres qu'il avait dans un portefeuille quand il arriva chez le médecin, il fit construire une goélette à double membrure pour résister aux glaces, le *Nuage Volant*, et devint un des meilleurs capitaines du Nord. Mais un jour, une malédiction tomba sur le *Nuage Volant*. Dans la folie qui accompagne un hivernage polaire, deux matelots furent assassinés par leurs camarades. Et voici l'horreur des horreurs. Les deux morts revenaient tous les soirs partager le repas du bord et coucher dans leurs lits. Le matin, ils avaient disparu. Ce retour quotidien des fantômes a rendu les meurtriers presque fous. Nul ne parle plus ; le bâtiment, négligé, est au moment de tomber en pièces. Il ne peut plus rentrer au Havre-Aubert ; quand il va pénétrer dans le détroit de Belle-Isle, les morts saisissent la barre et le ramènent dans l'Atlantique. Tel est l'étrange navire sur lequel Sam s'est embarqué et sur lequel Edgar obtient de s'embarquer aussi.

Voilà donc le roman transporté, avec tous ses personnages, dans le Grand Nord. Le père d'Edgar, qui a échappé au naufrage de l'*Aventure*, a rencontré des chasseurs sur la côte du

Groenland ; le *Nuage Volant*, le navire maudit, après mille péripéties, à demi-incendié, n'ayant plus que sa misaine, abandonné par presque tout son équipage, vient jeter l'ancre dans le même fjord. Et Edgar retrouve ainsi son père, ce qui achève le volume. L'abondance et le pittoresque des épisodes, la variété des décors, le défilé sans fin des figures, la multitude des faits, des légendes, des récits, des informations — il y a jusqu'à un petit traité de la reproduction des anguilles — la terreur, l'émotion poignante, tout concourt à faire aimer cet ensemble de romans emboîtés l'un dans l'autre, et qu'il faut seulement lire avec simplicité.

HENRY BIDOU

LE THÉATRE

Jean Sarment : **Sur les Marches du Palais** *(Théâtre des Arts).* — *Paul Demasy :* **L'Homme de nuit,** *d'après un thème de Georg Kaiser (Théâtre de l'Œuvre).* — *Marcelle Maurette :* **Manon Lescaut,** *d'après l'abbé Prévost (Montparnasse-Gaston Baty).*

Tout est sincère en M. Jean Sarment, jusqu'à l'artifice. Chez lui ce qui paraît artificiel est un masque dont il sait mieux que personne la valeur de masque, alors qu'on pense parfois qu'il en est dupe. Il y a dans son art des notes fausses, mais son art lui-même n'est pas faux, car les dissonances, toujours concertées, y sont un mode d'atteindre, d'arracher, par delà les accords, une vibration insolite qui fait partie de sa vérité la plus profonde. Il triche avec le sentiment, mais c'est un tricheur dont le mobile est honnête. Il veut gagner par tous les moyens l'enjeu qui se dérobe aux coups réguliers : la connaissance du moi réel, du cœur inavoué — inavouable. Donc, ses masques, ses feintes, son dandysme, tout ce qui semble conventionnel dans son œuvre, et singulièrement dans le ton de tel personnage masculin qui le touche de près et souvent revient dans ses pièces sous divers déguisements, c'est le contraire du maniérisme qui se complaît en lui-même : à savoir une douloureuse ruse de braconnier sentimental qui tend ses collets dans la forêt des âmes, pour que s'y étranglent les secrets comme des lapins au clair de lune.

De là vient que M. Sarment affectionne les scènes d'ivresse où tombent les barrières de la réserve, de la timidité, des convenances, le paroxysme d'excitation où l'individu, loin de perdre tout contrôle de soi, acquiert un autre contrôle, celui de son demi-égarement, qu'il domine et dirige avec une lucidité étrange, une audace, une maîtrise inflexibles. Il s'agit alors, pour l'être en état d'ébriété, d'exploiter la situation ; on le croit inconscient, c'est le moment d'en profiter pour extraire des profondeurs de sa conscience tout ce qu'il a de plus caché ; on croit qu'il ment, il n'y a de mensonge que dans la simulation qu'il emploie pour oser dire la vérité. Un ivrogne qui parle nous gêne par son manque de tenue, mais surtout il nous fait peur. Nous craignons ce remue-ménage de l'homme intérieur, ce craquement de la croûte sociale, l'éruption des choses qu'il faut taire. C'est ainsi que dans la nouvelle pièce de l'auteur, *Sur les marches du Palais*, François, le personnage cher à M. Sarment et qu'il joue lui-même, puise, au premier acte, dans l'ivresse légère la force de dissimuler à Thérèse le chagrin que lui cause leur divorce et, au troisième acte, trouve dans l'ivresse noire la revanche affreuse de dire à son ex-femme tout ce qu'il savait déjà d'elle et de sa vie de jeune fille quand il l'a épousée. Il y a de même dans *Madelon* une grande scène qui est un magnifique « déballage » au champagne.

D'un autre point de vue (historique si l'on veut) le dandysme de M. Sarment se rattache à une très ancienne tradition de politesse. D'aucuns le disent désuet, et cela est peut-être vrai, mais c'est tant pis pour nous. La désinvolture, le ton cavalier, l'impertinence même supposent un code de courtoisie. Or l'amour courtois a disparu. Les jeunes amants d'aujourd'hui disent crûment leur désir, et, s'ils souffrent, ce qui est rare mais leur arrive encore parfois, trois mots d'argot leur suffiront pour exprimer leur tourment. Certes l'amour, chez M. Sarment, garde une teinte romantique. Je l'en félicite, car les mots « romantique », « romanesque » appliqués au sentiment, au lieu d'indiquer toujours, comme on le croit, une attitude avantageuse et décorative, marquent plutôt la profondeur de la sincérité, l'importance attachée aux choses du cœur, la primauté reconnue à l'amour sur tout

le reste. La désinvolture romantique, dont Musset offre le type le plus parfait, est un raidissement douloureux et spirituel contre la déception amoureuse, contre le souvenir de quelque trahison ou la crainte d'une trahison possible. Cette façon de « plastronner », de sourire « la mort dans le cœur », se continue chez les héros de M. Sarment. Mais ce ton cavalier qui, chez eux, comme chez les héros de Musset, est une feinte de la sensibilité, date lui-même d'une époque bien antérieure au Romantisme. Le mot « cavalier », d'ailleurs, n'est-il pas à lui seul comme un certificat d'origine? Par delà les Muscadins, les roués, les petits-maîtres, les talons-rouges, ce style rejoint le langage, les mœurs de l'ancienne chevalerie, et dès le xve siècle le persiflage s'y mêlait. Dans l'*Histoire du Petit Jehan de Saintré*, le héros, trahi par la dame des Belles-Cousines, ne se venge-t-il pas de l'infidèle en dévoilant à toute la Cour l'indignité de sa conduite? De l'amour chevaleresque, entrecoupé, à l'occasion, d'ironie cinglante, M. Jean Sarment serait donc l'aboutissement.

D'autre part, quel contraste entre l'héroïne de *Sur les marches du Palais* et les héroïnes de Musset, particulièrement ses jeunes filles! Au temps de Musset, la débauche, dans la noblesse et la bourgeoisie élégante, était un vice masculin. Certes, il y fallait bien des partenaires de l'autre sexe, mais celles-ci étaient d'une classe spéciale, la galanterie : c'étaient des filles. Aujourd'hui, il en va autrement. Nous n'aurons pas l'hypocrisie de faire à M. Sarment un procès d'immoralité. Il est auteur dramatique et, puisqu'il a choisi de peindre son époque, c'est son droit et même son devoir de ne rien cacher. Sans doute, il y a encore beaucoup de jeunes filles pures, intactes, et nous voulons bien croire que c'est la grande majorité, mais alors nous dirons que, dans la bourgeoisie, le nombre des jeunes filles faciles qui perdent rapidement leur blancheur de neige non foulée s'est quelque peu accru.

De même, la débauche dans le mariage, les infâmes parties organisées entre jeunes ménages n'ont commencé de paraître qu'au lendemain de la guerre. Au début de ce siècle encore, ces choses — qui sans doute ne sont point encore devenues communes — passaient pour des extravagances. Je ne nie point qu'elles n'eussent déjà quelques amateurs (le monde de la

débauche est borné et il n'y a rien de nouveau sous son triste soleil), mais on disait alors de ces gens-là qu'ils étaient des détraqués, des malades, ce qui, d'ailleurs, était vrai. Aujourd'hui, de la maladie, on a fait un jeu. Seulement, la maladie, sous les couleurs du divertissement, n'en reste pas moins telle. Ce sont paradis artificiels, plaisirs empoisonnés, pareils aux extases cherchées dans les drogues. Certains pervers réussissent à faire de l'anormalité une morne habitude, mais, chez d'autres, qui ont cédé à l'entraînement, à la mode, plutôt qu'à leur instinct, il arrive que l'âme se refuse à l'accoutumance, souffre et regimbe obscurément. Il arrive aussi que la passion sincère vient à la traverse : l'amour, qui est par essence exclusif, personnel, dérange le mécanisme orgiaque, trouble ses affreux rites, lesquels supposent l'indifférence sentimentale, le renouvellement incessant de figures interchangeables. Il faut encore compter avec la satiété, avec les révoltes du dégoût, lorsque

Dans la brute assoupie un ange se réveille.

Sujet pénible assurément, mais sujet douloureux, difficile, et que l'auteur a su traiter avec tact, sans qu'il soit possible d'adresser jamais à sa franchise le moindre reproche de complaisance suspecte. Le second acte, qui pourrait être le plus scabreux parce qu'il dévoile la perversité en action, en chasse, tâtant les voies dans sa quête illicite, est certainement le meilleur.

Le titre *Sur les marches du Palais* est emprunté à une vieille chanson, qui revient — un peu trop souvent peut-être — comme un leit-motiv. Le « Palais » dont il est ici question est celui de l'Amour. Les libidineux ne font que jouer — comme des chiens — sur le parvis sacré, mais ne pénètrent point à l'intérieur du temple. Si je vous eusse conté la pièce, sans doute eussé-je relevé ça et là quelques invraisemblances, dont la plus forte me paraît être la trop complète amnésie de Thérèse touchant la signification des croix au crayon, qu'elle a marquées en regard de certains prénoms masculins sur son carnet de jeune fille. D'aucuns encore jugeront que la charmante est par trop passive. Eh ! la passivité des femmes est-elle donc si rare ? N'est-elle pas, en bien des cas, propre-

ment « incroyable » ? Laissons ces détails. J'ai préféré signaler et louer l'accent profond qui résonne dans l'ouvrage. Au dehors, parade de l'orgueil, je l'ai dit, mais, derrière cette escrime et ces appels de pied, une souffrance réelle. Rien de frelaté ici.

C'est madame Marguerite Valmond qui fait Thérèse. Dans ce rôle de dévoyée, elle dépense beaucoup d'art à vaincre sa nature. De même, M. Luguet, qui respire la rectitude sexuelle, tient à force de talent la gageure d'exprimer les curiosités malsaines du nommé Philippe, le second mari de Thérèse. M. Sarment est François, tel que M. Sarment l'a voulu. Félicitons encore mademoiselle Françoise Engel et M. Harry Krimer, partenaires du jeu impie.

*
* *

La fierté virile qui distingue le caractère de M. Paul Demasy se retrouve dans toute son œuvre et prête à celle-ci un accent qui, même lorsque l'auteur se trompe, impose le respect, inspire la sympathie. Cela dit, l'homme, qui n'est pas sans « rude franchise », nous en voudrait de lui « farder la vérité » — du moins ce que nous croyons être la vérité : sa nouvelle pièce, *l'Homme de nuit*, ne nous semble pas très bonne.

La sincérité de sa conviction ayant tendance à entraîner M. Demasy aux formes périodiques de l'éloquence, nous pensons que son verbe violent gagnerait à se déployer dans une atmosphère de légende. Sa véhémence fait craquer les cadres du langage commun, en même temps qu'elle introduit dans les personnages, lorsqu'ils sont empruntés à l'existence ordinaire du temps présent, une force explosive qui les disloque, renverse l'équilibre de la vraisemblance immédiate et rejette fatalement les figures vers le symbole. Au lieu que, si les personnages étaient engagés dès le début de l'action dans une fiction légendaire, leurs discours et leurs gestes y garderaient une apparence de vie ; nous ne songerions plus à discuter leurs excès. Nous en perdrions même le droit. De quel droit, par exemple, discuterions-nous, du point de vue de l'authenticité, *Axel* ou *les Burgraves* ?

Dans *l'Homme de nuit*, l'œuvre souffre de l'extrême diffi-

culté que l'imagination du spectateur éprouve à reporter sur le plan héroïque l'histoire qui lui est contée. De là vient qu'on rit à des passages où l'auteur est très sérieux. Plutôt qu'à héroïser, à sublimer l'ouvrage, le public serait enclin à y voir la matière d'un fabliau, à le rabaisser vers la farce. Instinctivement, dans son refus à suivre M. Demasy sur les hauteurs, il se montre fidèle à la tradition gauloise, celle de Rabelais, de Molière et de La Fontaine. Privée de sa flamme oratoire, l'aventure est donc malaisée à rapporter sans que l'analyse prenne aussitôt une couleur d'ironie. En outre, la scène est en Beauvaisis, ce qui ne semble pas propre à en accroître la crédibilité.

Dans un domaine campagnard, situé à douze kilomètres du chef-lieu, vit une orpheline de dix-sept ans mal gardée, entre son parrain et tuteur, un vieux célibataire, disciple attardé de J.-J. Rousseau, et une gouvernante distraite. Un après-midi, l'adolescente, venue à la ville pour y prendre quelque leçon de piano, rencontre dans la cathédrale un lieutenant d'artillerie. Ils n'échangent pas une parole, mais il suffit que leurs regards se croisent pour que Sybil tombe éperdûment amoureuse du bel officier noir et or. La nuit suivante, Pierre, le jardinier du château, escalade le balcon et pénètre dans la chambre de la jeune demoiselle, dont la fenêtre est restée ouverte. Sybil, encore sous le coup de l'éblouissement qu'elle eut dans la journée, ne doute pas une seconde que c'est son prince charmant qui est venu la rejoindre. Le rustre profite tant et plus de cette confusion, à la faveur de l'obscurité.

Le lendemain, l'officier se présente au château. Sybil pense qu'il vient la demander en mariage à son parrain. Pas du tout, il ne veut que saluer le vieil homme qui fut, autrefois, l'ami de son père. Le drame naît de ce quiproquo. Sybil ayant fait l'aveu de son abandon nocturne, le parrain, pour la forme, exige réparation de l'outrage. A quoi l'artilleur, éberlué, se refuse d'abord, mais la victime est si séduisante qu'il cède bientôt, et le voici fiancé. Cependant, qui a violenté Sybil, ou plutôt, car elle ne s'est pas défendue, qui donc a dévoré dans l'ombre la douce proie consentante ? La question ne se pose pas longtemps, car le jardinier, enflammé

de jalousie, palpitant et fumant, tel un taureau plein d'éloquence, revendique sa prise au nom de la Nature. Le tuteur félicite sa pupille, la gouvernante sourit discrètement. Seul, l'officier, qu'on nous présente comme un puritain fieffé, demeure un peu perplexe.

Son hésitation ne dure que le temps de raison qu'il faut au théâtre pour marquer un combat intérieur, immédiatement suivi d'un revirement total. Il épousera Sybil envers et contre le taureau prédateur et tous les préjugés du monde. Mais « l'homme de nuit » ne l'entend pas de cette oreille-là. Au surplus, il ajoute, haletant, que c'est lui qui est aimé et qu'il en a des preuves palpables, sur lesquelles sa faconde impudique s'étend complaisamment. Bref, il escaladera pour la seconde fois le balcon, et c'est lui qui, finalement, triomphera par la force du muscle et l'élan du discours, tandis que le tuteur rousseauiste, soucieux de ne gêner en rien l'accomplissement des mystères, s'en ira faire un tour à la ville, emmenant avec lui dans son auto l'artilleur sans gloire et sans munitions. Ah ! on peut dire qu'il s'en passe des choses dans l'arrondissement de Beauvais !

Les invraisemblances, tant matérielles que morales, foisonnent dans cette donnée. Le plus dur à avaler, c'est la méprise nocturne de Sybil. L'obscurité la plus opaque ne suffit point à l'expliquer. Le fait suppose, en outre, l'abolition du sens olfactif et du toucher, et bien d'autres petites conditions encore, qu'il serait gênant de préciser. Mais admettons tous les postulats. Reste la thèse. Présentée sous cette forme simpliste, elle est insoutenable. Déjà *l'Amant de Mrs Chatterley* était un jardinier. Dans *Mademoiselle Bourrat*, du regretté Claude Anet, encore un jardinier, le col nu, les manches de chemise roulées sur les biceps ! Trop de galants jardiniers, décidément.

M. Jacques Dumesnil se montre excellent comédien dans le rôle conventionnel de Pierre Tarral. Mademoiselle Jany Holt, qui joue Sybil, a bien du talent, mais la nervosité dont elle s'est fait un style semble mieux apte à exprimer les jeux pervers que les flammes ingénues. Ses profonds regards avertis sont fort loin de la candeur. M. Jean Servais, ne pouvant communiquer le frisson de la vie à ce mannequin

d'artilleur, lui prête du moins de la tenue. Le physique de M. Barencey n'est pas de nature à alléger les propos optimistes du parrain philosophe. Enfin, mademoiselle Cavadasky (la gouvernante) met beaucoup de grâce à fermer les yeux sur toute cette histoire.

*
* *

Il y a longtemps que je n'avais relu *Manon Lescaut*. J'ai préféré ne pas me reporter au roman avant de connaître la pièce qu'en a tirée madame Marcelle Maurette. Je n'avais donc dans l'esprit, en me rendant l'autre soir au théâtre Montparnasse-Gaston Baty, aucune référence toute fraîche au texte de l'abbé Prévost, mais je gardais, en dehors de ma mémoire, en dehors du cadre des souvenirs précis, dans cette part de l'âme (intelligence et sensibilité mêlées) où les types littéraires qui ont frappé une fois notre imagination se transposent, se décomposent et recomposent indéfiniment, une certaine image de Manon. D'autre part, comme il y a bien quarante ans que je n'ai entendu l'opéra-comique de Massenet, et comme cette œuvre, à l'époque, m'avait paru d'une sentimentalité assez fade, je ne puis croire que des réminiscences musicales entraient pour quelque chose dans l'idée que les filtres et alambics de mon inconscient avaient retenue du personnage. Or, ce qui me frappa dans la pièce de madame Maurette, c'est que, loin de s'accorder avec mon rêve, elle m'en dépouillait brutalement. Sans doute, c'était le droit strict de l'auteur que de vouloir m'imposer son propre songe, et l'on peut dire généralement de tous les chefs-d'œuvre qu'ils ont une force contraignante qui nous plie à les accepter. Pourquoi donc la substitution ici m'était-telle tellement pénible que je résistai à l'admettre durant toute la soirée?

Quand je parle de résistance, j'espère que l'on me comprend bien. Non seulement ma bonne foi est entière, non seulement je n'ai pas l'ombre d'un parti pris, mais j'aime admirer. Au théâtre, je ne raisonne pas, je *reçois* la pièce. A ce point que, si l'on me demande à la sortie ce que j'en pense, je suis parfois embarrassé pour répondre, non par sotte attitude d'augure qui réserve ses oracles, mais parce que mes impres-

sions ne sont pas encore décantées, parce qu'il leur faut un certain temps de réflexion pour se transformer en jugements. Pendant le spectacle, j'applaudis toujours. Par convenance? Non, par amitié. Par respect aussi envers l'épreuve dont je suis témoin. Je sais tout ce que représente, les premiers soirs, pour l'auteur, pour le directeur et pour les interprètes, la question de savoir quel accueil le public va faire à tant d'efforts conjugués. En vérité, c'est une bataille, de l'issue de laquelle bien des choses dépendent. Auteur moi-même et mari d'une comédienne, j'ai l'âme ouverte à tous les frémissements de cette attente qui plane alors dans les coulisses, je sympathise avec tous les mouvements du pendule invisible qui oscille, durant ces heures-là, entre la salle et le plateau. Mais, rentré chez moi, je tâche de voir clair.

« D'ou vient, me dis-je, que la Manon de madame Marcelle Maurette est si différente de la figure restée vivante dans mon rêve? Les épisodes de la pièce, en dépit des refontes (combinaisons, raccourcis et déplacements) nécessitées par l'adaptation scénique, sont pourtant bien empruntés au roman. Il me souvient que Manon, dans le livre, ne se contente pas d'être volage, infidèle à des Grieux, et rusée, menteuse, assoiffée de luxe et de plaisir, mais encore qu'elle se conduit, à l'égard de ses amants riches, comme une coquine, ce que nous appellerions aujourd'hui une « entôleuse ». Les pièges que cette fille rouée tend au vieux fermier général et à son fils pour les dépouiller, madame Maurette ne les a pas inventés, elle n'a fait que suivre ici l'abbé Prévost. Alors, comment ai-je pu me former du personnage une idée si plaisante? Comment de tels vices me semblaient-ils parés de grâce enchanteresse, jusqu'à devenir presque un charme de plus, rien que l'espièglerie d'une fine mouche, l'étourderie d'une tête à l'évent? Ai-je mal lu le roman? Il faut que je le relise. Peut-être, en confrontant la Manon de l'abbé Prévost et celle de madame Maurette, trouverai-je l'explication de la troisième, celle qui correspond à l'image que j'avais dans l'esprit. »

D'abord l'œuvre de l'abbé Prévost n'est pas à proprement parler ce qu'on nomme, de nos jours, un roman. C'est un récit. Le chevalier des Grieux raconte son histoire. Tout passe à

travers lui, tout se réfléchit dans le miroir de ses souvenirs, de ses regrets, de ses repentirs, de la moralité enfin qu'il a acquise dans les épreuves et la souffrance. Il fut un temps où il était fou, et maintenant il est sage. Il se remémore ses anciennes folies sous l'optique de cette sagesse nouvelle. Ce n'est pas tout. Le ton d'un récit suffit à lui seul à colorer les événements qui y sont rapportés et les figures qui y sont évoquées. Or, c'est un homme de qualité qui nous fait ses confidences. Le ton de la bonne compagnie jette une mousseline de politesse sur les côtés louches de l'aventure et les masques inquiétants des comparses. Prenons, par exemple, Lescaut. On nous conte ses méfaits, mais avec tant de courtoisie et des expressions si mesurées que nous ne voyons pas directement sa trogne. A nous, si ça nous plait, de l'imaginer. Si, par hasard, on le fait parler, on nous dit ce qu'il a dit ; en d'autres termes, on traduit sa pensée dans un langage qui n'est pas le sien. L'immoralité de Manon ne nous est pas celée, mais on nous relate son inconduite et ses manigances, plutôt qu'on ne nous en fait le tableau. Et, si l'on insiste, c'est sur l'inconscience, la candeur de jeunesse dont s'accompagnent ses friponneries. Le narrateur ne se complaît dans la description que pour représenter les séductions de sa maîtresse, de cette femme-enfant que le démon du plaisir possède sans parvenir à l'avilir entièrement, parce qu'elle a dans l'âme un amour sincère, qui, par moments, l'élève au-dessus d'elle-même et qui, finalement, la transfigurera.

Cela dit, pour qu'apparaisse aussitôt la distance qui sépare le récit de l'abbé Prévost du plan sur lequel madame Maurette a conçu son ouvrage, il n'est que de noter qu'elle a cherché le pittoresque ; que la peinture du milieu ici était celle d'un monde interlope ; que dans l'obligation où l'auteur dramatique se trouvait de peindre ce monde par scènes et dialogues, elle ne pouvait totalement éviter la trivialité du langage (encore qu'elle en ait souvent remis sans utilité, car la truculence est une pente scabreuse qui éloigne du vrai autant que la fadeur). Notez que le dramaturge était parfaitement libre d'adopter son dessein. Montrer sur quel fond de basse réalité une histoire romanesque repose, c'est une vue pessimiste ou satirique parfaitement admissible. Mais que madame

Maurette alors ne soit pas surprise si la figure de Manon, ravalée à cette ignominie, perd de son velouté. Le décor déborde sur l'image. L'héroïne est salie par reflet. Telles étaient les mœurs de la galanterie environ l'année 1720. Soit. Mais c'est aussi nous rappeler que Manon, après tout, n'est qu'une fille galante. Nous l'avions oublié. Madame Maurette nous ôte toute possibilité d'en douter. Elle nous tire d'un songe, et nous voici fâchés. D'autant plus que ce n'est pas seulement le fond du tableau qui grimace. La bouche adorable elle-même, par instants, se tord et vomit d'affreuses paroles. Il faut voir, comme la donzelle cynique enguirlande son fermier général ! On croit entendre une traînée au bord du trottoir. Et quel accent haineux, revendicateur ! Les vieillards débauchés sont dégoûtants, certes. Mais empocher les cadeaux, voler le client et de surcroît l'insulter, ça n'est pas régulier. Nous ne reconnaissons plus notre Manon. Des Manon, il y en a beaucoup dans tous les mauvais lieux. C'est une de celles-ci, évidemment. Sur ce chapitre, la Manon de rêve, l'« être aux ailes de gaze », écrivait simplement à son chevalier : « Malheur à qui va tomber dans mes filets ! » Conjuration tout aussi dangereuse peut-être, mais d'un tour plus joli.

En outre, dans le récit, il y a l'ami Tiberge, qui représente la morale. Cette antithèse compensatrice disparaît dans la pièce. Tiberge est ennuyeux ; madame Maurette a écarté son prêchi-prêcha. On ne saurait l'en blâmer. Mais, dans la recherche que nous faisons des différences qu'il y a entre le texte de Prévost et le sien, force est de constater que l'absence de Tiberge rejette la peinture entière vers une immoralité sans contre-partie. Madame Maurette supprime également Amiens et Saint-Denis, l'extase et la fougue de la première rencontre, c'est-à-dire le prélude de l'aventure, alors que l'amoureuse est encore novice. Quand la pièce commence, Manon a déjà livré des Grieux aux laquais de son père ; quand l'idole paraît pour la première fois derrière la grille du séminaire, c'est déjà dans tout l'éclat sophistiqué de la fille entretenue. Sans doute l'épilogue au Nouvel-Orléans constitue une sorte de rachat par la douleur, et l'auteur a traité l'épisode Synnelet avec art et sensibilité, mais le corps de l'ouvrage reste ce que j'ai dit.

Mademoiselle Suzet Maïs atténue autant que possible par des enveloppements de grâce gamine et de vivacité les parties rudes du rôle. Elle est ravissante à voir. Ses intonations sont toujours justes et dédaignent les effets faciles. Enfin son clavier s'étend aux notes émues et profondes, ainsi qu'elle en donne particulièrement la preuve dans la scène avec Synnelet.

Tous les interprètes d'ailleurs ont droit à des éloges. Et la mise en scène de M. Baty, comme toujours, est d'une merveilleuse sûreté. Je signale, entre autres « clous », le décor de la cabane sous le tropique, et surtout le fiacre de la rue Saint-André-des-Arcs, avec son capiton rouge violemment éclairé à l'intérieur et, dans l'ombre verdâtre, sa haridelle endormie, comme suspendue entre les brancards.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

Le marquis de Biron. — Il n'advint guère dans une famille que deux maréchaux de France se suivissent, le fils après le père. C'est pourtant ce qui fut avec MM. de Gontaut, marquis de Biron, dont l'Histoire a retenu les faits et gestes, arrières grands-parents de M. le marquis de Biron qui mourait l'autre mois, arrivé à demi-trépassé déjà, de Genève où il vivait depuis près de vingt ans.

M. de Biron offrait une autre particularité que de compter, ainsi que tous les Gontaut, ces deux maréchaux dans sa lignée, celle d'être, au xxe siècle, l'homme de son rang qui eut le plus de goût, non positivement dans l'arrangement des œuvres d'art, mais dans le flair d'en découvrir où d'autres n'en eussent jamais trouvé.

L'an dernier, à peine apprenait-on qu'il avait acquis en quantité surprenante les plus magnifiques lavis de Tiepolo, les dessins de Guardi les plus légèrement touchés du pinceau le plus preste, et dont l'existence n'était connue de personne, que la nouvelle arrivait de New-York qu'ils venaient d'être achetés par *le Métropolitan*.

M. de Biron alliait au goût le plus sûr, un attrait pour les échanges, qui lui permettait de chercher ailleurs, n'en fût-il plus au monde, de nouveaux sujets d'enchantement.

L'appartement de Genève était de proportions inusitées, avec une enfilade de vastes salons, mais M. de Biron couchait dans une chambre où il y avait quelques chaises et une table de bois blanc portant la trace de cigarettes consumées, tandis

que des bandes de papier collées autour des fenêtres le protégeaient du froid dont il avait horreur.

Du temps où il ne s'était pas encore condamné à s'expatrier, on le voyait aux expositions précédant les grandes ventes, un large foulard blanc autour du col. Il ne se laissait pas aborder aisément. Pourtant, ce grand seigneur allié à presque tout ce que l'aristocratie conserve encore de solide et de brillant, ayant renoncé à toutes relations de mondanité et qui ouvrait si difficilement sa porte, faisait figure d'oracle.

Dès l'âge le plus tendre il s'était montré collectionneur. Et comme il avait été conduit par madame la marquise de Biron, sa mère, chez des parentes qui possédaient une suite de médailles dont elles tiraient quelque fierté, il demanda de monter à la pièce où elles étaient rassemblées. D'un air sans réplique, il avait moins de dix ans, il dit en reparaissant :

— Trois seulement sont vraies, le reste est faux !

Et il ne s'était point trompé.

Les marchands ne prononçaient le nom de Biron qu'avec un respect mêlé de terreur, en tous cas de crainte. Ils pensaient lire dans sa pensée, interprétaient un mot tombé de haut, s'efforçaient de deviner ce que désirait imposer prochainement cet homme qui avait son mystère — et qui demeurait merveilleux et sensible, bien qu'en apparence il professât l'indifférence la plus absolue pour tout ce qui n'était pas œuvre d'art.

Il me semble, avec toutes sortes de transpositions, pouvoir l'assimiler pour bien des jugements, des intransigeances, des mots tranchants, à Degas. Ils étaient du même temps, en tout cas. Degas dépistait dans une exposition d'inconnus, l'ouvrage d'un peintre qui méritait d'arriver, comme le marquis de Biron semblait ne découvrir que ce que personne n'avait encore trouvé avant lui.

Georges Hoentschel, qui fit de nombreuses installations dans les années 1900, devait beaucoup à la fréquentation de ce Gontaut de grande allure, au foulard blanc, qui ne semblait tant aimer les objets et l'art du XVIIIe siècle principalement, que pour se donner le secret plaisir de mépriser plus sûrement les individus.

Pourtant, il craignait la maladie, la vieillesse et la mort

Ces appréhensions le conduisirent jusqu'à près de quatre-vingts ans, toujours intraitable, vivant dans la poussière qu'il n'aimait point que l'on dispersât sur ses trésors. La mort qu'il ne voulait pas évoquer le trouva résigné, tendant de lui-même les mains, dans un geste de touchante acceptation, au prêtre qui lui administrait les derniers sacrements.

Il n'était pas de ce siècle, il appartient au XIXe. Cette longue période qui permit à Balzac d'écrire *le Cousin Pons*, fut celle du collectionneur. Avant la fin d'un monde qui avait si longtemps duré et que la révolution avait moins atteint, mélangé, ruiné qu'il ne l'est de nos jours — le XIXe siècle a connu des hommes qui semblaient s'être donné pour mission de sauver ce que le présent gardait encore du passé : le baron La Caze, les Goncourt, monseigneur le duc d'Aumale, MM. Sauvageot, Double, le baron Edmond de Rothschild, M. Camille Groult, Jacques Doucet, Léon Bonnat, tant d'autres dont nous pouvons lire le nom sur les cartouches des musées. Il est impossible de les citer, tant leur nombre apparaît considérable.

Lorsque les derniers survivants auront disparu, je pense qu'il restera encore des marchands et des acheteurs — mais qui songeront à réussir ainsi des placements, comme on fait pour les diamants, les perles ou les barres d'or. Les musées auront presque tout absorbé si les choses n'évoluent pas et il n'y a point de témoignage qui permette de penser que l'on revienne à des mœurs que combat lui-même, et avec le plus d'acharnement, ce qu'on appelle *progrès*. Celui-ci s'offre à nous sous l'aspect de radiateurs, de frigidaires, d'automobiles, de cinés, de radios, de phonos, de sous-marins, d'avions, d'engins — destructeurs ou bienfaisants — mais tous ennemis de l'art, d'abord. Les musées, dont on n'a jamais fait tant de cas, ne sont que des séries d'échantillonnages, et d'exemples. Ils seront bientôt souterrains. Ils devraient sans doute l'être déjà devenus. Le sein de la terre leur donnera le dernier asile, comme aux morts.

Et voilà pourquoi nous nous sommes arrêtés un instant devant ce descendant de deux maréchaux de France, mais si désintéressé de tout ce qui n'était ni art ni négoce, que je crois m'être laissé dire — peut-être l'ai-je rêvé ? — qu'il avait vendu à l'Amérique le tombeau même de ces deux ancêtres fameux.

*
* *

Depuis que la France est un « Empire ». — Il est un fait indiscutable que les conversations à Paris ne se sont depuis si longtemps tenues dans un cadre si vaste, mais si rigide, sur la politique et les possibilités ou les menaces de guerre. La psychologie du général Franco, celle de M. Hitler, de M. Chamberlain, de M. Mussolini et de M. Daladier sont, à la vérité, bien autrement intéressantes par leurs antécédents, leurs évolutions, que celles de Guillaume II ou de François-Joseph.

Ces hommes, que rien ne semblait destiner au pouvoir, se montrent à notre curiosité dépouillés de tout ce que le passé avait successivement ajouté d'apports à la personne des princes régnants, contraints, par une suite d'obligations accumulées, à des rites compliqués, des formalités surannées, qui semblaient en partie masquer leur personnalité. Nous avons l'impression que M. Hitler, dans son neuf Berchtesgaden, n'a qu'à prendre le récepteur du téléphone pour s'entretenir, sans témoins, avec ceux qu'il lui convient d'entendre ou auxquels il veut donner des ordres.

Des personnes, habituées à des jeux de l'esprit moins universels, plus conventionnels et moins complexes, y ont découvert je dirais presque trop d'agrément. Elles prennent au vol, en effet, toutes suggestions et ne tardent pas à les placer sur le plan de la réalisation.

Hier, à la fin d'une de ces conversations disparates, mais massives, je disais à un diplomate d'une république latine qu'il devait éprouver certaines difficultés à comprendre la mentalité des Français.

— Non, pas les Français, mais leur politique... J'admets (je crois que mon interlocuteur m'a plutôt dit *nous admettons*, sous-entendu : « dans notre pays »...) que l'on affiche des idées sociales avancées, que l'on soit de gauche et même à l'extrémité, mais personne ne tolère chez nous que l'on ne règle pas son mode d'existence sur les opinions que l'on prétend défendre et affirmer.

» ... Je vois certains de vos compatriotes, reprit-il, professer

des sympathies ardentes pour les Rouges, même et peut-être surtout depuis la débandade de Barcelone, et qui donnent des dîners plusieurs fois par semaine avec livrées, maîtres d'hôtel, luxe affiché, train ruineux, qui ne parlent pas devant des esclaves ni des sourds, et dont toutes les conditions de vie offrent un désaccord frappant avec les idées et les propos. »

Un Espagnol qui nous écoutait s'écria :

— Dans notre pays, il n'est que deux partis, tous deux extrémistes ! C'est ce qui en explique la violence.

Le diplomate reprit que l'on compte chez nous tant de nuances que leurs combinaisons permettent de « jouer » jusqu'à la dernière limite...

— ... Seulement vous êtes particulièrement équilibrés, vous possédez le sens du danger et vous retombez sur vos pieds, pour surprendre alors le monde par la manière avec laquelle vous trouvez toujours, en définitive, la direction et l'homme qu'il vous fallait.

J'eus l'occasion d'apprécier pendant cet entretien combien ces « étrangers » — qui nous semblent l'être bien moins dans nos affinités qu'un grand nombre de nos compatriotes — admirent la France. Leur « francophilie » est si naturelle qu'ils n'en expriment pas les raisons et n'en cherchent point les buts. L'axe Rome-Berlin doit, au contraire, être constamment « expliqué » et interprété par Rome et Berlin.

La place que tient encore la France, au milieu des événements présents, l'importance qu'elle garde tout en « jouant avec tant de nuances » et se déchirant si vainement dans les luttes de partis, se révèle à ces préoccupations désormais quotidiennes dont nul ne songe à s'affranchir et dont tout le monde peut aujourd'hui discuter avec quelque connaissance. Certaines amitiés séculaires nous font retrouver, par la durée de leur admiration, par leur confiance dans notre destinée, moins de trois ans après l'avènement du Front populaire, ne l'oublions pas, la réalité de cette grandeur indispensable à notre vie nationale — et nous voyons bien des Français se souvenir, enfin, qu'elle ne dépend que d'eux !

Depuis septembre — après Munich, après les incidents qui poussèrent M. Daladier à rendre visite aux populations de la Corse et de l'Afrique du Nord — ces thèmes servent de base

à tous les entretiens. Ceci dans des familles et chez des gens pour lesquels la France n'est pas un terrain d'exploitations suspectes ou de championnats politiques et de candidatures à quelque portefeuille, siège, situation ou emploi — ambitions d'ailleurs aussi fréquemment injustifiées qu'absurdes et néfastes.

***

Madame de Béhague. — Comme M. de Biron, d'ailleurs, madame de Béhague ne vivait guère que par l'amour des objets et des œuvres d'art, des sièges magnifiques ou des reliures exceptionnelles, de l'argenterie rare par la provenance, les formes, l'état. Elle possédait les plus merveilleux tapis, des bronzes précieux, des marbres antiques et, après le dîner, le café était servi, au sortir d'une salle à manger splendide, dans une petite pièce toute en boiseries charmantes, ornée d'armoires dans les angles et consacrée aux faïences de Marseille les plus roses, les plus vertes, les plus fantaisistes.

Cette grande solitaire avait beaucoup voyagé, fait de longues croisières sur son yacht, acquis chemin faisant à toutes mains ce que lui proposait le hasard, et qui fût digne d'elle.

Les humains, que tourmentent ces deux passions, qui semblent contradictoires et qui sont jumelles : s'en aller sur les routes ou les mers et rassembler autour de soi, dans un foyer choisi, des ouvrages précieux sauvés du temps, ne résistent pas toujours aux artifices qu'emploient les vendeurs dans la manière de les surprendre.

Il est peu de villes célèbres où le nom de la comtesse de Béarn (au temps où elle portait encore ce nom, avant d'avoir repris celui de sa naissance) ne fût connu et ne servît aux exploits de ceux qui guettent le passant, une œuvre d'art à la main.

« La comtesse de Béarn... la comtesse de Béhague doit acheter ce tapis ou le revoir », disait-on négligemment pour amorcer un client. A croire les uns, tel tableau n'attendait que sa venue pour gagner la rue Saint-Dominique. Il n'en était rien.

Madame de Béhague désirait que son admiration fût partagée par ceux qu'elle estimait et elle était, d'ailleurs, aussi curieuse de l'intelligence et de la personnalité des individus que de la somptueuse et divine pérennité des chefs-d'œuvre.

Elle ne tenait point à dates fixes un salon pour exhiber de beaux esprits à quelques douzaines de colporteurs de nouvelles.

Elle n'avait guère que des familiers et des amis et ce qui semblait incomparable chez elle, c'est que l'ovale de la table était si arrondi que les convives s'y trouvaient tous à l'honneur et, en réalité, dans son esprit, ils l'étaient, à des points de vue divers.

Elle avait emmené à travers les îles de la Méditerranée M. et madame Henri de Régnier — et d'autres — et groupait à déjeuner, autour du conservateur d'un musée étranger, d'un ami de passage, quelque ambassadeur, conservateurs parisiens, artistes et amateurs. A la fin de ces repas, elle avait restitué l'habitude bien française, aujourd'hui négligée dans presque toutes les maisons, sans doute sous l'impulsion secrète et tenace des maîtres d'hôtels qui pressés de « débarrasser *leur salle à manger* » ont profité de l'indifférence des maîtresses de maison, ennemies de tout ce qu'elles traitent de corvée : le café était servi à table. Ainsi, la conversation n'était pas brusquement interrompue, mais pouvait se prolonger au gré des convives.

Un vaste plateau posé devant elle, chargé de tasses et d'une argenterie qu'elle aimait à voir remarquée par un connaisseur, elle versait le café dans la tasse qui était ensuite portée à la personne à qui elle était destinée. Ce n'est sans doute, penseront certains, qu'un petit détail. Mais il est symbolique. Il révèle les préoccupations d'une maîtresse de maison. Il *renouait* avec un passé, toujours plus rapproché que nous ne le pensons, et des coutumes progressivement et sagement établies par le temps. J'ai su gré bien souvent à madame de Béhague de ce soin, càr je suis du nombre de ceux qui n'aiment point se planter, le repas terminé, debout au milieu d'un salon, avec le souci de maintenir en équilibre sur la soucoupe une tasse remplie de café, comme un équilibriste au centre de la piste d'un cirque.

*
* *

D'un regard qui laissait échapper bien peu de choses, en dépit d'une apparence de nonchalance à laquelle l'esprit ne participait point, elle s'amusait, fugitivement, de l'assentiment que lui donnait un invité, d'une réflexion sur l'orfèvrerie de Germain ou la pâte tendre.

Était-on revenu dans le grand salon que ses yeux erraient sur le merveilleux garde-meuble qu'elle avait rassemblé avec amour. Elle montrait à un nouveau venu le tiroir d'un bureau fameux ou les pieds d'un siège. Puis, sans songer à s'asseoir, elle entraînait ses convives à travers la maison.

Elle était de ceux pour qui les couleurs ont une saveur et à qui les objets d'une provenance évocatrice et indiscutable peuvent tenir compagnie pendant plusieurs tours de cadran. Ensuite, ils deviennent familiers et moins chaleureux, mais... ne cessent point de tenir compagnie.

Madame de Béhague n'oubliait pas le souvenir qu'elle avait conservé de ces muets entretiens :

Voilà bientôt deux ans, je pense, elle avait fait l'acquisition d'un paysage hollandais dans les tons gris. Peut-être avait-elle demandé seulement qu'on le lui envoyât, car, à vrai dire, la place lui devenait mesurée, en dépit des proportions de la demeure. Après le déjeuner, elle entraîna les hommes de goût, les connaisseurs, dans la pièce où se trouvaient maints chefs-d'œuvre. Le paysage hollandais était placé sur un chevalet. Le cercle se fit. La maîtresse de maison quasi-muette, au centre. Chacun vanta les qualités, — *la qualité*, — suggéra un nom de peintre. Elle semblait écouter un concert, en regardant la toile, d'un œil qui me semblait de plus en plus distrait.

Depuis, je ne revis point le paysage. Je ne demandai pas ce qu'il était devenu. Je ne pense pas qu'elle l'eût gardé — mais j'étais certain de l'instant où l'amour avait cédé à l'indifférence. Le concert rapide de ceux qui avaient été les premiers à le voir avait chanté en elle une sorte de *miserere* sur lequel elle ne reviendrait pas.

Et j'aimais, chez cette personne comblée, voir se produire ou la manifestation d'amour chaque fois spontanée ou ce détachement imperceptible, insaisissable qui lui faisait sans doute

préférer, tout au fond du cœur, ce qu'elle attendait du hasard à tout ce dont elle s'était engouée. Elle n'eût pas dispersé ce qu'elle avait acquis définitivement, mais elle gardait ouverte dans le cœur une porte à ce qui pouvait venir à elle encore de nouveau, de parfait, de merveilleux comme apporté par un archange caravanier.

*
* *

L'une des curiosités qui fit naguère le plus parler, mais qui était étrangère à l'œuvre d'art, ce fut la salle byzantine. Ceux qui dénigrent ce genre de rêves matérialisés et n'en relèvent que les défauts, les erreurs inévitables ignorent le rêve et, ensuite, les enchantements et la douleur mêlés de sa réalisation. Créer une sorte de réduction de Sainte-Sophie, à Paris, au flanc d'une demeure dans le style du XVIIIe siècle, c'était évidemment une gageure. Madame de Béarn, alors, s'y était lancée avec l'enthousiasme que l'on garde de certains souvenirs de voyage. Comment se refuser, lorsque l'on aime Sainte-Sophie ou même Torcello, d'en posséder le reflet, l'ombre, l'écho — une transposition — dans laquelle on puisse recréer en tous cas les mêmes jeux de ténèbres et d'acoustique et entendre, à quelques-uns, des virtuoses fameux.

Certains soirs, la mosquée s'emplissait dans la pénombre d'un mystère favorable à certaines auditions. De précieux tapis d'Orient devenaient l'ornement des murs et peu de décorations sont aussi favorablement complices du musicien qu'un beau tapis aux arabesques contraires et ordonnées, aux taches de couleurs savamment dispersées. Tout cela, madame de Béhague en avait le pressentiment ou la connaissance. Mais on lui demanda de prêter la salle byzantine pour une œuvre et elle y consentit. Et, comme elle était généreuse, on récidiva. Mais, lorsque des visiteurs « payants » ont franchi le seuil d'une demeure, ou d'une seule pièce, l'atmosphère en est pour longtemps troublée.

Elenora Duse, cette fille de comédiens errants, née je crois dans une roulotte, répétait fréquemment qu'il faut se garder jalousement une pièce dans laquelle personne ne pénètre. « Les gens, disait-elle avec une expression de répugnance,

vous prennent votre fluide et vous laissent le leur... » Elle avait en cette matière reçu les enseignements — qui lui avaient été douloureux — de Gabriel d'Annunzio.

Madame de Béhague en prêtant généreusement la salle byzantine pour quelques concerts de charité, limitait le dégât, car le reste de l'hôtel était clos.

Au second étage, dans le voisinage de sa chambre, qui était demeurée dans le goût du XVIIIe siècle et ornée de quelques toiles de prédilection, dont un Fragonard placé sur un chevalet près du lit, — la pièce dans laquelle se trouvait son bureau marquait la dernière étape de ses choix.

Sur les murs, peints comme ceux d'une cellule de couvent, elle avait rassemblé des dessins d'une qualité rare.

Ce n'était plus le temps des sorties avec Helleu dont elle aimait le goût sûr pour tout ce qui provenait du XVIIIe siècle, les beaux cadres, les sièges, le portrait d'un roi de Suède, en tapisserie de Beauvais, qu'il lui avait fait acheter et qui est toujours dans le grand salon ; ce n'était plus le temps des décorations de Georges Hoentschel, des bois sculptés, galbés, dorés, œuvres d'artisans de père en fils et qui ont apporté tant d'amour à leur ouvrage que nous ne pouvons les retrouver sans passion. C'était, antérieurement, des œuvres plus graves. Le dessin, ennemi de l'impressionnisme émerveillé, inquiet et rapide, le dessin de ces hommes qui conquéraient difficultueusement leurs possibilités et leur art et préparaient trois et quatre siècles de peintres éblouissants.

Là, nous ne sentions ni ne retrouvions l'emprise ni les empreintes du monde.

Les dessins des grands maîtres limitent le champ de la rêverie ; leur intégrité réfrène la sensualité que la peinture a pour mission de flatter et de servir. Une étude de Léonard ou d'Holbein, quelque lavis de Rembrandt concentrent la pensée ou entraînent l'imagination à un rythme bien différent de celui que favorise l'emploi de la couleur.

Montaigne dessine, Rousseau demeure peintre toujours et d'une sensibilité qu'il se complaît à rendre séduisante.

Quel noble effort, chez l'homme qui dessine pour sa seule jouissance de triompher des difficultés dont il gardera secret le témoignage, car les dessins demeuraient jadis dans les

cartons! Comme on goûte les corrections mêmes de mouvements auxquels les maîtres voulaient conserver leur rude spontanéité, les contractions d'un corps humain ou d'un oiseau et la personnalité de cette déformation même, que chaque génie, chaque génération, chaque peuple a trouvée, développée à sa manière, en se donnant des latitudes bien déterminées!

Ces dessins furent les derniers amis de madame de Béhague.

C'était un jour de mai ou de juin dernier. Elle ne s'était pas plainte. J'avais deviné une de ces brusques fatigues qui suivent un effort. Nous avions été nombreux à ce déjeuner en l'honneur du conservateur de la *National Gallery*, sir Kennett Clark.

Je m'excusai de l'avoir entraînée à regarder encore des choses qu'elle connaissait si bien. Elle sourit. Le point lumineux qui brillait si vivement dans ses yeux trahissait cet amour de la vie qui fait illusion sur le mal des gens intelligents, alors que les balourds et les sots nous apitoient tant ils s'abandonnent pesamment au fantôme de toute douleur. Je repoussai la crainte qui m'avait traversé.

— Pardonnez-moi de ne pas vous raccompagner, me dit-elle. Au revoir. Soignez-vous.

Cependant, après avoir franchi la porte de la pièce, à l'instant de descendre l'escalier, j'éprouvai, brusquement, l'impression que je ne pouvais plus me persuader de la revoir.

*
* *

Sports de février. — Maints raisonnements, sans doute déplorables, retiennent hors du cycle des sports d'hiver quantité de gens qui ne réalisent pas que pour bien se porter, il faille *changer d'air*, sans répit. L'été venu, passe encore. Mais certains Français et même des Parisiens conçoivent encore difficilement qu'il soit indispensable pour bien vivre, de s'en aller à quinze cents ou dix-huit cents mètres d'altitude, en pleine neige, pour trois jours ou que « faire du ski » avec la frénésie improvisée qu'y apportent la plupart des gens qu'on voit s'y essayer soit un gage de santé parfaite.

Ce matin, en marchant autour du champ de courses de

Longchamp, je pensais à ces skieurs effrénés qui vont passer leur week-end dans les Alpes. Sur la piste réservée passaient au trot des cavaliers de qualité, des femmes qui ne montaient pas toutes à califourchon. Les chevaux étaient de choix. L'air était sec, le soleil brillant. Les voitures d'enfants, les nurses, les femmes habillées pour la marche formaient un tableau moderne, sans l'être trop ou qui l'était tout en évoquant le passé.

J'ai sans doute gardé de l'enfance, puis de l'adolescence le souvenir d'un bois de Boulogne pour lequel des dames s'habillaient et qui semblait fait d'arbres peints sur un décor de théâtre. Et je n'ai jamais pensé qu'on y pût respirer un air très différent de celui du boulevard. Pourtant, aujourd'hui, les costumes de sport aidant, je discerne tout ce que l'espace vers Saint-Cloud garde, je ne dirais pas, évidemment, de comparable à l'air qui se respire à Chamonix, mais déjà de *campagnard* et de vivifiant.

Et je me souviens d'avoir été frappé, vers la fin de juin dernier, en traversant une station de la Haute-Savoie, très fréquentée en hiver, par le nombre de « galeries » de bois avec mannequins aux allures de danseuses javanaises et d'établissements, genre *boîte de nuit* qui s'y trouvaient — fermés, comme on le pense.

Je ne sais si les départs trop fréquents, les brusques changements d'altitude, les sports rudes, réservés naguère aux seuls montagnards *entraînés dès la naissance*, l'abandon du domicile, la frénésie de ces randonnées, l'absence de confort de la plupart de ces villes improvisées et la dictature des *barmen* profitent, autant qu'ils le racontent, aux « hivernants » — pour leur garder ce nom ?

Je connais l'emploi du temps de gens qui fréquentent Saint-Moritz en février. Ils y donnent de grands dîners, dansent et restent, je n'ose dire, « éveillés » jusqu'à trois ou quatre heures du matin, moment auquel ils se couchent, cependant. Vers onze heures, ils sortent de leur chambre, peut-être plus tard. Ils retrouvent le professeur de ski, la piste, la patinoire. Ils déjeunent à deux heures, recommencent un petit exercice et rentrent prendre leur place au bar ou se mettre au lit, jusqu'à l'instant du dîner, toujours plus tardif, chaque saison.

Est-ce la peine de se transporter à si grands frais, si loin et devons-nous considérer ces vacances comme une conquête de l'humanité? Un grand divertissement, pour les jeunes, certes, oui. Mais il semble qu'un peu plus de stabilité engendre une race moins détachée de son foyer et de ses occupations.

Je sais bien que des gens de fortune moyenne, mais insatiables, se rendent au cinéma quatre fois par semaine et que des moins de quatre-vingts ans ne connaissent point de plus souhaitable divertissement. L'économie nationale n'en souffre point. Mais le surcroît de vacances, prises par des gens qui, pour la plupart, travaillent si peu déjà, ne paraît pas indispensable au point où on le proclame.

En regardant passer les cavaliers du Bois, qui ne sont pas nombreux dans cette partie de Longchamp, car on y est moins vu, je recrée un monde disparu, où Alfred de Dreux rejoint John Lewis-Brown. Des femmes venaient s'y promener sans déserter la maison. Elles redoutaient qu'on pût les croire inoccupées et, au retour de la promenade, sortaient d'un tiroir ou d'un sac une tapisserie qui leur permettait de causer avec quelque visiteur des choses du temps.

Je retrouve, au détour d'une allée, l'ombre de madame Eugène Manet (Berthe Morisot) ébauchant, avec quelle délicatesse de coloriste, des cygnes au bord du lac ou sa fille près d'un massif de rhodos en fleurs. Et tous ceux que j'ai vus passer là, toutes celles qui n'ont été que belles et dont le nom ne doit plus être écrit, car il s'est effacé de la mémoire des vivants.

La mentalité de notre peuple, et peut-être de tous les autres, a suivi la progression des têtes de colonne et des manchettes dans les journaux. L'esprit a besoin d'être secoué par une nouvelle brutale : quant aux nerfs, il leur faut des skis, le long de pistes abruptes et des autos, sinon des avions, toujours plus rapides. Combien les jeunes, qu'une sage éducation n'a point freinés dans ce glissement, s'ennuieront passé la cinquantaine ou quand viendront les inconvénients de l'âge !

Il faudrait fonder pour l'hiver un petit cercle des *Amis du bois de Boulogne*. Du Bois on rentre plus vite chez soi que de partout.

Toujours courir les grands chemins — à une vitesse sans cesse accrue — ce rythme est-il celui auquel le corps et les facultés

de l'homme l'astreignirent de tout temps? Quelle absence d'imagination ces besoins nous révèlent ! Écouter pendant des heures à la T.S.F. les nouvelles ou les comédies et les divertissements parfois si médiocres que nous offrent les postes français, tenter de s'évader sans cesse avec fracas de son moi, ne jamais se sentir chez soi lorsqu'on se décide à y rentrer, repousser l'intimité — et, pour les « femmes du monde », rassembler, pendant une heure, à un cocktail, je ne dirai pas tous leurs amis, mais tous leurs indifférents, cela aussi, trouvez-vous que ce soit un progrès?

Oui?... Mais alors, avouez-le, pour ceux seulement « qui n'ont jamais désiré que cela ».

ALBERT FLAMENT

PARIS...
d'hier et d'aujourdhui

L'ENCLOS SAINT-HONORÉ

Encore une démolition. Elle ne fait, d'ailleurs, qu'achever le travail commencé, voici tantôt cent cinquante ans, par la Révolution : il est un peu tard pour protester.

La rue Croix-des-Petits-Champs, très élargie sur presque tout son parcours, a gardé son ancienne mesure vers le sud où, ayant reçu la rue du Bouloi, elle se jette dans la rue Saint-Honoré. Au coin de celle-ci, les nouveaux magasins du Louvre, bâtis sur le mode colossal par Georges Vaudoyer (1924), *ont amorcé l'élargissement mais, face à la rue du Pélican, un immeuble (n° 11) barrait encore à demi le passage. C'est lui qu'on jette bas.*

Elle n'était pas si mal, cette haute façade construite au XVIII*e siècle en un temps où, plus encore qu'aujourd'hui, les « maisons de rapport » parisiennes se souvenaient d'avoir été, peu avant, des hôtels particuliers agrandis. Solidement établie en bonne pierre, éclairée par de grandes fenêtres, soulignée de corniches et de consoles élégantes et sobres, elle avait reçu à sa base d'amusantes boutiques*

aux arcades pompeusement ornées par la Restauration. Mais quoi, il faut passer, passer très vite!

Ainsi achève de s'évanouir, avec ces maisons bâties sur son enclos, l'église collégiale de Saint-Honoré, marraine d'un quartier illustre, entraînant avec elle le collège des Bons-Enfants qu'elle abrita.

En 1205, *Renoult Chéret, boulanger, et sa femme Sybille décidèrent d'édifier, hors l'enceinte que Philippe-Auguste venait de donner à Paris, sur le chemin qui menait à Clichy, une chapelle qu'ils dédièrent à saint Honoré ; en* 1208, *ils y établirent un collège de chanoines prébendés. La même année, un autre bourgeois de Paris, Etienne Belot, lui aussi assisté par sa femme, Adde, construisait au même lieu une maison pour treize pauvres étudiants qu'un des chanoines devait instruire. On appelait alors « bons enfants » les écoliers sans ressources, la rue qui menait au collège en prit bientôt le nom.*

Le collège, trop éloigné du quartier des Écoles, périclita et fut fermé au XVe *siècle mais la collégiale, enfermée dans Paris par l'enceinte de Charles V, fut enrichie par la plus-value des terrains qu'elle possédait dans le quartier. L'église romane, qui longeait la rue Saint-Honoré, fut agrandie au* XVIe *siècle et reçut au* XVIIIe *le beau monument d'un de ses anciens chanoines, le fameux cardinal Dubois (cette œuvre de Guillaume Coustou est actuellement à Saint-Roch). En bordure de leur enclos, que limitaient les rues Saint-Honoré, des Bons-Enfants et Croix-des-Petits-Champs et divers hôtels aristocratiques, les chanoines avaient fait construire des maisons à loyer, celle qui disparait était du nombre.*

A partir de 1790, *tout fut successivement détruit : le chapitre ; l'église, remplacée par une maison mal famée dont la tenancière, la mère Couturier, fut célèbre ; le cloître, éventré par la rue Montesquieu — il y eut un Bal Montesquieu entre* 1830 *et* 1855 ! — *; le collège et sa chapelle Saint-Clair, lotis et vendus. Quelques arcades gothiques subsistaient en* 1913 *quand le Louvre démolit à leur tour les maisons qui remplaçaient l'église. Ces débris furent donnés à la Ville : dans l'état présent de nos collections lapidaires municipales, mieux vaut ne pas essayer de les retrouver. Aujourd'hui, les mêmes magasins occupent la cour qui a remplacé le cloître et la ferment jalousement : il n'y a plus rien à voir. Ainsi, rien ne subsistera plus de l'enclos Saint-Honoré sinon, peut-être, des caves : on les oublie parfois. Le moment serait donc bien choisi pour apposer là quelque plaque rappelant la*

mémoire de ces couples de Parisiens bienfaisants : Renoult et Sybille, Étienne et Adde.

En tout cas, Dieu merci, leurs filleuls : la rue et le faubourg Saint-Honoré, les plus vivants, les plus variés du Paris de notre temps garderont longtemps encore — espérons-le du moins — le souvenir des six siècles d'histoire de l'église Saint-Honoré.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT. Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Nous gagnons notre vie — plus ou moins bien — dans un métier déterminé. Le médecin se soucie peu des prix pratiqués, aux halles, sur les denrées maraîchères et de l'écart achat-vente qui matérialise le bénéfice du fruitier. Celui-ci, en cas de maladie, absorbe les remèdes qu'on lui prescrit, sans regarder s'ils sont homéopathiques ou allopathiques. Tous les deux, quand leur voiture vient à se détraquer, s'en remettent aux soins du garagiste, qui ne songe guère, pour sa part, à spéculer sur les phosphates.

Il arrive aussi — nous entrons alors dans le drame — que ces occupations consciencieuses fournissent un excédent par rapport aux besoins immédiats, que des économies se cristallisent, peu à peu, et qu'on leur cherche un emploi. Dès lors, l'homme le plus pondéré se voit emporté par l'imagination ; elle l'entraîne dans un monde qu'il connaît peu et qu'il croit connaître, ce qui est encore plus dangereux : celui des valeurs mobilières. Tous les cas d'espèce qu'il me fut donné de connaître, de par ma profession, s'inspirent, dans une proportion massive, des constatations précédentes. Pour une raison fort simple : le médecin achète ses légumes chez le fruitier ; le fruitier se fait soigner par le médecin ; pour leurs voitures, ils s'en remettent au garagiste, qui ne se targue ni de fruiterie ni de médecine. Mais tous, quand il s'agit d'acquérir un titre quelconque, se gardent de consulter un banquier.

Rassurez-vous : ma prétention demeure rationnelle. Le propre de la technique, ce n'est point d'atteindre à l'infaillibilité — son royaume n'est pas de ce monde — elle se contente de mettre en œuvre le maximum de moyens pour atteindre au meilleur résultat possible. Cette entité délicate que représente une valeur mobilière demande à être abordée avec prudence, circonspection, esprit critique. On ne doit pas se lier avec elle sans présentation ; on ne saurait la fré-

quenter sans un certificat de santé physique et morale. Elle doit correspondre à vos goûts autant qu'à vos besoins. Quand vous a-t-on parlé d'elle? Hier? C'est bien tôt. Voici un an? C'est peut-être bien tard.

Il ne faut pas juger la Bourse à la suite d'un premier et trop superficiel contact. Il se pourrait que l'on fût injuste envers elle. Ce qui importe, c'est une vérité pratique, sur laquelle nous puissions compter. C'est d'ailleurs à quoi je songeais, tout à l'heure, en donnant au mot « drame » son sens étymologique. Mais pour qu'une action soit féconde, il faut lui en fournir les moyens. Il ne faut pas l'engager à la légère.

Il fut un temps où les affaires marchaient d'un tel train qu'une administration un peu cavalière de ses biens pouvait — à la rigueur — passer pour de bon ton. Aujourd'hui, hélas! il faut serrer au plus près pour le seul et strict nécessaire. L'oisiveté, ou même la sous-production, devient un non-sens pour les capitaux. Et ce serait pousser vraiment trop loin ce non-sens que de croire résolument à l'impossibilité pour eux d'un travail productif. Sous ses apparences tourmentées et contradictoires, notre époque se prête au contraire, dans des conditions avantageuses, à la reconstitution et à l'amélioration de ce que nos pères appelaient, d'un mot substantiel, le portefeuille. Il ne tient donc qu'à nous de lui rendre cette substance, en l'assurant d'un revenu adapté aux exigences contemporaines.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1939

		Pages.
CAPITAINE GERVAIS	Souvenirs d'un Soldat de la Révolution. — I.	5
* * *	Que vaut l'Armée russe?	37
JEAN COCTEAU	Jean-Jacques Rousseau. — Fin	54
ALEXANDRE ARNOUX	Pages de Paris	80
MAURICE PARTURIER	Lettres de Mérimée à Rémusat	110
RAYMONDE VINCENT	Blanche. — III	131
RAOUL MAY	Les Hormones végétales	163
GEORGES VILLIERS	Valeurs étrangères à Paris	175
IGNOTUS	Paul Reynaud	192
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	202
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	217

P. D'ESPEZEL : Le Mouvement artistique.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1939

COMTE DE FELS	Bellicisme italien	241
G. LENOTRE	Notes et Souvenirs. — I	251
ROGER MASSIP	Pologne et Allemagne	275
RAYMONDE VINCENT	Blanche. — IV	288
ROBERT DEBRÉ	La Diphtérie	317
MAY SINCLAIR	Là, où le Feu ne s'éteint pas	339
JOSEPH KESSEL	En Espagne rouge	362
CAPITAINE GERVAIS	Souvenirs d'un Soldat de la Révolution. — II.	373
JEAN DE BEAUMONT	L'Aviation et le Service postal	407
GEORGES SUAREZ	Après le Congrès socialiste	425
GÉRARD BOUTELLEAU	Deux Écrivains anglais	439
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	447
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	456

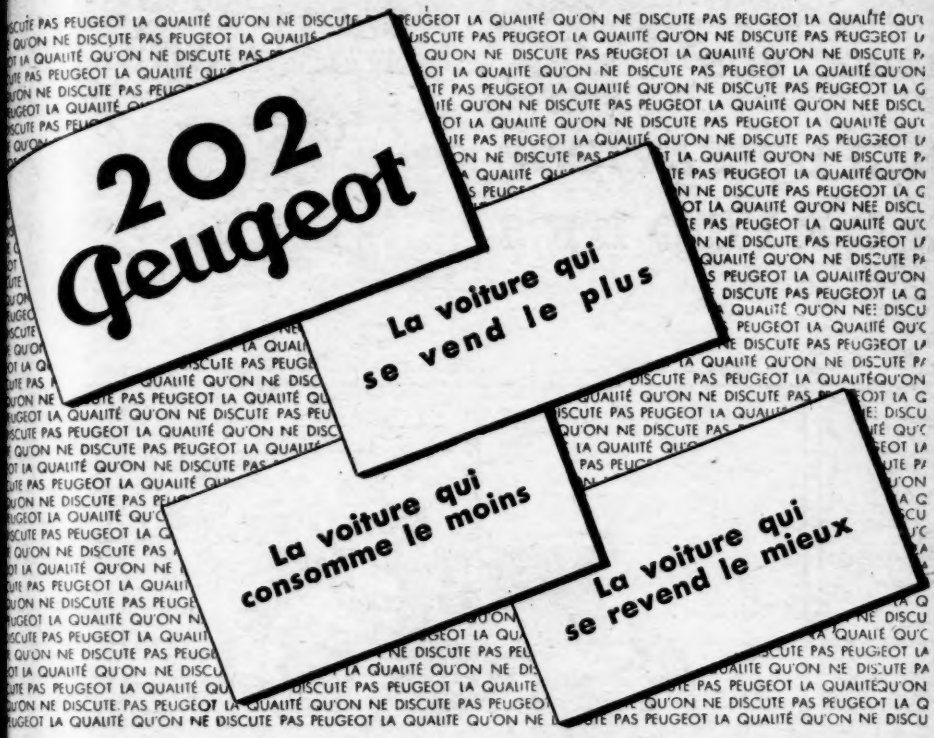
Chroniques : JEAN POIRIER, P. D'ESPEZEL

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1939

		Pages.
ANDRÉ SIEGFRIED	La Production de qualité	481
JEAN MASSIP	La Politique de M. Chamberlain	498
RAYMONDE VINCENT	Blanche. — Fin	515
F. CHARLES-ROUX	Les Bonaparte à Rome	547
G. LENOTRE	Notes et Souvenirs. — Fin	571
GASTON BOUTHOUL	Problèmes Nord-Africains	597
CAPITAINE GERVAIS	Campagnes de l'Empire. — III	618
BÉNÉDICT THIELEN	Le Rythme secret	652
COMMANDANT BARD	Le Problème naval	666
MICHEL AMIOT	M. Daladier en Tunisie	685
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	699
	P. D'ESPEZEL : Vieux Paris.	

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1939

JEAN MISTLER	Horizons internationaux	721
ALAIN	Du Romanesque d'Ambition	728
Dr WULF SACHS	Un Hamlet noir. — I	739
JEAN ROSTAND	Les Virus-Protéines	770
CAPITAINE GERVAIS	La Campagne de Russie. — Fin	782
ROBERT DE TRAZ	En passant au Portugal	825
J. BENOIST MÉCHIN	Le Soldat contre la Guerre	846
JEAN FONTENOY	J'ai réveillé Vladivostok	866
JACQUES LACOUR-GAYET	Un Essai d'Économie orientée	882
ÉMILE MAGNE	Gastronomie sous Louis XIV	893
* * *	Les Espérances italiennes	910
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	917
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	928
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	940
	P. D'ESPEZEL : Vieux Paris	



Un siècle de succès

PATE REGNAULD

Recommandé aux Orateurs, Chanteurs et dans toutes les Affections de la gorge

Quelques bonbons de Pâte Regnauld suffisent pour calmer très rapidement les accès de toux les plus opiniâtres et les irritations de la gorge et des bronches.

En vente dans toutes les pharmacies

Dépôt : Maison Frère
19, rue Jacob, PARIS (VIe)

ÉCHANTILLON GRATIS
en se recommandant de *La Revue de Paris*

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

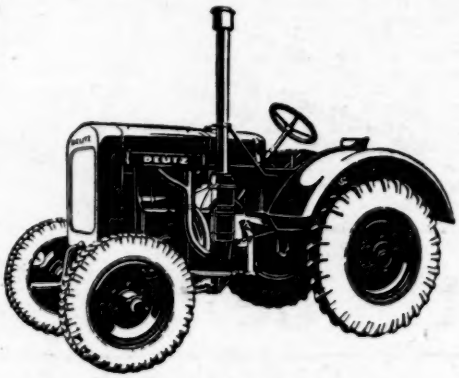
S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

POUR VOS

EXPLOITATIONS AGRICOLES

NOS MODÈLES

12 cv
20 cv
28 cv
50 cv



DEUTZ
DIESEL
le tracteur de qualité

SOTRADIES
10, Rue de la Trémoille
PARIS (8e) ÉLYsées 42-40

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DE LA BANQUE DE FRANCE

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue, le 27 janvier, sous la présidence de M. P. Fournier, Gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil général, du compte rendu des opérations pour l'année 1938.

L'encaisse-or, estimée à raison de 43 milligrammes d'or au titre de 900 millièmes de fin pour un franc, s'élevait, au début de l'exercice, à 58.932 millions; à la fin de 1938, elle atteignait le chiffre de 87.264 millions sur la base de 27,5 milligrammes d'or à 900 millièmes de fin pour un franc.

Le montant des billets au porteur en circulation qui était inscrit, au bilan du 9 décembre 1937, pour 91.143 millions s'élevait, le 8 décembre 1938, à 108.779 millions, après avoir atteint le chiffre de 124.428 millions, le 29 septembre 1938.

La moyenne du portefeuille d'escompte s'est élevée, au cours de l'exercice, à 10.505 millions. Le maximum a été atteint, le 29 septembre, avec 20.960 millions; le minimum, le 13 juillet, avec 5 milliards 665 millions.

Le montant total des avances provisoires sans intérêts à l'Etat, consenties en exécution des Conventions des 18 juin 1936 et 30 juin 1937, qui était inscrit au bilan du 9 décembre 1937, pour 26.918 millions, atteignait, le 14 novembre 1938, e chiffre de 52.083 millions. La réévaluation de l'encaisse-or, opérée en exécution des dispositions de la Convention du 12 novembre 1938, a dégagé une plus-value comptable de 31.456 millions qui a été affectée au remboursement de ces avances; cette opération a ramené le montant des avances provisoires fournies à l'Etat à 20.627 millions.

Les versements à l'Etat, au titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances, ainsi qu'à la Caisse autonome, ont atteint, pour l'exercice, le otal de 150 millions de francs.

Le dividende net de l'exercice 1938 a absorb 47.757.000 francs; il a été :

— de 235 fr. 20 pour les actions soumises à 'impôt de 26 0/0 lors du paiement du dividende du 1er semestre et à l'impôt de 27 0/0 lors du aiement du dividende du 2e semestre.

— et de 265 fr. 28 pour les actions soumise à l'impôt de 16,20 0/0 lors du paiement du dividende du 1er semestre et à l'impôt de 18 0/0 lor du paiement du dividende du 2e semestre.

L'ARGUS de la PRESSE

" VOIT TOUT "

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour 20.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Collectionne :

LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Édite : **l'Argus de l'Officiel**

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par le Décret-Loi du 14 Juin 1938

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1938, ses opérations ont porté su

plus de 13 milliards de francs
de Capitaux assurés

et plus de 189 millions de francs
de Rentes Viagères constituées

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ

ASSURANCES COLLECTIVES
GARANTISSANT LES RISQUES DÉCÈS, VIEILLESS
MALADIE, INVALIDITÉ

RENTES VIAGÈRES
immédiates ou différées

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Pa
ou chez les Agents Généraux en Province.

CHEZ PLON

ANDRÉ ARMANDY

LE PADRAO

Roman

Un douloureux amour sous le ciel brûlant d'Angola

18 francs

MARGARET KENNEDY

SOLITUDE EN COMMUN

Roman traduit de l'anglais par
A. TERRIER

L'œuvre nouvelle de l'auteur de "Tessa", "La Nymphe au cœur fidèle".

Collection "Feux Croisés". 24 fr.

JÉRÔME THARAUD
de l'Académie Française
ET JEAN THARAUD

L'ENVOYÉ DE L'ARCHANGE

L'histoire mystique et sanguinaire d'un antisémite roumain :
CORNÉLIUS CODRÉANO
Chef de la Garde de Fer.

18 francs

BERTRAND FLORNOY

HAUT-AMAZONE

Trois Français chez les Indiens réducteurs de têtes.

In-8° (14×20) avec 30 gravures, 2 cartes .. .. 24 fr.

FERNAND LEPRETTE

ÉGYPTE, TERRE DU NIL

Sans bandelettes, sans hiéroglyphes, l'Égypte de S. M. Farouk Ier.

In-8° (14×20) avec 24 gravures hors-texte et 4 cartes 25 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Émile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		52 fr.	98 fr.	185 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	92 fr.	175 fr.	340 fr.
	Autres pays	130 fr.	260 fr.	500 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte que 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion,
sa présentation et la qualité de ses lecteurs

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

MAURICE MAETERLINCK

LA GRANDE PORTE

Un volume in-16 *(Bibliothèque-Charpentier)*. . . . . 18 fr.

Il a été tiré :

25 exemplaires numérotés, sur Japon . . . . . 150 fr.
75 exemplaires numérotés, sur Hollande . . . . . 80 fr.
L'Édition originale sur papier " Vélin Bibliophile ". . . . . 40 fr.

Titres des chapitres du volume :

La Grande Porte. — Sarpédon. — Satan. — Le Livre Thibétain de la mort. — Mégalothéisme. — Caïn. — Réincarnations. — L'Ether. — Une Destinée. — Le Dieu d'Israël. — Chanson de Mélisande. — Le Subconscient. — L'Enfer. — Prophéties. — La Vieillesse. — Préexistences.

ALBÉRIC CAHUET

LES ABEILLES D'OR

— ILE D'ELBE, 1815 —

Un volume in-16 *(Bibliothèque-Charpentier)*. . . . . 18 fr.

Il a été tiré :

30 exemplaires numérotés, sur Hollande . . . . . 80 fr.
L'Édition originale sur papier " Vélin-Bibliophile " . . . . . 40 fr.

" C'est un roman vécu dans l'Ile d'Elbe pendant le règne éphémère de Napoléon. Autour du groupe des personnages romanesques, parmi lesquels apparait déjà Pontcarral, toute la vie de l'Ile, en 1815, est ranimée par cette magie évocatrice qu'Albéric Cahuet met dans ses reconstitutions historiques. "

Parmi les ouvrages du même auteur :

SAINTE-HÉLÈNE, PETITE ILE, 30e mille.
PONTCARRAL, (LES DEMI-SOLDE) 25e mille.

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

PARIS — 82, Rue Bonaparte (VIe) — PARIS

Viennent de paraître :

G. RICCIOTI

HISTOIRE D'ISRAEL

Traduction de P. AUVRAY

Le Tome I. — **Des Origines à l'Exil,**
un volume in-8°, avec 128 illustrations, 8 cartes, dont 4 hors texte, tableaux. Broché.. ... ... **75** fr.
En demi-reliure toile avec coins ... ... **92** fr.

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES :

Avertissement. — *Introduction* (Babylonie et Assyrie. — Egypte. — Période d'El Amarna. — Le Pays d'Israël. — L'Exploration archéologique. — Les Sources historiques). — *Ch. I:* Les Patriarches. — *Ch. II:* l'Egypte et Moïse. — *Ch. III:* Josué et les juges. — *Ch. IV:* Samuel, la monarchie et le schisme. — *Ch. V:* Roboam, le prophétisme, le royaume d'Israël. — *Ch. VI:* Le royaume de Juda. — *Notes bibliographiques.* — *Index alphabétique des noms propres et des matières.* — *Table des illustrations.* — *Table des cartes et des tableaux.* — *Table des matières.*

Le Tome II. — **De l'Exil à 155 après Jésus-Christ,**
formera un volume d'environ 625 pages, avec nombreuses illustrations. Il paraîtra vers Pâques 1939 et coûtera environ ... ... **85** fr.

Dans notre collection de

MANUELS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE L'ART

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE BIBLIQUE

par **A.-G. BARROIS, O. P.**

Tome I. — Un volume in-8°, avec 199 illustrations et une carte hors texte. Broché ... ... **85** fr.
En demi-reliure avec coins ... ... **102** fr.

Ce volume ne se vend qu'avec engagement pour le Tome II, qui paraîtra dans un an. Ce second tome sera envoyé d'office au moment de son apparition aux acheteurs du tome premier.

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES :

Avant-propos. — *Introduction* (Objet et méthode. — Chronologie. — Aperçu historique. — Etat de l'exploration). — *Ch. I:* La Vie nomade, — *Ch. II:* Les Villes anciennes. — *Ch. III:* La Technique architecturale. — *Ch. IV:* La Fortification. — *Ch. V:* Les Installations hydrauliques. — *Ch. VI:* L'Habitation. — *Ch. VII:* L'Urbanisme. — *Ch. VIII:* L'Activité rurale. — *Ch. IX:* L'Outillage et la métallurgie. — *Ch. X:* La Céramique.

Après cette étude des faits d'habitat et des activités de production, le Tome II traitera des faits sociaux et des faits religieux.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

VIENT DE PARAITRE :

PIERRE D'ESPEZEL

LE PALAIS DE JUSTICE DE PARIS

Château Royal

avec une gravure hors texte et trois plans

Un volume collection " CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE "... ... ... **22 fr.**
Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur Vélin du Marais... ... ... **35 fr.**

Déjà parus dans cette collection :

LE CHATEAU DE RAMBOUILLET, par G. LENOTRE, de l'Académie Française, 1 vol.... ... ... **18,75**
LE CHATEAU DE FONTAINEBLEAU, par LOUIS DIMIER, 1 vol. **18,75**
LE LOUVRE SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII, par LOUIS BATIFFOL, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE BLOIS, par HENRY BIDOU, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE VINCENNES, par M. DE PRADEL DE LAMASE, 1 vol. **18,75**
LES TUILERIES SOUS LE SECOND EMPIRE, par JACQUES BOULENGER, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE SAINT-CLOUD, par ÉMILE MAGNE, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE, par ANATOLE FRANCE, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE MAISONS, par JEAN STERN, 1 vol.... ... ... **18,75**
LE CHATEAU DE MARLY, par ÉMILE MAGNE, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU D'AMBOISE, par PIERRE DE VAISSIÈRE, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, par G. LACOUR-GAYET, 1 vol. **18,75**
LE PALAIS-ROYAL, par PIERRE D'ESPEZEL, 1 vol. **18,75**
LE CHATEAU DE CHANTILLY, par HENRI MALO, 1 vol.. ... ... **22 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucun frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.